LE CHRISTIANISME

EN

TURQUIE

AU XIX[e] SIÈCLE

OU

EXPOSÉ DE LA RÉFORMATION PROTESTANTE

s'accomplissant dans l'Église Arménienne

PAR

RÉV : H. G. O. DWIGHT

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE DE LA PAIX, ET 4, RUE SAINT-ARNAUD.

—

1855

LE CHRISTIANISME

EN

TURQUIE

Abbeville. — Imp. de T. Jeunet, rue Saint-Gilles, 108.

LE CHRISTIANISME

EN

TURQUIE

AU XIXe SIÈCLE

OU

EXPOSÉ DE LA RÉFORMATION PROTESTANTE

s'accomplissant dans l'Église Arménienne,

PAR

LE RÉV : H. G. O. DWIGHT

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE DE LA PAIX, ET 4, RUE SAINT-ARNAUD.

1855

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

A une époque où les nations protestantes portent si vivement leur attention sur la Réforme religieuse du XVIe siècle, un livre sur une réforme analogue s'accomplissant au XIXe, en Orient, ne peut manquer d'exciter l'intérêt de l'Occident. C'est pourquoi nous augurons bien de l'accueil que le public religieux va faire à l'ouvrage dont nous donnons ici la traduction.

Le lecteur français ne sera pas curieux seulement de connaître des faits pour lui nouveaux, s'accomplissant au milieu d'un peuple qui revient à la foi chrétienne; mais il sentira de plus que ces faits se lient à des progrès plus généraux qui peuvent en résulter chez les nations voisines, et enfin il priera son Dieu en faveur des missionnaires persécutés qui se sont dévoués à cette œuvre importante. Peut-être aussi le lecteur chrétien se sentira-t-il poussé à porter quelque concours aux églises évangéliques d'Orient qui croissent et se développent; mais hélas! qui, comme toujours et partout, croissent et se développent surtout parmi les petits et les pauvres de ce

monde. Le produit de cette publication est destiné à soutenir cette œuvre.

A défaut de tous ces motifs, la simple curiosité suffirait pour donner de l'intérêt à cette histoire, où l'on sentira, nous l'espérons, que les événements sont dirigés par la main toute-puissante du Dieu de l'Évangile. Ici comme dans l'histoire de la Réformation du XVI[e] siècle en Occident, c'est le Saint-Esprit qui souffle, inspire et conduit au port.

N'eussions-nous atteint que ce dernier but, nous n'aurions pas perdu notre temps, car ce n'est pas aux anges, mais à nous simples chrétiens, que Jésus-Christ, en quittant la terre, a laissé la mission de répandre son Évangile.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'auteur du récit qu'on va lire a été lié avec la Mission établie au milieu des Arméniens de Turquie, depuis son origine. Il donne ici un simple exposé des faits, laissant au lecteur le soin de tirer ses conclusions. Il a pris toutefois plaisir à faire remarquer l'intervention de la Providence pour renverser les projets des méchants, pour tirer le bien du mal et susciter des libérateurs à son peuple abattu. On peut dire avec vérité : « La colère de l'homme a tourné à la gloire de Dieu. Il a garrotté le reste des hommes violents. »

Ce livre n'expose que les commencements d'une grande œuvre de réforme qui se poursuit encore dans l'Église arménienne. L'attention des chrétiens, surtout en Amérique, est dirigée, depuis des années, vers ce champ de travail, et leur intérêt a été si vivement excité par les rapides progrès qui s'y accomplissent, que la publication de ce volume n'a pas besoin d'autre justification. Puisse-t-il contribuer à manifester la sagesse, la puissance et la gloire du divin Chef de l'Église !

Quelques mots d'introduction sont nécessaires pour faciliter l'intelligence de cet ouvrage. L'arménien parlé dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, est aujourd'hui une langue morte. C'est celle des livres d'église et de la plus grande partie de la littérature. L'arménien moderne, divisé en deux dialectes, l'oriental et l'occidental, n'est que l'ancienne langue très-corrompue par le mélange de mots et d'idiomes turcs. C'est la langue parlée dans la famille, les relations sociales et les rapports religieux. La langue des affaires avec les Arméniens et les autres peuples environnants, c'est le turc. Dans quelques districts les Arméniens ont entièrement perdu l'usage de leur langue maternelle et ne parlent que turc. C'est pourquoi quelques-uns de nos livres sont imprimés en turco-arménien, c'est-à-dire le turc écrit avec les caractères arméniens. Un certain nombre de nos missionnaires prêchent aussi en turc.

Dans les noms propres contenus dans ce volume, les lettres doivent être prononcées comme en français, à l'exception de *gh* et *kh*, sons gutturaux que notre alphabet n'exprime pas.

Le mot *der*, placé devant un nom, désigne un prêtre; le sens en est littéralement *seigneur*, et il équivaut au mot *domine* en usage chez les Hollandais. Un *khan* est un édifice ordinairement carré, ayant une cour ouverte au centre, et divisé en petites chambres qu'on loue aux marchands et aux voyageurs. Les bazars sont des lignes de boutiques ouvertes sur la façade, et couvertes d'un toit, où se vendent les marchandises.

LE CHRISTIANISME

EN TURQUIE.

INTRODUCTION.

—

Histoire primitive des Arméniens. — Limites de l'ancienne Arménie. — Les Arméniens ont commencé par être idolâtres. — Conversion du roi Abgarus. — Sous Grégoire, toute la nation est convertie au christianisme. — Doute sur la pureté de la première Église arménienne. — Ses rapports avec Rome. — Principales erreurs. — Nécessité d'une réformation. — Clergé et gouvernement de l'Église. — Doctrine. — Formes du culte; jeûnes, fêtes, etc. — Salut par le prêtre. — Nombre des Arméniens répandus dans le monde. — Leur caractère général.

Qui sont les Arméniens? Quelle fut leur origine? Où ont-ils habité? Quelle est leur religion? Leur nombre? Leur position civile et sociale? Telles sont les questions auxquelles nous devons répondre en peu de mots avant d'entrer dans notre sujet.

Les premiers temps de l'histoire des Arméniens, comme de celle de presque toutes les nations d'Asie, sont enveloppés d'incertitude et d'obscurité, et dans l'état de nos connaissances actuelles, sur ce sujet, il n'est pas toujours facile de distinguer entre le fabuleux et le vrai.

Je me contenterai donc d'affirmer, d'après la tra-

dition des Arméniens eux-mêmes, que leur race descend, par Togarmah (Genèse, X, 3), de Japhet, un des fils de Noé. Togarmah fut, dit-on, le père de Haïk, premier roi arménien, qui défit Bélus, roi d'Assyrie, et sous le nom duquel la nation entière est souvent désignée. De nos jours encore, les Arméniens s'appellent entre eux Haïks ou Haïs. Le mot arménien vient, dit-on, du mot Aram, sixième roi, qui, par sa sagesse et sa valeur, éleva son pays au plus haut degré de gloire. Les nations voisines appelèrent son peuple *Araniens*, d'où est venu *Arméniens*.

Il paraîtrait que les anciens Arméniens étaient une nation courageuse et guerrière. On les trouve souvent cités dans Xénophon, qui rapporte les hauts faits de Dikran, qu'il appelle Tigrane I, roi d'Arménie, puissant allié de Cyrus, dans ses guerres contre Astyage, roi des Mèdes.

Une chaîne de montagnes, parallèles à la mer Noire, et les provinces géorgiennes, formaient au nord les limites de l'Arménie; à l'est étaient la mer Caspienne et la province persane Aderbaïjan; au sud, l'Assyrie et la Mésopotamie, et enfin l'Asie Mineure, à l'ouest. Pendant un temps, l'Arménie comprenait aussi la Cilicie et touchait à la mer Méditerranée. De fait, le siége de l'empire, qui avait toujours été dans le voisinage du mont Ararat, fut enfin transporté en Cilicie, et ce fut dans ce pays que s'éteignit la souveraineté arménienne, après avoir

subi des attaques réitérées de la part des Persans, des Sarrasins, des Égyptiens et des Turcs. Le dernier roi arménien, Léon VI, mourut à Paris en 1393, et la reine, sa femme, à Jérusalem en 1405.

Depuis cette époque, les Arméniens ont été dispersés, surtout en Turquie, en Perse et en Géorgie. L'on trouvait leurs commerçants entreprenants sur presque tous les marchés du monde.

Dans le principe, les Arméniens étaient idolâtres, et, d'après leurs historiens eux-mêmes, leur nation passa par deux reprises au christianisme. La première fois sous le roi Abgar, appelé par les Grecs Abgarus. Sa capitale était à Édessa, en Mésopotamie. Tacite en fait un roi arabe (*Annales*, livre XII, chap. 12); cependant la chronique arménienne le place au nombre des rois arméniens, dans la dynastie des Arsacides. On dit que le simple récit de la vie admirable de Christ fut le moyen de sa conversion, et qu'il envoya des exprès avec une lettre pour inviter Notre Sauveur à venir à sa cour, se mettre sous sa protection à l'abri de ses ennemis. Les Arméniens sont pleinement convaincus que les personnes à qui l'évangéliste Jean (chap. XII, 20, 21) fait allusion, sont les messagers d'Abgar.

La réponse que Christ fit faire à ce roi, fut qu'il lui était impossible de venir en personne, mais qu'après sa mort et son ascension il enverrait un de ses disciples à sa place. Mais pour que Abgar ne fût pas complétement désappointé, on ajoute que Notre Sau-

veur prit un mouchoir, le posa sur sa propre figure qui laissa son empreinte sur l'étoffe, envoyée à Abgar comme une marque de faveur. La tradition arménienne dit que Thaddée fut plus tard envoyé à Édessa et qu'il baptisa toute la ville. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à la fin du IIIe siècle la nation arménienne était encore idolâtre. Vers cette époque Grégoire, appelé aussi Lowavorich (illuminé), issu du sang royal arménien, embrassa le christianisme. Plus tard, il s'attacha à la personne du roi et fut cruellement persécuté pour avoir refusé de prendre part au culte des idoles. Il est dit qu'il fut d'abord retenu prisonnier quatorze ans, dans une cave, par ordre du roi qui, ensuite puni par une grave maladie, fit relâcher le prisonnier et se fit chrétien avec toute sa cour.

Grégoire fut envoyé à Césarée, où il avait reçu sa première éducation. Là il fut consacré évêque de tout le pays par Leonties, évêque de Césarée, puis il revint en Arménie, baptisa le roi et les nobles et une grande multitude de citoyens. Ceci se passait vers l'an 318. Depuis ce temps les Arméniens ont été chrétiens. En 406, Mesrob inventa l'alphabet arménien, et l'on fit, d'après la version des Septante, une traduction de toute la Bible.

Cependant, déjà les doctrines humaines commençaient à pénétrer dans l'Église de Christ, et le formalisme à remplacer les sentiments. En sorte que, bien qu'on ne puisse douter qu'il n'y ait eu de vrais

chrétiens parmi les fondateurs de l'Église arménienne, il n'est pas moins vrai qu'au milieu de ce bon grain se trouvait aussi beaucoup d'ivraie. L'histoire rapporte que Grégoire consacra quatre cents évêques et un grand nombre de prêtres; qu'il fit bâtir plusieurs églises, couvents, monastères, hôpitaux et écoles. Il établit aussi différentes fêtes religieuses et cérémonies ecclésiastiques, et répandit dans tout le pays la lumière de l'Évangile. Les institutions et cérémonies religieuses n'étaient pas alors ce que des siècles de décadence les firent plus tard. Les plus anciens livres de théologie et les liturgies de l'Église arménienne sont déjà fortement entachés d'erreurs. Et il est douteux que parmi les prédicateurs de cette Église il s'en soit trouvé un seul qui ait senti et proclamé la profonde différence entre le salut par les prétendues bonnes œuvres de l'homme, et le salut véritable par la grâce de Dieu. C'est ainsi que recevant, dès son origine, un christianisme mal défini, l'Église arménienne a pu plus facilement glisser sur la pente de décadence générale de cette époque jusqu'à ce qu'elle fût complétement tombée dans le formalisme ecclésiastique. Quant aux formes et aux doctrines, les Églises grecque, arménienne et romaine ont de grandes ressemblances. Dans les unes comme dans les autres, les prêtres et les sacrements sont presque entièrement substitués à Christ : ces trois Églises ont de plus ce grand trait commun d'attacher une grande

importance à des questions comme celles-ci : Quel est le plus précieux des sacrements? Quel est le saint le plus grand du calendrier? Quel peintre doit faire son portrait? Sera-t-il reproduit sur la toile, sculpté en marbre ou coulé en airain?

Il est pénible de voir avec quel soin on évite, dans le livre de prières de cette Église, de citer Jésus comme médiateur, lui substituant partout le nom de Marie ou d'un saint : aussi entend-on constamment le peuple invoquer l'intercession de la Vierge et non celle du Sauveur. Sous ce rapport, les Arméniens sont encore au-dessous des grecs et des latins, car ces derniers n'ont qu'abaissé Christ en lui associant des créatures dans son rôle de médiateur, tandis que les Arméniens l'ont complétement détrôné. La confession auriculaire; l'absolution des péchés par le prêtre; les pénitences; la transsubstantiation; la régénération baptismale; l'intercession des anges et des saints; l'adoration de la croix, des reliques et des images; les prières pour les morts; toutes ces doctrines se trouvent dans l'Église arménienne aussi bien que dans l'Église romaine, quoiqu'elles n'y soient pas par l'autorité d'un concile général; de même que les fausses doctrines de Rome étaient dans cette Église longtemps avant que le concile de Trente les eût sanctionnées.

Une Église où la doctrine évangélique du salut est si complétement dénaturée et remplacée par des inventions humaines, a certainement besoin d'une

réforme. Quand on se souvient que des millions de mahométans (sans parler des juifs), au milieu desquels se trouve cette Église dégénérée, puisent leurs seules notions du christianisme dans ces fausses doctrines, et ces pratiques superstitieuses, et que les préjugés qui en résultent s'opposent à ce que ces peuples reçoivent les lumières de l'Évangile, n'est-il pas évident que c'est un devoir pour nous d'écarter de leur route cette pierre d'achoppement? Qu'y a-t-il à faire contre ce mal général, si ce n'est de travailler à la conversion de ce peuple particulier pour le ramener à la simplicité et à la pureté de l'Évangile de Christ?

Mais entrons dans plus de détails sur les formes religieuses et sur les doctrines de l'Église arménienne d'aujourd'hui.

Officiants et gouvernement de l'Église.

Le gouvernement de cette Église est épiscopal. Il y a neuf grades différents dans le clergé, que l'on consacre par l'imposition des mains. Quatre de ces grades sont au-dessous de celui de diacre, ce sont : les *portiers*, les *lecteurs*, les *exorcistes* et les *allumeurs*. Au-dessus arrivent les *sous-diacres*, les *diacres*, les *prêtres*, les *évêques*, et enfin le *katoghigos*, qui est à la tête de l'Église arménienne, et réside à Echmiadzin en Géorgie [1].

[1] Il y a deux katoghigos rivaux : un à Aghtamar, île du lac Van, et l'autre à Cis, en Cilicie ; mais tous deux ont une juridiction très-limitée.

L'évêque consacre ceux qui sont au-dessous de lui, et lui-même est consacré par le katoghigos. Le katoghigos reçoit les *ordres* d'un concile d'évêques.

Il y a une classe d'ecclésiastiques qu'on appelle *vartabeds*, et que l'on peut considérer comme collatérale de celle des prêtres. La simple différence est celle-ci : les prêtres sont mariés, même doivent l'être avant leur consécration; les *vartabeds*, au contraire, ne se marient jamais et font vœu d'un célibat perpétuel ; les prêtres restent toujours prêtres, et ne peuvent jamais devenir évêques : les vartabeds le peuvent, et, dans le fait, tous les évêques sortent de cet ordre et sont voués au célibat. Les vrais prédicateurs de l'Église arménienne sont les vartabeds; quant aux prêtres, ils ne prêchent jamais. Les vartabeds n'habitent que des couvents, et s'ils doivent résider dans une localité qui en manque, ils vivent loin des familles, dans l'enceinte des églises. Les prêtres demeurent au milieu de leurs troupeaux et visitent librement les maisons de tous les paroissiens. Si un prêtre devient veuf, il ne lui est pas permis de se remarier, et il peut alors devenir vartabed.

Doctrines.

La différence capitale entre les Arméniens, les grecs et les papistes, est la suivante : les grecs et les papistes croient à la double nature du Christ, tandis que les Arméniens croient que l'homme et le

Dieu étaient tellement unis en Christ, qu'il n'y avait plus qu'une seule nature; de là, leur qualification de *monophysites*. En 491, un synode d'évêques arméniens rejeta la décision du concile de Chalcédoine; aussi les grecs et les papistes la traitent-ils de schismatique et d'hérétique.

Les Arméniens prétendent que le Saint-Esprit procède du Père seulement; en cela ils s'accordent avec les grecs et diffèrent des papistes, affirmant que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Ils admettent sept sacrements comme les latins, bien que le baptême, la confirmation et l'extrême-onction soient administrés en même temps; les prières pour la confirmation et l'extrême-onction sont tellement confondues, qu'on a peine à croire qu'elles aient jamais appartenu à deux rites différents.

Ils tiennent beaucoup à la régénération baptismale, au péché originel (pour l'expiation duquel Christ est mort). Quant aux péchés de tous les jours, disent-ils, il faut les pénitences et les sacrements de l'Église pour les effacer.

Ils rejettent la doctrine du purgatoire; cependant les prières pour les morts sont une partie essentielle de leur système.

Ils admettent la confession auriculaire et croient que le prêtre peut absoudre, même sans recevoir de l'argent.

Ils pensent que les prières sont plus efficaces

quand elles sont offertes à Dieu par l'intermédiaire de la sainte Vierge ou de quelque autre saint; la virginité perpétuelle de Marie est une de leurs doctrines fondamentales.

Formes du culte, pratiques religieuses, jeûnes, fêtes, etc.

Matin et soir, les églises sont ouvertes aux fidèles qui veulent prier; dans les villes, on dit la messe tous les matins; dans les églises de campagne, c'est moins fréquent. Il n'y a pas de différence essentielle entre une messe arménienne et une messe romaine. Les traits caractéristiques en sont, dans les deux Églises, les prières et les exhortations sous forme de chant; une sonnette agitée, de l'encens brûlé, les génuflexions, les habillements brillants des prêtres, le service silencieux et empressé des enfants de chœur, enfin l'élévation et l'adoration de l'hostie. Chez les Arméniens, le pain sans levain sert d'hostie, qu'on brise ensuite pour en tremper les morceaux dans du vin pur, et donner ainsi la cène au peuple sous les deux espèces.

Le baptême se compose de trois immersions; de plus, on verse trois fois de l'eau sur la tête.

L'Église arménienne autorise complétement les signes de croix, l'adoration des images. Elle permet qu'on prie ces images et qu'on brûle de l'encens en leur honneur.

Dans les églises, la lecture des Écritures ne se fait que dans l'ancienne langue; langue que le peuple ne comprend pas du tout. Tous les services de l'Église se font dans le même idiome.

Deux jours de la semaine, pendant toute l'année, sont consacrés au jeûne : le mercredi et le vendredi; entre ces jours, il y a des jeûnes spéciaux; ainsi, un de six jours avant Noël, un de quarante avant Pâques, etc.

Les Arméniens ont cent soixante-cinq jours consacrés au jeûne ! le reste de l'année ne suffit pas aux fêtes. En sorte que parfois le même jour doit être en même temps une fête et un jeûne. Il est vrai que chez eux le jeûne consiste à s'abstenir seulement de toute nourriture animale et non des végétaux qu'on peut manger avec autant d'abondance qu'on le désire.

Si l'on nous demande, maintenant, comment un Arménien pieux, à sa manière, espère entrer dans le ciel, nous répondrons qu'il compte surtout sur ce que le prêtre pourra faire pour lui. D'après ses doctrines, sa nature corrompue est purifiée dans le baptême par le prêtre; au moyen de l'absolution, ses péchés lui sont encore remis par le prêtre; enfin la transsubstantiation, opérée par le prêtre, lui communique la sainteté; mais la cérémonie qu'il regarde comme la plus efficace, est celle accomplie aux approches de la mort, sans le secours de la foi, sans participation aucune de la part du malade; mais

uniquement par l'acte matériel exécuté par le prêtre auprès du lit du moribond, par la récitation machinale de prières confiées à sa mémoire, par le dépôt d'un morceau de pain sacré, imbibé de vin, dans la bouche du malade, qui n'en a pas même conscience, ce pécheur est déclaré sauvé. Que jusqu'à sa dernière heure il ait été ivrogne, adultère, blasphémateur, concussionnaire, n'importe : le sacrement le plus efficace de l'Église arménienne le transporte dans les cieux, non par son propre repentir, ni par sa confiance en Christ, mais par l'intervention magique d'un prêtre ignorant, et peut-être incrédule ! Grâce à la diffusion récente des saintes Écritures, des idées plus justes commencent à prévaloir; mais tel est bien l'enseignement donné par l'ancienne Église arménienne sur cette question fondamentale : comment un pécheur peut-il être justifié aux yeux de Dieu?

Le nombre des Arméniens disséminés à la surface du globe peut s'évaluer à trois millions. Plus de la moitié habitent la Turquie. On en trouve beaucoup en Russie, surtout dans les provinces géorgiennes; il y en a beaucoup aussi en Perse. D'autres habitent différentes parties de l'Inde; il y en a dans le Birman, en Chine et dans presque toutes les grandes villes d'Europe; quelques-uns même jusqu'en Amérique. Partout où ils vont, ils sont réputés hommes habiles et intelligents, et tout le monde s'accorde à reconnaître en eux un esprit peu commun.

En Turquie, ils se sont montrés supérieurs aux races environnantes par leur activité commerciale et leur aptitude aux arts mécaniques. Les principaux marchands sont Arméniens ainsi que presque tous les grands banquiers du gouvernement, et l'on est sûr de les trouver à la tête de toutes les professions qui demandent quelque aptitude spéciale.

Ils ont la solidité du Turc sans en avoir l'immobilité, ils ont la finesse et la promptitude de perception du Grec sans sa frivolité ; en un mot, ce sont les Anglo-Saxons de l'Orient.

CHAPITRE PREMIER.

Objet de cet ouvrage. — Prêtre illuminé du siècle dernier. — Premiers efforts des Sociétés bibliques. — Propagation des Écritures. — Leur traduction en dialecte *ternaculars*. — Opposition du patriarche. — Arméniens allant en pèlerinage à Jérusalem. — Conversion de trois ecclésiastiques. — Lettre du roi à Constantinople. — Peshtimaljian et son école. — Préparation de l'Esprit. — Probabilité de piété dans l'Église. — Le peuple est prêt pour la réforme. — Évidence de l'œuvre de l'Esprit de Dieu.

Notre but est de retracer les principaux événements de la réforme qui se continue dans l'Église arménienne, et qui, espérons-le, ne cessera que lorsque cette Église sera complétement purgée de ses nombreuses erreurs et sera rendue conforme à l'Église de Jésus-Christ.

Cette réforme, comme on le verra, a été commencée et conduite au point où elle en est surtout par le moyen des missionnaires de la Société américaine. Le fidèle exposé de leur œuvre met sous nos yeux le sombre tableau de la dépravation humaine. On ne pouvait, en effet, s'attendre à ce que Satan abandonnât sans lutte un terrain dont il était en possession depuis tant de siècles.

En montrant l'œuvre de Dieu, nous devrons aussi signaler l'opposition de l'homme; en même temps

que ce travail du Saint-Esprit dans les âmes pour leur révéler leur état de péché, nous aurons à dérouler les efforts désespérés du grand adversaire et de ses suppôts pour entraver cette réformation.

Il y a quatre-vingt-dix ans environ, vers 1760, sortit d'un quartier de Constantinople un prêtre arménien nommé Debajy : c'est à lui que revient l'honneur d'avoir, dans les temps modernes, fait le premier effort pour opérer une réformation dans l'Église arménienne. Il écrivit un livre où il exposa librement les erreurs les plus grossières de son Église. Il connaissait passablement l'histoire de Luther et de la Réformation, et c'est en termes clairs qu'il approuve le réformateur : ceci, en tenant compte de l'ignorance et des préjugés répandus en Orient sur ce sujet, témoigne d'un haut degré d'intelligence et d'une grande indépendance d'esprit. C'était un homme doué d'entrain, de gaîté, d'un heureux naturel, et il censurait, avec la même habileté, et le peuple et le clergé, les tournant au besoin, l'un et l'autre, en ridicule pour leurs grossières contradictions dans leur foi et dans leurs pratiques religieuses. Il en appelait toujours à la Bible, soumettait à cette pierre de touche chaque principe, chaque cérémonie; cette conduite montrait à la fois son respect pour l'autorité de la Bible et sa connaissance de ses enseignements. Son attention était tournée surtout vers la conduite des prêtres et des évêques et les superstitions du peuple; cependant il ne

fait nulle part allusion à la doctrine de la justification par la foi, ni à la nécessité d'une influence divine pour opérer une véritable conversion. A en juger par son livre, on peut dire qu'il n'avait pas éprouvé lui-même l'action du Saint-Esprit, et cela nous explique pourquoi il recueillit si peu de fruit de ses travaux. L'ouvrage ne fut jamais imprimé, et durant de longues années resta dans l'oubli. Cependant, de son temps, quelques individus en conservaient secrètement des copies qui, au commencement de la réforme actuelle, furent providentiellement remises au jour, et aidèrent à fixer l'attention du peuple sur les principales erreurs de cette Église. Peut-être les efforts de ce prêtre firent plus pour préparer la réforme arménienne que les faits connus ne peuvent le constater.

Dès 1813, les Sociétés bibliques anglaise et russe s'intéressèrent si bien à l'état spirituel du peuple arménien, qu'elles furent les plus actives à répandre les saintes Écritures dans cette nation. On y trouva une traduction complète de la Bible, faite au IV[e] siècle par des Arméniens dans leur langue; mais les exemplaires en étaient très-rares, et par conséquent très-chers. A cette époque, la Société biblique russe la fit imprimer à Saint-Pétersbourg; et vers le même temps, la Société biblique de Calcutta, auxiliaire de la Société biblique anglaise et étrangère, la mit aussi sous presse. En 1815, l'édition russe était complétement tirée à cinq mille exemplaires, tandis

que celle de Calcutta, de deux mille exemplaires, ne fut achevée que deux ans plus tard. La Société biblique russe publia peu après une édition de deux mille exemplaires de l'Ancien Testament seulement. Le comité de la Société biblique anglaise dit, dans son Rapport de 1814, que l'impression du Testament en arménien avait opéré un grand réveil chez ce peuple, surtout en Russie, et que les Arméniens avaient vivement manifesté le désir de posséder ce trésor inestimable. Il y a de bonnes raisons de croire que la distribution des saintes Écritures, au milieu de cette nation si dispersée, donnera sous la bénédiction de Dieu les meilleurs résultats. Il faut se rappeler que l'empereur Alexandre prit un intérêt sérieux aux efforts de la Société biblique, et fut dans un temps un puissant instrument pour faire répandre les saintes Écritures dans tout son empire. Une cause favorisée par l'empereur devait devenir une cause populaire; et en effet, nous trouvons des archevêques, des évêques, des gouverneurs, des généraux au nombre des patrons et des soutiens de la Société biblique; entre autres Eprem (Ephraïm) le katoghigos, chef temporel de l'Église arménienne, résidant à Echmiadzin, dans le territoire russe, fut un des vice-présidents de cette Société. On possède encore une lettre de lui au président de la Société biblique russe, où il recommande fortement l'œuvre, et particulièrement les efforts à faire pour mettre la Parole de Dieu entre les mains

du peuple. Hersès de Tiflis, archevêque arménien, fonction qui a remplacé l'office du katoghigos, a fait un don de six cents roubles pour cet objet, et engagé les ecclésiastiques à suivre son exemple.

Pendant l'année 1818, la Société biblique anglaise et étrangère acheta à Venice, collége catholique arménien de l'île Saint-Lazare, mille cinq cents exemplaires du Nouveau Testament en ancien arménien, pour les distribuer à prix réduit et même gratuitement parmi le peuple arménien. Plus tard, on en tira du même endroit un plus grand nombre encore pour les mettre en circulation, surtout chez les Arméniens-Turcs. On fut tellement encouragé dans ces travaux, que la même Société, en 1823, fit imprimer à Constantinople une édition de cinq mille exemplaires du Nouveau Testament en arménien, puis trois mille exemplaires des quatre Évangiles seulement. Ces volumes furent rapidement répandus par les soins des docteurs Patterson et Handerson chez les Arméniens des provinces transcaucasiennes de Russie, puis en Russie, par le zèle du révérend James Connor, de l'Église de la Société missionnaire, et des révérends Henri Leeves et Benjamin Barker, esq., agents de la Société biblique anglaise et étrangère. Dès l'année 1822, les Rapports de la Société font souvent mention des services rendus par les missionnaires américains pour répandre la Parole de Dieu parmi les Arméniens et les autres nations de l'Asie occidentale.

Un nouveau champ d'activité s'ouvrit devant ces Sociétés. En effet, l'ancien arménien n'était pas compris du peuple; les instituteurs des écoles, une partie des prêtres et des diacres, et tout le haut clergé, avaient seuls fait une étude spéciale de cette langue, et se trouvèrent heureusement préparés à profiter de cette traduction de la Parole de Dieu. Ainsi, comme on le verra en avançant dans cette histoire, la réformation commença par ceux qui étaient chargés d'enseigner; mais, pour atteindre le peuple, la Société biblique russe fit, en 1822, une édition du Nouveau Testament en arménien-turc; et l'année suivante, la Société biblique anglaise en fit une en arménien vulgaire. Une partie des Arméniens habitant la Turquie ont complétement abandonné l'usage de leur langue maternelle, et parlent maintenant le turc; et c'est spécialement en vue d'eux que l'on publia les saintes Écritures en langue turque, avec des caractères arméniens. Ces deux traductions, bien que défectueuses, furent abondamment répandues, et il n'y a pas de doute que le divin Chef de l'Église n'en ait fait un instrument béni dans les premiers temps pour préparer les esprits à recevoir l'Évangile. La traduction turque, après avoir fait beaucoup de bien parmi les Arméniens de Turquie, vient d'être remplacée par une autre version bien meilleure, publiée sous les auspices de la Société biblique anglaise et étrangère, et distribuée par les soins des missionnaires américains.

Jusqu'à ce moment, les ecclésiastiques arméniens n'avaient fait aucune opposition connue à la circulation de la Bible parmi le peuple; quelques-uns, même des plus haut placés, l'ont favorisée. Mais lorsque messieurs Leeves et Barker, agents de la Société biblique anglaise, demandèrent, en 1823, au patriarche arménien de Constantinople la permission de faire imprimer le Nouveau Testament en arménien moderne, langue que presque tout le peuple comprend, celui-ci refusa positivement son autorisation, et menaça, si on entreprenait ce travail, de défendre l'usage de ces Nouveaux Testaments, et même de punir ceux chez qui l'on pourrait en trouver. A cette époque, presque tout le clergé arménien consulté s'opposait au projet d'une pareille traduction. Ici percent l'esprit et la politique du clergé arménien, sur ce point comme sur tant d'autres semblable à celui de Rome.

Le premier champ de mission de la Société américaine pour l'ouest de l'Asie fut la Palestine, en 1819. Jusqu'alors les Arméniens n'avaient attiré l'attention d'aucune société missionnaire, et quoique le comité américain songeât à l'extension de son champ missionnaire sur les contrées qui bordent la mer Noire, il ne fut aucunement question de la nation arménienne. Il est vrai que dans la Palestine entière il y avait à peine une poignée de ces nationaux, et cependant nous devons rapporter deux événements qui sont liés à cette mission, qui plus

tard eut la plus grande influence sur l'œuvre faite au milieu d'eux en Turquie. Déjà, en 1821, M. Parsons, dans sa première visite à Jérusalem, trouva des pèlerins arméniens avec lesquels il eut une conversation intéressante sur des sujets religieux. Profondément touché des bonnes dispositions de ces gens, il s'aventura à leur suggérer l'idée de recevoir des missionnaires américains en Arménie. Nous les recevrons avec plaisir, dirent-ils, nous et tout le peuple. M. Fisk, qui avait accompagné M. Parsons jusqu'à Smyrne, écrivit peu après à Boston pour recommander d'envoyer des missionnaires en Arménie. Par une coïncidence singulière, avant que rien eût été communiqué de cette affaire, quelques frères actifs de la Société de Boston demandaient la même mesure à un autre comité. Depuis ce moment, tant en Orient qu'en Amérique, on n'a jamais perdu de vue l'idée d'avoir une mission en Arménie.

Le second événement fut la conversion à Beyrouth de trois ecclésiastiques arméniens : premier fruit des travaux de nos frères dans ces contrées. Deux de ces ecclésiastiques étaient des évêques, et l'autre un vartabed, ou prédicateur, de mérite. L'on peut penser que tous trois, par les lettres qu'ils écrivirent tant à Constantinople que dans les autres parties de la Turquie, ont beaucoup contribué à préparer l'esprit de leurs compatriotes pour cette intéressante œuvre, qui depuis lors a fait de grands

progrès. Ces trois ecclésiastiques s'appelaient Dyonisius, Hagop et Krikor. Depuis longtemps les deux derniers sont morts ; Dyonisius, prophétiquement surnommé par les missionnaires CARABET, c'est-à-dire précurseur, a survécu pour être témoin des merveilles que Dieu a opérées parmi ses compatriotes depuis sa propre conversion.

Nous touchons maintenant au point où un seul anneau lie ces événements anciens avec la mission moderne et proprement dite en Arménie. M. King, en quittant la Syrie, en 1825, adressa aux catholiques romains une lettre d'adieu, où il exposait pourquoi il ne pouvait pas devenir catholique. L'évêque Dyonisius traduisit cette lettre en arménien, et on en envoya une copie à des Arméniens de distinction à Constantinople. Cette lettre produisit un effet extraordinaire sur l'esprit de tous ceux qui la lurent ; il s'ensuivit une réunion dans l'Église patriarcale arménienne où cette lettre fut lue, en comparant les citations aux Écritures. Tous reconnurent que l'Église avait besoin d'une réforme. De là naquit la fameuse école de Peshtimaljian, établie dans le ressort du patriarcat de Constantinople, et destinée surtout à former le clergé. Il fut décidé que dorénavant quiconque n'y aurait pas fait un cours régulier d'études ne pourrait être consacré prêtre dans la capitale.

Peshtimaljian était sous plusieurs rapports un homme extraordinaire. La nature l'avait doué d'un

esprit actif et pénétrant, d'une mémoire étonnante; il était toujours en quête de nouvelles connaissances; ce qu'il apprenait n'était jamais perdu. C'était un critique versé dans l'ancienne langue arménienne; il connaissait à fond la littérature de sa nation. Quoique laïque, il se familiarisa avec la théologie de l'Orient et des Églises romaines; il se tint au courant des actes de leurs conciles et apprit l'histoire générale de l'Église depuis les temps les plus reculés. Il avait aussi étudié la Bible, et pouvait avec beaucoup de facilité et d'exactitude citer toutes les parties de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dégoûté des superstitions de son Église, et surtout du caractère vil de la majeure partie du clergé, ayant eu connaissance des écrits de quelques incrédules français, il paraît avoir vécu pendant quelque temps sous l'influence de l'idée que toute religion repose sur un mensonge. Toutefois, il revint bientôt à la persuasion que la Bible est la vraie Parole de Dieu et le seul guide de la foi. L'on croit que pendant de longues années la religion fut pour lui plutôt une affaire de recherches et de spéculations intellectuelles, sans qu'il en éprouvât la divine influence. Il ne parlait qu'avec ménagement des erreurs de l'Église arménienne, surtout en présence de ses dévots. Mais il conduisait silencieusement et sans ostentation ses élèves dans une nouvelle route d'études et d'investigations, et même avant de s'en douter, ceux-ci en étaient venus à penser que l'É-

glise peut, non-seulement se tromper, mais qu'elle est déjà dans l'erreur. Tel était l'état des choses lorsque commença l'œuvre des missions parmi les Arméniens de Constantinople. Plus tard, lorsque l'Évangile pénétra dans quelques esprits, et lorsqu'il vit ses meilleurs élèves invoquer les doctrines évangéliques, il s'alarma et les avertit de n'aller ni si vite ni si loin. D'abord il tourna en ridicule l'idée d'une réforme importante en Arménie par la simple prédication de l'Évangile.

En vérité, à cette époque on aurait pu dire de lui ce que Luther avait dit d'Erasme : Il avait plus à cœur l'œuvre des hommes que l'œuvre de Dieu. Mais s'il commença comme Erasme, il finit autrement. Il reconnut plus tard que ses élèves ne faisaient que développer ses propres principes, et depuis lors il encouragea toujours, bien qu'en secret, ses disciples à poursuivre leur œuvre de régénération. Il fut l'ami des missionnaires et eut toujours avec eux des rapports amicaux, mais réservés, de peur d'exciter des soupçons. Jamais il n'eut le courage de se dire franchement évangélique. Toutefois, jusqu'à sa mort, il n'y eut pas de rupture ouverte entre nos frères et les Arméniens ; on ne saurait mesurer l'heureuse influence exercée par Peshtimaljian pour préparer les esprits à recevoir l'Évangile. En effet, tous ceux qui furent convertis par les premiers travaux des missionnaires américains à Constantinople, et bon nombre de ceux qui

le furent plus tard, étaient sortis de son école.

Ces causes, non moins que celles que nous pouvons ignorer, préparèrent le terrain arménien à recevoir la semence évangélique apportée par les Américains. Cela est vrai, surtout de la capitale. Il y a plus de vingt-cinq ans que l'évêque Dyonisius et le vartabed Krikor, qui tous deux avaient beaucoup voyagé en Asie Mineure et en Arménie, et avaient résidé à Constantinople, affirmèrent aux missionnaires de Beyrouth que l'esprit du peuple arménien était tourné d'une manière remarquable vers le pur Évangile, et que si on envoyait des prédicateurs au milieu d'eux, il n'y avait aucun doute que des milliers d'individus ne fussent prêts à recevoir la vérité telle qu'elle est en Jésus-Christ. L'expérience a pleinement justifié cette assertion. L'Évangile a été prêché en Turquie aux grecs et aux juifs aussi bien qu'aux Arméniens; mais il s'en faut beaucoup que les premiers se soient montrés disposés à le recevoir aussi bien que les seconds. Pour la plupart des juifs, l'Évangile n'a paru qu'un « scandale », et pour les grecs, « une folie », tandis que pour les Arméniens, il s'est montré le Pouvoir et la Sagesse de Dieu.

On pourrait demander si tel étant l'état de choses, on ne peut pas supposer qu'il y eût parmi les Arméniens bon nombre d'hommes pieux avant l'arrivée des missionnaires. Sans doute les Arméniens, comme nous l'avons vu, possédaient la Bible; la minorité d'entre eux la lisaient pour leur propre

compte, et bien qu'ils fussent en même temps élevés au milieu de préjugés contraires à la Parole de Dieu, personne n'oserait affirmer que le Saint-Esprit n'ait jamais conduit quelques âmes à s'appliquer les vérités du salut. Nous pouvons même citer un cas semblable, celui d'un vieillard encore attaché à bien des superstitions de son Église, et toutefois ayant le cœur constamment tourné vers Dieu. Il paraissait très-consciencieux, et ses affections tournées vers les « choses d'en haut et non vers celles de la terre.» Il parlait des choses célestes avec la facilité d'un homme depuis longtemps habitué à leur contemplation, et il semblait dédaigner tous les biens de la terre. Il mourut à quatre-vingt-cinq ans, heureux de croire que la mort était un gain éternel. D'autres cas semblables, ignorés de nous, peuvent être connus de Dieu; toutefois, nous croyons qu'ils ne sont là que de rares monuments de la foi, où le bois, le chaume et la paille s'élevaient sur le fondement d'or et d'argent, et l'on peut dire que de tels individus ont été sauvés comme à travers le feu. Nous ne connaissons pas un seul cas de véritable conversion, fruit des enseignements de l'Église arménienne seule, abandonnée à elle-même.

En général, le terrain que nous avons trouvé le mieux préparé, était la simple conviction que quelques-unes de leurs doctrines étaient fausses et leurs observances vaines, ou une disposition candide à écouter les explications propres à renverser leurs

erreurs, et enfin une promptitude admirable à recevoir l'enseignement de la Parole de Dieu, et à agir en conséquence immédiatement, en se débarrassant tout à coup de la brillante friperie des superstitions humaines, tissées et respectées pendant des siècles.

Le peuple, abandonné à lui-même, était presque partout prêt à recevoir la Parole avec plaisir; c'était même le cas de quelques prêtres de paroisse quand ils n'avaient rien à craindre de leurs supérieurs. En exposant les causes qui ont ainsi préparé les esprits, nous n'avons d'autre but que de faire ressortir l'action de la Providence disposant les événements en vue de cette race arménienne à cette époque particulière, et de faire remarquer aussi l'action toute puissante de l'Esprit-Saint se combinant avec celle de la Providence pour produire les effets désirés sur les esprits et les cœurs de ce peuple. On peut dire à l'égard des Arméniens que « l'accomplissement des temps » est venu lorsqu'on voit les prédicateurs de l'Évangile accourir de l'Occident au milieu d'eux pour les appeler à la Parole, au service et à la gloire de Christ; et plus nous avancerons dans cette histoire, plus il nous sera évident que Dieu a agi dans ce peuple, et par sa Providence sur les événements extérieurs, et par son Esprit dans le secret des âmes, encourageant ainsi cette brillante espérance qu'un jour ce peuple deviendra à son tour le semeur des bienfaits temporels et spirituels du christianisme sur les nations environnantes.

CHAPITRE II.

Tour d'exploration. — Départ de M. Goodell pour Constantinople. — Entrevue avec le patriarche. — Arrivée de M. Dwight. — Obstacles. — École de prédication. — Rapports avec le clergé. — Peste et guerre. — Première conversion. — Opposition. — Bien tiré du mal. — Ordination de prêtre. — Der Kevork. — Transport de la presse à Smyrne. — Présence du Saint-Esprit. — Haute école. — Arrivée de MM. Schneider et Johnston. — Station à Brousse et à Trébizonde. — Succès à Constantinople. — Rapports amicaux avec le clergé. — Caractère du patriarche et de son vicaire. Opposition à la haute école. — L'évêque Mattéos. — Distribution de livres. — Prêtres à la recherche de la vérité. — Leurs sermons évangéliques. — Manifestation hostile. — Influence romaine. — Caractère de l'œuvre. — Éducation des femmes.

En 1829, le comité américain des missions étrangères résolut de commencer une œuvre parmi les Arméniens de Turquie. D'abord, il était important de se faire une idée exacte du pays, surtout de l'Arménie. Il fut décidé que le révérend Élie Smith serait envoyé, avec l'auteur de ces pages, pour examiner le champ de travail. Cette tournée, commencée au printemps de 1830, occupa les voyageurs un peu plus d'une année, et procura de nouveaux et utiles renseignements sur les Arméniens et les nestoriens.

A l'entrée de 1831, le révérend U. Goodell, jadis à Beyrouth, alors à Malte, fut chargé de se rendre à

Constantinople, avec sa famille, pour y établir une nouvelle station, en vue des Arméniens. Il y arriva le 9 juin de la même année. M. Goodell s'était occupé déjà de plusieurs travaux littéraires. Pendant son séjour en Syrie, il s'était familiarisé avec la langue turque, pour évangéliser les pèlerins arméniens allant à Jérusalem ; il avait surveillé la traduction du Nouveau Testament en turco-arménien, qu'il fit imprimer à Malte ; il avait aussi commencé la traduction de l'Ancien Testament, dans la même langue. Enfin il avait, pendant son séjour à Malte, traduit et fait imprimer plusieurs brochures religieuses, dans le même dialecte. Peu de temps après son arrivée dans la capitale, il alla rendre visite au patriarche pour solliciter son concours dans l'établissement d'écoles populaires, sur un nouveau système. Le patriarche le reçut avec une politesse tout orientale, comme il l'avait fait pour M. Smith et pour moi-même ; il promit de nous fournir quelques maîtres d'école, ou prêtres, pour étudier la nouvelle méthode et ouvrir des écoles. Il est à craindre que cette promesse ne fût pas plus sincère que la déclaration qu'il fit en même temps de son amitié pour M. Goodell, amitié si vive, dit-il, que si M. Goodell ne fût pas venu le voir, il se serait certainement rendu lui-même en Amérique pour faire sa connaissance !

Des circonstances providentielles suspendirent les travaux de M. Goodell auprès des Arméniens :

les Grecs, pendant un an, réclamèrent tous ses soins. Cependant deux Arméniens, devenus catholiques, recherchèrent sa société, et prirent intérêt à l'étude des Écritures saintes.

Le 5 juin 1852, je me fixais moi-même à Constantinople avec ma famille, pour travailler au milieu des Arméniens. Ici les missionnaires rencontrèrent les obstacles ordinaires d'un nouveau champ. Il fallut étudier des langues difficiles, des mœurs nouvelles, et les meilleurs moyens de pénétrer dans les familles et de gagner leur confiance. Des superstitions avaient pris la place de l'Évangile et semblaient obtenir du peuple un respect proportionné à leur antiquité. Mais comment deux étrangers, venus d'un pays lointain, et presque inconnus eux-mêmes dans le pays, naturellement suspects, pourront-ils persuader au peuple que sa foi religieuse est fausse, et qu'eux, poussés par un pur motif de charité, ils viennent leur en enseigner une meilleure, la seule vraie, la seule qui conduise au salut?

Les circonstances semblaient donc nous forcer à diriger notre premier effort vers l'éducation publique. Nous avions une presse à notre disposition à Malte, où le Nouveau Testament et plusieurs opuscules religieux avaient déjà été imprimés dans une langue connue des Arméniens. Mais à quoi servent les livres chez un peuple qui ne sait pas lire? Il nous parut, pour le moment, que le meilleur moyen d'arriver aux familles, c'était les écoles. En même

temps, nous nous sentîmes appelés à faire connaître la voie du salut à tous, selon que l'occasion nous en serait offerte, et suivant la mesure où nous pourrions nous faire comprendre d'eux dans leur propre langue. Et, sur ce point, nous crûmes devoir, sans attaquer la superstition de leur Église, prêcher « Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » Dès le commencement nous avons agi sur ce principe, que le meilleur moyen de renverser l'erreur, c'est d'élever la vérité. Quant aux prêtres, nous nous efforçâmes de soutenir avec eux des relations amicales, et de nous assurer leur coopération dans nos travaux scolaires. Pour cela nous fîmes plusieurs tentatives pour y intéresser le patriarche, aussi bien que plusieurs autres grands dignitaires de l'Église. Le patriarche se déclara toujours prêt à agir dans ce but, mais de fait ne bougea pas, et les autres attendaient toujours pour voir ce qu'il allait faire; aussi rien ne se fit par eux.

Mais ici survinrent d'autres obstacles imprévus. D'abord arriva la peste, semant l'épouvante et la mort dans le pays. Cette peste fut suivie du choléra, auquel succéda la guerre civile, qui ébranla la capitale et mit le trône en danger. Il va sans dire que toute action sur le peuple fut impossible, pendant la durée de ces malheurs. Nous nous occupâmes, le reste de l'année, de l'étude des langues et de la préparation d'ouvrages élémentaires pour nos écoles.

L'année 1833 s'ouvrit avec des espérances plus brillantes pour la mission. Le nombre de visiteurs arméniens s'était accru insensiblement, quoique pour la plus grande partie ils ne vinssent que par curiosité. Au mois de janvier, il se présenta un jeune instituteur d'une apparence modeste et intelligente. Il s'informa de nos vues religieuses. Il y avait en lui un air de sincérité qui nous disposa singulièrement en sa faveur. Dans le courant de la semaine, il renouvela sa visite, et enfin nous ouvrit son cœur. Il cherchait le salut de son âme; il était aussi très-désireux de travailler à la régénération de la communauté arménienne. Dès sa jeunesse, il avait eu soif d'instruction. Dans l'année 1829, il devint élève de la fameuse école de Peshtimaljian. Il avait commencé par la lecture d'un Nouveau Testament, acheté par son père à bas prix, et jusqu'à un certain point il avait comparé ses enseignements avec les préceptes et les pratiques des soi-disant chrétiens dont il était entouré. Il se mit à consulter son précepteur bien-aimé sur tous les passages obscurs ou difficiles, et fut heureux de trouver Peshtimaljian disposé à l'aider dans ses recherches. L'année suivante, il dévoila sa pensée intime à un professeur de ses amis, qui, après quelque opposition, finit par embrasser ses propres vues. Souvent ils causaient ensemble de ces choses, et priaient pour leur propre salut et pour celui de leurs compatriotes. A cette époque, ils ne se doutaient pas qu'il existât sur la

terre une seule nation qui connût le pur Évangile. Ils attendaient toujours, priant avec ferveur, dans l'espoir que le Seigneur trouverait quelque moyen de dissiper leurs doutes, et de leur faciliter l'accomplissement de leurs desseins. Pendant deux années et demie, ils demeurèrent ainsi dans l'attente, ignorant encore bien des vérités évangéliques, ne pouvant pas même reconnaître leur état de perdition et la grande doctrine du salut par la grâce seule; cependant, mécontents des enseignements de leur Église, et cherchant une base solide d'espérance et de paix. L'activité remuante de l'ennemi hâta la solution de leurs difficultés. On fit courir dans la ville le bruit que deux missionnaires d'Amérique s'étaient établis dans un village sur le Bosphore et se disposaient à ouvrir des écoles parmi les Arméniens, ostensiblement dans un but religieux, mais en réalité pour propager l'incrédulité. Le résultat en fut une visite faite aux missionnaires par les deux hommes à la recherche de la vérité. Le jeune homme se nommait Hohannes Der Sahagyan. Notre première entrevue avec lui peut être regardée comme faisant époque dans l'histoire de la mission. Il devint bientôt l'instrument le plus puissant pour répandre la vérité; il a persévéré jusqu'à ce jour. Depuis lors nous avons toujours senti la présence de l'Esprit-Saint au milieu du peuple arménien. Le 18 juillet 1833, M. Der Sahagyan et son ami se mirent sous notre direction. « Notre état spirituel, » nous dirent-

ils, « est des plus misérables, et nous demandons votre secours. Accordez-nous vos conseils; nous sommes dans une fournaise ardente, et nous venons vous supplier de nous tendre la main. Voici deux routes : l'une, celle de la paix et du bonheur, qui conduit au ciel; l'autre, celle des ténèbres, du péché et de la mort, où nous avons toujours marché. Montrez-nous la voie étroite qui conduit à la vie.» Nous rendîmes grâce au Seigneur de leur avoir inspiré de tels désirs, et de nous fournir ainsi l'occasion de conduire à lui de pauvres pécheurs. Nous ne pouvions douter que la Providence ne nous eût appelés à diriger ces deux hommes en vue d'un réveil religieux parmi leurs compatriotes. Un d'eux fut employé comme traducteur dans la mission, et l'autre comme instituteur d'une école pour la jeunesse arménienne. Ces travaux occupaient seulement une partie de la journée, le reste était rempli par l'étude de l'anglais et de la Bible. Ils découvrirent en peu de temps que le vrai christianisme était autre chose que ce qu'ils avaient imaginé. Ils commençaient à craindre d'avoir posé leurs espérances sur de mauvaises bases. Ce furent pour eux des jours de trouble et de douleur ; mais par la miséricorde de Dieu, ils furent bientôt amenés à la lumière de l'Évangile, et à mettre toute leur confiance en Jésus-Christ, comme leur unique Sauveur.

Le premier événement à constater ici est une opposition. L'amour de Christ se manifestera tou-

jours par la vie, et la vie du chrétien irritera toujours le monde. Aussi, par les intrigues des prêtres arméniens et catholiques, notre école fut fermée. Immédiatement après un joaillier arménien, homme considéré et fortement attaché aux doctrines de son Église, fut excité, par deux prêtres de Rome, à témoigner de grandes inquiétudes sur la nouvelle direction prise par ces deux jeunes gens. Ces derniers lui furent représentés comme les instruments de quelques intrigants étrangers, employés pour séduire le peuple et le conduire à une hérésie dangereuse. Le joaillier persuada à Peshtimaljian de citer devant lui les deux coupables. Il se rendit à l'audience et commença lui-même l'interrogatoire, les accusant d'avoir violé leurs devoirs envers l'Église et déshonoré Dieu. Les prévenus se disposaient à se défendre, lorsque Peshtimaljian prit la parole et fit briller aux yeux de l'orfévre étonné un tel flot de lumière sur les erreurs de son culte idolâtre, que les jeunes gens eux-mêmes en furent émerveillés. On leur accorda ensuite la permission de se justifier avec l'aide de Peshtimaljian, citant les Écritures quand leur mémoire se trouvait en défaut ; et il en résulta que le joaillier, non-seulement fut convaincu qu'ils étaient dans la vérité, mais finit par se déclarer ouvertement pour les doctrines évangéliques. Ce ne fut pas le seul résultat heureux des efforts de notre ennemi le prêtre de Rome. La fermeture de l'école, connue de tout le monde, pro-

voqua une enquête qui dirigea les esprits sur l'examen des différences entre l'Écriture sainte et l'Église arménienne. La conversion d'un autre personnage important remonte à cette époque : celle de M. Sarkis Varjabed, professeur de grammaire l'école de Peshtimaljian, homme estimé pour sa connaissance de l'ancien arménien, doué de qualités solides et qui dans la suite devint éminemment utile comme traducteur attaché à la mission.

Au commencement de l'automne de 1833, les missionnaires furent invités à assister à l'ordination de quinze prêtres arméniens dans l'église patriarcale de Constantinople. Une telle cérémonie ne s'était pas vue depuis nombre d'années, à cause du nouveau règlement qui exigeait des études faites à l'école de Peshtimaljian pour arriver à la prêtrise. Aussi presque tous les candidats étaient-ils comparativement des hommes capables, et même un d'entre eux réputé pour son savoir. Ce dernier paraissait un homme sérieux, et lorsque nous lui fîmes visite dans sa retraite, il fut vivement impressionné de nos remarques sur la responsabilité des ministres de Christ. En prenant congé de nous, il nous demanda de nous souvenir de lui dans nos prières ; et lorsque M. Goodell invoqua sur lui l'effusion du Saint-Esprit, tout son extérieur manifesta l'acquiescement de son âme à cette invocation. C'était, comme nous le verrons plus tard, Der Kevork, dont l'influence a puissamment avancé l'œuvre de la réformation.

Jusqu'à cette époque notre presse était restée à Malte, occupée principalement à l'impression de livres grecs et italiens. Mais alors nous comprîmes que c'était aux livres en turco-arménien qu'il fallait donner la plus grande place parmi nos publications. La presse fut donc transportée en Turquie, à Smyrne, où elle fut mise en activité en 1833 par le Rév. D. Temple, et un imprimeur missionnaire, accompagné de l'évêque Dyonisius, traducteur arménien. Toutefois on ne pouvait attendre un progrès sans lutte.

Les prêtres arméniens et romains s'unirent et obtinrent du pacha l'ordre péremptoire donné à M. Temple de quitter Smyrne en dix jours. Différents motifs inspiraient les deux partis : la vieille haine du protestantisme et surtout de la presse protestante faisait agir les catholiques. Les Arméniens, de leur côté, étaient scandalisés d'avoir au milieu d'eux un de leurs évêques, marié contre la règle de leur Église, et passé au protestantisme. Un ex-patriarche, alors à Smyrne, ancien ennemi personnel de Dyonisius, prit une part active dans ces persécutions. Mais cependant après avoir écouté les explications du consul américain, le pacha, qui avait agi sans connaissance des faits, révoqua son ordonnance et se contenta d'envoyer l'évêque à Beyrouth, où il avait autrefois demeuré.

Il devenait tous les jours plus évident que le Saint-Esprit agissait au milieu de nous et que Dieu allait

accomplir une grande œuvre parmi les Arméniens. Une demi-douzaine d'entre eux et quelques grecs avaient l'habitude de se réunir chaque semaine chez M. Goodell, pour écouter ses instructions religieuses. Ces assemblées grandirent en importance et en intérêt.

Le premier lundi de janvier 1834, la réunion fut tenue pour la première fois en langue turque. A la lecture du rapport des missions, tous les cœurs furent profondément touchés et les yeux remplis de larmes. Nos frères indigènes reçurent là un encouragement à poursuivre l'évangélisation de leurs compatriotes. Le nombre de ceux qui fréquentaient la maison des missionnaires s'augmenta rapidement. Les sujets portés changèrent : ce n'était plus les mœurs et les coutumes du peuple américain, ni le progrès des arts et des sciences dans le nouveau monde, ni les pratiques extérieures de la religion qu'on y examinait, mais les graves sujets du salut éternel. Pendant le courant de l'année, deux ou trois prêtres de Constantinople furent réveillés et convaincus de la vérité de la doctrine évangélique. On lut et on discuta la Bible. Bien des auditeurs reconnurent la folie de leurs superstitions, et un petit nombre fut ajouté aux vrais croyants. Les deux jeunes gens dont nous avons donné l'histoire, devenus nos aides, s'occupèrent de répandre la vérité avec un zèle qui produisit les résultats suivants.

Comme toutes les mesures prises jusqu'alors pour

pousser les Arméniens à l'amélioration de leurs écoles n'avaient pas eu d'effet, la mission crut devoir se séparer d'eux, et établit à Péra une grande école normale destinée à fournir des élèves capables de réformer eux-mêmes plus tard leur Église, et à stimuler les efforts des Arméniens par la vue des bienfaits de l'éducation, et enfin à mettre sous leurs yeux une école modèle. Cette école fut ouverte le 27 octobre 1834.

L'arrivée d'Amérique de quelques nouveaux ouvriers donna encore plus d'importance à nos travaux. Le Rév. John B. Adger se joignit à la mission de Smyrne, au mois d'octobre 1834, et s'y consacra aux travaux relatifs aux Arméniens. Deux nouvelles stations furent fondées à Brousse et à Trébizonde : la première par le Rév. B. Schneider, et la seconde par le Rév. T. P. Johnston. La ville de Brousse est située dans l'ancienne province de Bithynie, au pied du mont Olympe. Elle possède une population d'environ 90,000 habitants, dont 5 ou 6,000 Arméniens.

M. Schneider arriva dans cette ville avec sa famille le 15 juillet 1834. Il y était déjà venu quelque temps auparavant, et y avait laissé M. Hohannes Der Sahagyan pour ouvrir une école lancastrienne parmi les Arméniens. D'après tout ce qu'il avait pu voir dans cette première visite, les Arméniens et les grecs étaient prêts à le recevoir avec plaisir. A son retour il trouva les dispositions changées par l'in-

fluence des prêtres. L'évêque grec défendit à son troupeau de fournir des meubles au missionnaire, quoique ce service eût été promis à ce dernier par un des membres les plus influents de la communauté grecque, et les sentiments d'indépendance du propriétaire permirent à M. Schneider de se procurer une maison, en dépit de l'évêque.

La classe et son matériel se trouvèrent prêts, mais l'ouverture en fut encore retardée par les intrigues ecclésiastiques. L'opposition la plus forte émanait du vartabed de l'Église arménienne, qui essaya d'intimider le peuple, l'assurant que les enfants envoyés à cette école deviendraient luthériens. On tint quelques réunions où, après beaucoup de discussions, il fut décidé que l'école serait fondée. Le premier jour, elle fut visitée par quelques-unes des notabilités de la ville, accompagnées par le vartabed; tous en approuvèrent l'établissement, et soixante-dix élèves furent enregistrés. Les travaux de M. Schneider furent ainsi dans l'origine partagés entre les grecs et les Arméniens.

Trébizonde fut la seconde nouvelle station. Cette ville est située près de l'extrémité sud-est de la mer Noire; et c'est là que, dit-on, Xénophon et son armée en retraite arrivèrent aux bords de la mer. Elle possède environ 15,000 habitants, dont 1,250 de race arménienne. Elle doit son importance comme station missionnaire à ce fait, d'être le premier port de mer de l'ancienne Arménie et à l'influence qui en

résulte pour elle sur le reste du pays. M. Johnston la visita pour la première fois au mois de novembre 1834. Par suite de menées cléricales, il ne put pendant longtemps se procurer une maison et en louer une en définitive qu'à la condition d'obtenir un firman de Constantinople. Le commodore Porte, ministre des États-Unis, fut obligé d'intervenir, et obtint une lettre du visir qui ordonna au pacha de Trébizonde de veiller à ce que M. Johnston ne fût pas molesté dans le choix d'une demeure; et ce missionnaire put enfin s'y fixer au printemps de 1835. La peste vint encore retarder pendant quelque temps ses rapports avec le peuple.

Dans la capitale, le nombre de ceux qui osaient ouvertement se déclarer protestants augmentait de jour en jour, ainsi que dans les environs du Bosphore; partout où se trouvaient des Arméniens, des conversations religieuses se multipliaient, et partout se trouvaient des personnes disposées à soutenir que la Bible était un guide religieux infaillible et suffisant; et cela même en présence de quelques bigots. Cette déclaration du psalmiste se vérifiait d'une manière admirable : « Seigneur, ta parole est une lumière, et donne l'intelligence aux simples. » Autant que possible nous évitions la controverse sur les formes et les cérémonies; et au lieu d'attaquer directement les superstitions de l'Église, nous étions décidés à ne savoir qu'une chose : Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. C'était

merveille que de voir se dissiper les ténèbres, disparaître l'erreur, la bigoterie, les préjugés et tomber toutes les barrières devant la simple prédication de la Parole de Dieu. Ce n'est pas à dire que tous ceux qui apercevaient la vérité se prononçassent en sa faveur, pas plus que tous ceux qui reconnaissaient les erreurs de leurs Églises n'étaient pour cela conduits à soumettre leur cœur et leur vie à l'Évangile. Mais enfin c'était un grand point que d'avoir substitué l'autorité de la Bible à celle de l'Église, et obtenu quelques véritables conversions. Parmi elles il faut compter celle du prêtre Kevork, le plus savant des quinze, dont nous avons vu la consécration. Il avait à ce moment à diriger une école de 400 jeunes garçons, soutenue par les Arméniens eux-mêmes, et sans aucun rapport avec les missionnaires. Il commença par adopter la lecture journalière de l'Évangile, et en donna lui-même l'interprétation; il forma de plus une classe composée d'une vingtaine de ses élèves les plus avancés, pour l'étude critique du Nouveau Testament sous sa direction spéciale.

Une des pièces de la maison de M. Goodell était toujours ouverte aux Arméniens qui désiraient y prier pour obtenir une effusion du Saint-Esprit sur eux et leurs familles. Un des frères indigènes, non marié, établit le culte domestique dans la maison de son père. Nous avons lieu de croire que cet exemple, donné dans l'été de 1835, fut le premier de ce genre parmi les Arméniens. Il créa aussi une

réunion de prières chaque soir avec un petit nombre d'étudiants de la haute école et une classe biblique le dimanche. L'école s'était accrue de trois à trente élèves, et elle était en grande faveur auprès du peuple. On y enseignait l'anglais, le français, l'italien, l'arménien, le turc, le grec, l'hébreu, les mathématiques, la géographie, etc., etc. On y donna des cours sur les sciences naturelles, accompagnés d'expériences. Ils furent suivis par des auditeurs de toutes les classes, nombreux et vivement intéressés.

Jusque-là nous avions conservé des relations amicales, du moins extérieurement, avec les autorités ecclésiastiques. Si elles ne nous firent pas une opposition ouverte, ce n'est pas que les dénonciations des émissaires de Rome fissent défaut ; ce n'est pas non plus que des ennemis décidés nous manquassent parmi eux. Mais la cause de leurs craintes venait de la faveur soudaine dont jouissait la Bible auprès des grands et des petits, si bien qu'ils ne savaient jusqu'à quel point ils réussiraient à la combattre, s'ils essayaient sérieusement de s'y opposer. A cela il faut ajouter les dissentiments des prêtres sur la meilleure manière de procéder contre nous. Le patriarche d'alors, nous dit Stephan, était un homme doux et paisible, à qui répugnaient des mesures sévères. Nous étions souvent en rapport avec lui, et il nous traitait toujours avec égard et politesse. Boghos, vicaire du patriarche, trop instruit pour être

bigot, jugea toutefois prudent de manifester quelque résistance à la réformation, mais prudent aussi de ne rien faire ouvertement. Dans une entrevue avec le joaillier dont nous avons déjà parlé, une discussion s'étant élevée sur quelques passages de l'Écriture, ce dernier tira de sa poche un Nouveau Testament pour s'en appuyer aussitôt. Le vicaire le réprimanda pour porter sur lui un tel livre et lui dit : « Si un homme important comme vous prend de telles libertés, que ne fera pas le commun peuple? » Quelques jours après, il dit à un négociant de ses amis, homme à principes évangéliques, bien qu'il ne les manifestât pas ouvertement : « Je vois tout le monde courir après la Bible, et je ne sais ce que tout ça va devenir ; mais s'il doit y avoir un bouleversement dans l'Église arménienne, je ne demande qu'une chose, c'est qu'il n'arrive pas de mon temps. » Au mois de février 1835, il devint tellement inquiet des progrès du protestantime, qu'il envoya secrètement un de ses prêtres visiter notre école. Le prêtre prit par écrit les noms des écoliers, ceux de leurs familles, etc., et par ordre de son supérieur, il retira un de ses fils qui se trouvait au nombre des élèves. Le vicaire lui-même saisit l'occasion de questionner sérieusement un des écoliers qu'il rencontra à l'église, sur ses études et sur les instructions qu'il recevait des Américains, etc., etc. Il est certain qu'alors il méditait de porter un coup décisif, si possible, pour renverser l'école.

Mais il en fut détourné probablement par la considération populaire dont jouissait celle-ci. Quelques-uns des principaux vartabeds et des évêques de l'Église arménienne, dont plusieurs nous étaient connus depuis des années, se trouvaient alors en rapports amicaux avec les missionnaires. Il n'était pas rare de les entendre dire que la vérité était de notre côté ; il y en avait même qui paraissaient sur le point de céder à son influence. En général cependant ce n'étaient pas des hommes à principes bien arrêtés, mais prêts à prendre toutes les directions, selon les désirs de quelques hommes puissants qui pouvaient favoriser leur avancement. On comprend donc comment de tels hommes, en possession ou à la recherche d'un poste, pouvaient un jour nous témoigner beaucoup d'amitié, et le lendemain, pour plaire à quelque bigot riche ou important, nous montrer de l'opposition.

On peut citer comme exemple de cette manière d'agir la conduite de Matheos, le nouvel évêque de Brousse. Il avait habité autrefois dans un village sur le Bosphore, et avait été regardé comme un des premiers soutiens de la mission auprès des auteurs de l'Église arménienne, car il avait appris de nous à connaître la vérité. Même après son départ pour Brousse, il nous exprima par correspondance les sentiments les plus affectueux ; et lorsque M. Schneider alla le voir, il approuva hautement l'école récemment établie à Brousse. Et cependant peu de mois

s'étaient passés que cette école était fermée par l'influence de ce même prélat, qui s'efforça par tous les moyens de contrecarrer les opérations des missionnaires. Nous parlerons ailleurs de ses hostilités à Brousse, comme de celles qu'il exerça plus tard sur une plus grande sphère. En raison du triste rôle que cet homme jouera plus tard, il faut que le lecteur sache, dès à présent, qu'il s'agit de la personne si connue du patriarche Matheos, le persécuteur des protestants en Turquie.

Préparer des livres et des traités en arménien moderne et en turco-arménien devint de plus en plus l'objet de notre attention, et le missionnaire imprimeur se rendit aux États-Unis pour surveiller la fabrication des caractères typographiques destinés à la presse de Smyrne, et le comité accorda une somme de 25,000 fr. pour cet objet et pour le matériel d'une imprimerie. M. Sarkis, arménien pieux de Constantinople, savant éminent dans la littérature de sa langue, vint se fixer à Smyrne, comme traducteur en rapport avec notre imprimerie, dirigée par M. Adger.

Tel était l'empressement de ceux qui étaient venus pour s'instruire sur notre direction religieuse, que vers le commencement de 1836 deux réunions hebdomadaires furent établies à Constantinople par les missionnaires. Bien qu'il ne se passât aucun événement remarquable pendant quelques mois, nous avions presque chaque jour des indices du

progrès de l'œuvre; il en était comme du travail du levain : silencieux, mais sûr; jamais nos rapports avec les Arméniens de toutes les classes ne furent plus libres ni plus satisfaisants. Nos maisons étaient fréquentées par des prêtres aussi bien que par des laïques; quatre ou cinq des premiers nous parurent rechercher soigneusement la vérité; un d'eux, attaché à l'Église patriarcale, proposa de son propre mouvement que nous publiassions une édition corrigée du Nouveau Testament en arménien moderne, afin de donner au peuple un libre accès à la Parole de Dieu en langue vulgaire. Il offrit un don de 500 piastres pour cet objet et promit de collecter encore la même somme. Il était doux de voir quelques-uns des vartabeds les plus influents nous encourager dans nos efforts pour l'éducation ; ils visitaient souvent notre école. Une fois un de nos sous-maîtres devant être renvoyé pour sa mauvaise conduite, deux de ces prêtres partirent pour intercéder pour lui, et sur notre promesse de le reprendre à l'essai ils firent appeler le coupable, lui lurent un long discours sur la nécessité de se réformer, et après en avoir obtenu les promesses les plus positives, ils nous le renvoyèrent muni d'une lettre où ils se rendaient responsables pour lui.

Ce n'était plus chose extraordinaire que d'entendre parler d'un évêque ou d'un vartabed comme prêchant ce qu'on appelait des sermons évangéliques, c'est-à-dire qu'au lieu de développer la vie des

saints, jadis comme ils s'efforçaient de tirer leurs instructions des Saintes-Écritures; cela indiquait un changement, sinon dans les prédicateurs, du moins dans le peuple qui exigeait de telles prédications. C'est ce que prouva la suite. Toutefois on peut citer des exemples de plus de droiture et de plus de franchise. Quelques-uns ne pouvaient pas dissimuler leur haine. Un prédicateur distingué dit un jour en chaire : « Quelques hommes décrient les jeûnes; anathême sur eux, s'ils prétendent que le jeûne n'est pas commandé dans l'Écriture ; qu'ils sachent donc que la première défense donnée à Adam et à Ève fut de manger du fruit d'un certain arbre, ce qui de fait était jeûne. » Une femme présente sortit de l'Église en disant : « Je n'ai jamais entendu nos prédicateurs parler d'autre chose que du jeûne et de l'argent, ils ne prêchent jamais l'Évangile. » Un de nos frères fut accusé publiquement par un prêtre d'incrédulité, et le dimanche suivant un vartabed le dénonça à son auditoire comme un hérétique et un infidèle, qui devait comparaître bientôt devant un concile. On trouvera peut-être que c'est renverser l'ordre des choses que d'accuser d'abord un homme en public et de le citer ensuite devant un tribunal pour répondre à l'accusation ; mais en Orient c'est chose tout ordinaire, soit dans l'Église, soit dans l'État. Le concile fut tenu, et bien que l'accusé y déclarât qu'il n'avait aucune confiance en l'intervention des saints et qu'il regardait l'Évangile

comme son guide unique et suffisant, il n'en fut pas moins acquitté. Il avait antérieurement exprimé à un vartabed quelques appréhensions sur le résultat du jugement, et il en reçut cette réponse rassurante : « Vous n'avez rien à craindre, car bon nombre comme vous pensent et parlent selon l'Évangile. » Évidemment l'opinion répandue parmi nos adversaires exagérait le nombre de ceux qu'on appelait les incrédules évangéliques. On parlait de 800 dans Constantinople comme étant prêts à professer nos doctrines et à se mettre en opposition.

L'orage cependant grondait au loin, et nous eûmes la certitude que les adhérents de l'Église de Rome faisaient les efforts les plus énergiques pour exciter les Arméniens contre nous. Jusqu'ici nous n'avons fait aucun effort pour éclairer cette partie de la race arménienne soumise au pape. Elle compte, à peu près, 30 ou 40,000 individus, ayant leur patriarche, avec les dogmes et les pratiques de leur Église. Si tel n'était pas le nombre des hommes vraiment décidés, du moins était-ce bien celui de ceux qui avaient ressenti quelque influence de la vérité ; et au milieu des discussions religieuses, alors si ordinaires dans la capitale, on entendait toujours parler contre les abus de l'Église. Bien que cette opinion sur les forces du parti évangélique ne fût pas fondée, elle n'en servit pas moins à tenir en échec pendant quelque temps ceux qui, sans elle, auraient eu recours à la violence pour renverser notre œuvre.

En juillet 1836, ce prélat crut devoir dénoncer et interdire tous nos livres, y compris le Nouveau Testament. Et, chose étrange, il défendit de recevoir de nous une édition des saintes Écritures en arménien, imprimée à Venise par leurs propres presses, et achetée plusieurs années auparavant par la Société britannique, pour la répandre à bon marché.

Comme nous l'avons déjà dit, il n'entrait pas dans nos vues d'attaquer directement les superstitions de l'Église arménienne. Nous avons toujours agi suivant ce principe, que le moyen le plus efficace de détruire l'erreur est de semer la vérité. Nous ne fûmes donc point surpris de voir qu'à mesure que le peuple s'instruisait dans la Parole de Dieu, interprétée par lui-même, les superstitions disparaissaient. Un vieillard vint un jour se plaindre à moi de son fils adoptif qui avait reçu nos instructions, et à qui toutefois nous n'avions jamais parlé de confession ni de jeûne : « Il ne jeûne plus, dit-il, et même il ne serait jamais allé à confesse si je ne l'y avais contraint, et encore quelle étrange confession il a faite au prêtre ! Ne lui a-t-il pas dit qu'il ne pouvait reconnaître d'autre règle de foi et de conduite que la Bible, et qu'il rejetterait tout ce qui n'y était pas conforme : par exemple, le culte des saints et les jeûnes de l'Église, dont l'Écriture ne parlait pas? » Vers cette époque, plusieurs prêtres arméniens se montraient très-indulgents envers les frères évangéliques au sujet de la confession ; et ces

derniers, tout en se conformant aux prescriptions extérieures de l'Église, repoussaient l'absolution du prêtre, et ne se rendaient au confessionnal que pour communiquer à leurs guides spirituels leurs vues nouvelles sur l'Évangile.

Une autre fois, à ma visite d'une vaste école, les enfants, à la fin de leur exercice religieux, ayant fait rapidement cinquante à soixante signes de croix, l'instituteur Bedros se tourna vers moi d'un air mortifié et me dit : « Que signifient tous ces signes, et comment ont-ils été introduits dans l'Église ? » Il exprima alors son opinion que cette pratique ne fut introduite parmi les chrétiens que comme signe de distinction d'avec leurs ennemis les Juifs et les païens : « Mais, ajouta-t-il, cet usage n'est plus du tout nécessaire, ou du moins il est inutile de répéter le signe. Je me nomme Bedros ; à quoi me servirait de vous répéter cinquante fois : je me nomme Bedros, je me nomme Bedros, etc., etc. »

On peut encore citer comme exemple de consciences réveillées la visite faite, vers cette époque, aux missionnaires, par quatre Arméniens, dans le but de s'éclairer sur certaines cérémonies de leur Église, qui avaient attiré leur attention sans que nous leur en eussions jamais parlé. En même temps que nos frères avançaient dans la connaissance de leurs propres cœurs, nous fûmes surpris souvent d'entendre sortir de la bouche d'hommes, qui jusque-là n'avaient montré que de l'indifférence et de

la mondanité, des expressions manifestant un réveil soudain dans leurs cœurs du sentiment de leurs péchés. Un jour, un individu dit à un missionnaire : « Je suis un grand pécheur. — Oui, répondit l'autre, mais Jésus-Christ est un grand Sauveur et toujours prêt à nous sauver. — Il l'a déjà fait pour vous, répondit l'autre vivement, et je le prie de le faire aussi pour moi. »

Pour donner une idée de l'œuvre en peu de mots, nous ne saurions mieux faire que de reproduire la phrase suivante, écrite par un missionnaire en 1836 : « Au sujet de la grande œuvre de réformation qui marche silencieusement parmi les Arméniens depuis deux ou trois ans, et sur laquelle nous vous donnerons plus de détails par la suite, je me contente de résumer ainsi son caractère : *C'est un abandon simple et complet du cœur et de la vie à la direction unique de la Parole et de l'Esprit de Dieu.* »

L'Évangile avait été déjà annoncé à ces multitudes par des conversations particulières en arménien et en turc pendant plusieurs années, et même un service d'explications se tenait en turc depuis quelque temps. Le premier sermon proprement dit en arménien fut prêché le 9 septembre 1836, devant un auditoire choisi et peu nombreux. Les réunions mensuelles de prières devinrent de plus en plus intéressantes, et l'une d'elles mérite d'être ici mentionnée.

En 1836, il était de plus en plus évident que les conducteurs de l'Église arménienne réunissaient

leurs forces pour s'opposer aux progrès de la réformation. En tenant compte de leur position difficile, ces hommes étaient encore plus à plaindre qu'à blâmer. Au lieu de les placer parmi les ennemis incorrigibles de Dieu, nous nous efforcions de leur parler avec bonté et de leur montrer des sentiments de bienveillance et d'intérêt. Aussi fut-il résolu parmi les missionnaires de Smyrne et de Constantinople de consacrer une journée à prier spécialement pour les autorités civiles et ecclésiastiques du pays, et surtout pour ces dernières.

Il était doux de voir que, par l'influence de la mission et de nos frères indigènes, l'éducation des femmes, jusque-là presque entièrement négligée, commençait à fixer l'attention à Constantinople aussi bien qu'à Smyrne. Dans la capitale, on n'avait pas pu encore ouvrir d'école régulière pour les filles; seulement bon nombre de parents s'occupaient de faire instruire leurs enfants en particulier, et un de nos frères évangéliques avait une classe de douze ou quatorze jeunes filles arméniennes apprenant à lire. A Smyrne, la mission en établit, dans l'été de 1836, avec l'approbation de quelques hommes influents de l'Église. Dès la première semaine, quarante filles y vinrent. Toutefois, pour éviter de faire ombrage à quelques esprits jaloux, la mission crut devoir abandonner l'entreprise entièrement à la direction de l'Église, et elle le fit avec plaisir, car il

lui suffisait d'avoir créé l'école et de faire du bien sans conserver aucune autorité.

A Brousse, quelques Arméniens témoignaient de l'amitié aux missionnaires ; mais la grande masse, considérée au point de vùe spirituel, était complétement indifférente. Il est vrai que l'évêque Matheos manifesta plus ouvertement son opposition, bien qu'il ne vît pas encore clairement la voie qu'il devait suivre contre nous. Çà et là nous trouvions quelques ecclésiastiques amis. Par exemple, un prêtre d'Erzeroum, ville située à 250 lieues à l'intérieur, demanda à M. Schneider une collection de Nouveaux Testaments en arménien et en turco-arménien pour les distribuer aux pauvres. Ainsi, comme jadis, la Parole de Dieu croissait et se multipliait.

CHAPITRE III.

Opposition des prêtres. — Influence des banquiers. — Leur caractère. — Suppression de la haute école. — Ecole à Hass Keuy. — Circonstances providentielles. — Influence de la nouvelle école. — Diffusion de la lumière. Inquiétudes des prêtres. — Opposition croissante. — Vartabeds amis. — Réunions de missionnaires. — Retrait des images. — Chute de l'école de Hass Keuy. — Commencement de l'œuvre à Nicomédie. — Deux prêtres convertis. — Action du Saint-Esprit à Brousse et à Trébizonde.

Jusqu'ici, quelle qu'ait été l'opposition faite à la vérité, elle venait de simples particuliers et se dirigeait contre de simples individus parmi les réformateurs. Il n'y avait point eu encore d'organisation officielle de la part des autorités ecclésiastiques. La hiérarchie arménienne ne s'était pas encore constituée l'antagoniste de la réforme. Au commencement de 1837 un changement s'opéra : l'oppression spirituelle et la tyrannie, reposant sur l'ignorance et la superstition du peuple, ne purent se maintenir longtemps en face d'une discussion libre à la clarté de la Parole de Dieu. Il devint bientôt évident que l'Église arménienne s'était détournée du pur Évangile, et que ses conducteurs spirituels avaient imposé au peuple leurs doctrines humaines au lieu des doctrines divines. On jugea nécessaire de mettre un frein à la

liberté de penser et d'amener par la frayeur les fidèles à se soumettre au prêtre. Le premier pas à faire était de soustraire les Arméniens à l'influence des missionnaires regardés comme la première cause du mal. Les plus intéressés à maintenir l'ancien système devaient agir les premiers. Et qui était ici plus intéressé que le clergé? Deux motifs seuls peuvent pousser un homme dans le ministère ecclésiastique : la charité ou l'égoïsme ; le désir de faire le bien ou la soif de l'or, du pouvoir ou des honneurs ; et quand cet égoïsme sera poussé jusqu'à l'extrême, évidemment le prêtre ne reculera devant aucune iniquité. L'histoire de la hiérarchie arménienne, rédigée par des Arméniens eux-mêmes, ne présente pendant des siècles qu'un tissu d'ambition, d'avarice et de cruauté. Pas la moindre trace d'amélioration jusqu'au mouvement religieux qui nous occupe. On devait donc s'attendre à ce que le clergé usât de tous les moyens pour maîtriser les superstitions et entraver la réforme.

Mais le clergé ne pouvait agir seul dans cette affaire. Il fallait l'assentiment des banquiers. Ici sont nécessaires quelques mots d'explication. Les principaux banquiers de Turquie, à cette époque, étaient des Arméniens ; quelques-uns étaient immensément riches, donc très-influents auprès du gouvernement. Alors les pachas et les gouverneurs ne recevaient pas un salaire fixe, mais des taxes arbitraires levées sur le territoire soumis à leur juridiction.

Chaque pacha avait son banquier, qui lui fournissait de l'argent à gros intérêts quand il se trouvait ou sans emploi ou nouvellement nommé, et qui rentrait dans ses avances par le partage des spoliations exercées sur le peuple. Un tel arrangement donnait un pouvoir immense aux capitalistes, et même, bien qu'ils fussent chrétiens de nom, ces banquiers disposaient de presque toutes les charges importantes d'une administration musulmane. Dans leur Église leur parole faisait loi. Les patriarches étaient élus et déposés par eux, et par eux les évêques et les vartabeds étaient mis à la tête de leurs diocèses et de leurs paroisses. Presque toujours les affaires de l'État se décidaient suivant leur volonté, comme rien d'important ne se faisait sans leur permission dans leur propre nation. De temps en temps une assemblée des membres les plus influents de la communauté était convoquée. Si parfois l'on tenait une réunion de membres de l'Église, on s'inquiétait assez peu d'observer les formes ; la décision était prise par quatre ou cinq hommes ; et quelle qu'elle fût, le peuple la tenait pour celle de l'Église. Ce sont des hommes ignorants et bigots, donc propres à devenir les instruments des prêtres. Sans aucune connaissance de la Bible, ni de l'histoire de l'Église, ni ancienne ni moderne, ils étaient toujours disposés à accueillir toutes les calomnies sur le protestantisme, alléguées par leurs guides spirituels ; par exemple, que les missionnaires, sous couleur de religion, voulaient répandre la pire des incrédulités.

Il est facile de comprendre comment dans un pareil état de choses tout individu, quel que fût son grade dans l'Église, depuis le patriarche lui-même jusqu'au plus humble fonctionnaire, ait reculé devant l'idée d'agir suivant sa propre conscience. Le plus mince rival, dans l'ordre ecclésiastique, pouvait, appuyé par ces banquiers, renverser de son poste tout individu capable d'une telle témérité.

Dans le cas actuel, le patriarche lui-même semble avoir été presque passif, et son vicaire n'avoir été que l'agent des mesures les plus violentes. Il fut donc résolu dans les conseils de la communauté arménienne, c'est-à-dire par quelques banquiers, comme première démarche, de faire fermer notre école. Pour y préparer le public, on avait pris la précaution d'ouvrir, quelques mois auparavant, un grand collége à Scutari ; et l'école, sous la surveillance de Der Kevork, située dans le quartier de Hass Keuy, avait été confiée à la superintendance d'un des grands banquiers, homme de cœur et d'esprit, pour y introduire les réformes qu'il jugerait convenables. Comme l'amour de l'instruction se répandait parmi le peuple, ces mesures avaient paru nécessaires, pour qu'il ne trouvât pas mauvais la fermeture de l'école américaine. Vers la fin de janvier 1837, les parents de nos élèves furent cités devant le vicaire, et il leur fut ordonné péremptoirement de retirer leurs enfants de notre école. Quelques-uns des élèves furent également appelés et questionnés sur

les études qu'ils avaient suivies. Après les avoir écoutés, le vicaire dit avec impatience : « Les missionnaires ne vous ont-ils pas défendu de faire le signe de la croix, sous prétexte que ce n'est pas ordonné dans l'Écriture? » Les écoliers, étonnés de cette question, répondirent que non. Ils apprirent ainsi que la Bible n'enseigne pas le signe de la croix. La douleur était sur les visages de tous nos élèves lorsqu'ils durent reprendre leurs livres et nous faire leurs adieux ; mais nous nous efforçâmes de les consoler par la pensée que Dieu les instruirait par quelque autre moyen, s'ils le désiraient véritablement. Cette école, en activité depuis deux ans, avait déjà fait un bien immense, et nous verrons que Dieu avait tout disposé pour tirer de ce malheur un bien encore plus grand.

On sait à n'en pas douter que les opposants, après avoir fermé l'école, se proposaient d'obtenir du gouvernement turc l'exil du prêtre Sahagyan, son chef, et de plusieurs autres regardés comme les plus influents parmi nos frères évangéliques. Qu'on se peigne donc leur étonnement, lorsqu'ils apprirent que cet homme, déchargé de ses engagements envers nous par leur propre haine, venait d'être désigné par le banquier de Hass Keuy comme superintendant de la grande école nationale qui avait été placée sous sa dépendance. Toute représentation fut inutile. Le vicaire, ainsi que les autres banquiers, firent des efforts inouïs pour l'engager à

changer d'idée. Ils s'efforcèrent de lui persuader de ne point adopter le nouveau système d'enseignement que l'on disait n'être que le *système américain*. A cela il répondit qu'il ne s'inquiétait pas des Américains, qu'il avait adopté ce système, parce qu'il était bon et qu'il avait reçu mission de rendre l'école la meilleure possible.

Ils tournèrent alors leurs objections sur le principal, disant qu'il était évangélique. A quoi le banquier répondit : « Donc, moi aussi je suis évangélique. » Près de trois semaines se passèrent en démarches auprès de cet homme de bien pour l'engager à céder; mais ce fut en vain. Il déclara positivement que si on cherchait à l'empêcher de diriger l'école, comme il le jugerait à propos, il se retirerait entièrement de la communauté arménienne. Mais c'était un homme qu'ils n'avaient aucune envie de perdre, car il comptait parmi les plus riches et les plus puissants. Enfin, une circonstance providentielle, ayant obligé le chef de l'opposition à une démarche humiliante devant le banquier, la question fut décidée, et une école de six cents élèves, au lieu de la nôtre qui n'en comptait que quarante, se trouva bientôt soumise à la direction de M. Hohannes Der Sahagyan, et à l'enseignement de l'excellent prêtre Kevork.

On ne pourrait trouver un exemple plus frappant de l'intervention de la Providence. Le banquier n'avait dit que la vérité quand il avait affirmé qu'il

4.

ne connaissait pas les Américains. Jusqu'au moment où il se déclara le protecteur de M. Der Sahagyan, et, en fait, de la cause évangélique, il était resté inconnu aux missionnaires et en général à nos frères. On voit ici la main de Dieu, et cet individu protégea l'école et les amis de l'Évangile, comme s'il avait été placé là pour la défense de la vérité.

Non-seulement l'école de Hass Keuy dépassait la nôtre par le nombre des élèves, mais encore par son influence religieuse. Elle fut adoptée officiellement comme institution nationale, et M. Der Sahagyan reçut des appointements fixes du synode arménien. Il acquit donc plus de liberté d'action, et eut le droit de donner l'instruction religieuse sans exciter les mêmes soupçons que s'il eût été à la tête d'une école soutenue par des étrangers. Il consacra une heure par jour à cet objet spécial auprès de soixante élèves les plus avancés, sans compter une instruction plus générale et la bonne influence journalière exercée par lui et par M. Kevork.

On adopta un cours d'enseignement libéral, et l'école fut modelée sur les nôtres. On donna des cours sur les sciences naturelles, en se servant de nos propres instruments qui nous furent achetés par les directeurs de la nouvelle école. En somme, cette institution devint bientôt populaire, et on ne saurait dire tout le bien que fit à la cause évangélique le seul fait de son établissement.

Quelques-uns s'enhardirent à répandre la vérité

avec plus de courage. Heureusement nos frères n'étaient pas enorgueillis par leur triomphe. Ils semblaient au contraire plus humbles, plus dépendants de l'Esprit et se tenaient plus près de Dieu. Quelques-uns, haut placés, avouaient ouvertement leur nouvelle croyance. Il s'en trouvait deux dans le synode lui-même. Nos prêtres convertis déployaient une grande activité. Der Kevork, surtout, passait une grande partie de son temps à se rendre de maison en maison, pour lire les Écritures au peuple. La piété évangélique semblait se répandre sur la ville entière, et dans presque tous les quartiers on pouvait citer un ou deux individus brillant comme une lumière au milieu des ténèbres.

Quelques-uns des prêtres restés dans l'ignorance étaient singulièrement embarrassés dans leurs visites au milieu de leurs paroisses. Un d'eux, appelé dans une famille où le mari et la femme avaient embrassé l'Évangile, vit arriver leur petit garçon portant un Nouveau Testament, sans doute par l'ordre de sa mère, l'ouvrir à plusieurs pages et lui faire des questions qui le remplirent d'étonnement et de confusion. Alors il changea le sujet de la conversation ; mais la mère y revenait toujours et enfin s'écria avec surprise : « Comment ! êtes-vous déjà fatigué de parler de la Bible, que vous la mettiez ainsi de côté? N'êtes-vous pas prêtre, et pouvez-vous trouver un sujet plus important? Je voudrais vous faire une question : croyez-vous que lorsque

Notre-Seigneur institua la sainte Cène il se fût revêtu de vêtements splendides, d'une mitre ornée de diamants et d'une crosse d'or comme nos évêques à la messe? » Le prêtre raconta lui-même cette histoire à un autre prêtre converti et ajouta : « Voilà ce que j'appelle des idées nouvelles, et Constantinople est remplie de pareilles doctrines. »

L'esprit d'opposition, qui s'était réveillé dans les hauts quartiers de Constantinople, s'étendit bientôt jusqu'à Brousse. Déjà des instruments y étaient préparés pour lutter au besoin contre l'œuvre de Christ, et le prétexte ordinaire pour stimuler l'activité de l'ennemi, c'est-à-dire le bien de la religion, fut invoqué ici comme ailleurs. Le nombre des visiteurs auprès des missionnaires s'accroissait toujours; et deux jeunes instituteurs de l'école publique arménienne manifestaient l'intérêt personnel qu'ils prenaient aux sujets religieux. Les premiers, ils firent la connaissance de M. Powers, et bientôt ils étudièrent avec lui la langue anglaise et la Bible. L'un d'eux était chargé de cinquante à soixante élèves de la première classe, qu'il instruisait dans la Parole de Dieu. En avançant dans la connaissance spirituelle, il avançait aussi dans le désir de la leur communiquer. Il fut bientôt résolu par les notabilités de la communauté arménienne de Brousse que, vu l'ignorance extrême de la plupart des prêtres, une classe de garçons serait confiée à M. Seropé, instituteur, étudiant pour la prêtrise, et huit des enfants

les plus capables furent mis à part dans ce but. Avant la fin de l'année 1837, ces deux professeurs donnèrent des signes d'un changement de cœur. Bien avant ceci, quelques-uns des prêtres avaient essayé d'éloigner le peuple de la maison des missionnaires. Un surtout déployait une grande activité pour soustraire son troupeau à tout rapport avec les étrangers; et un voisin de M. Powers fut chargé de prendre note de tous ceux qui entraient et sortaient de la maison. Mais cet individu ne remplit pas très-fidèlement sa mission. En fait, ami des missionnaires, au lieu de faire son rapport aux prêtres, il informa les visiteurs de M. Powers de la mission qu'il avait reçue et leur conseilla de venir plus rarement et en secret.

A Trébizonde nous essayâmes de former une école, mais nous ne pûmes réunir que deux élèves arméniens auxquels se joignirent quelques grecs. Bien que jusque-là personne dans l'Église arménienne n'eût donné aucun signe d'un réveil spirituel, cependant, comme des missionnaires arméniens se trouvaient là, les autorités ecclésiastiques crurent devoir combattre d'avance leur influence. Le vartabed reçut une lettre de son patriarche, lui dénonçant les missionnaires, leurs écoles, leurs livres, et lui commandant de veiller à ce que son troupeau ne fût pas séduit. Celui-ci répondit à son supérieur qu'il pouvait être tranquille à l'égard des Arméniens de Trébizonde, car c'était un peuple pauvre, igno-

rant, peu disposé à courir après les nouveautés. Cette peinture n'était alors que trop vraie. Ils n'avaient pas même la curiosité de savoir si leur religion était vraie ou fausse. Le vartabed lui-même montra beaucoup de bienveillance envers les missionnaires; et ce fut lui qui apprit à M. Johnston l'arrivée de cette lettre. Le nombre de visiteurs arméniens alla croissant auprès des missionnaires, de sorte que le résultat de cette hostilité, partie de Constantinople, fut de créer la curiosité qu'elle redoutait et d'envoyer quelques personnes écouter les instructions sur ces nouveautés. Il est bon de noter ici la réunion de missionnaires tenue à Smyrne en septembre 1837, car elle exerça une excellente influence, soit sur les personnes présentes, soit sur les travaux futurs des missionnaires dans le Levant. Le premier but était de rechercher dans un esprit de prière nos fautes et nos imperfections dans notre conduite passée, soit dans ce qui pouvait nous manquer personnellement pour accomplir l'œuvre, soit dans les moyens adoptés pour communiquer l'Évangile au peuple. Les épreuves récentes subies par la mission avaient fait naître des sentiments chrétiens bien propres à disposer nos frères à la discussion de tels sujets. On sentait en effet la présence du Seigneur, et chacun retourna à son champ de travail avec plus d'humilité en lui-même et plus de confiance en Dieu, bien décidé dans son cœur à faire du salut des âmes l'objet unique et immédiat de ses

travaux, et à prêcher Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

M. Adger commença un service d'explications à Smyrne, en arménien, où se réunissaient cinq ou six personnes. Son traducteur, M. Sarkis, de Constantinople, dans ses rapports croissants avec le peuple, entendit les femmes arméniennes se lamenter sur le manque d'éducation pour leurs filles. Au premier janvier 1838, on avait imprimé à Smyrne environ deux millions et demi de pages en langue arménienne. L'impression d'une édition de poche du Nouveau Testament, en arménien ancien, s'était terminée avec l'année précédente.

A mesure que l'Évangile pénétrait dans les cœurs, la superstition en sortait; et à mesure que les erreurs s'effaçaient de l'esprit, leurs symboles extérieurs disparaissaient aussi. Le progrès des idées saines dans l'opinion publique pouvait se mesurer sur la disparition graduelle des images dans les églises. Au commencement de 1838, le vartabed et les notabilités du grand village d'Orta Keuy, sur le Bosphore, se rendirent à l'église et firent disparaître tous les tableaux, excepté ceux qui garnissaient l'autel, qui étaient, du reste, placés de manière à ce qu'on ne pût s'en approcher pour les adorer. Dans le sanctuaire réservé aux femmes, où les tableaux étaient plus abondants, tous furent enlevés. Le patriarche Stephan fut évidemment convaincu que les superstitions de son Église devaient tomber

devant la vérité. Il avoua à un de nos frères que plusieurs observances de son culte n'étaient pas prescrites dans l'Évangile, et que probablement elles disparaîtraient avant dix ans.

La réformation se propageait de plus en plus. Les Arméniens convertis n'avaient jamais autant agi ni tant prié. Ils jouissaient de la communion des saints, et ils cherchaient toutes les occasions de causer religion avec leurs compatriotes, jusque-là étrangers à l'influence de l'Évangile. M. Der Sahagyan continua ses rapports, toujours plus utiles, avec la grande école de Hass Keuy. Les moins avancés des élèves étaient instruits d'après la méthode lancastrienne, alors en faveur parmi les Arméniens, et un grand nombre d'autres écoles furent établies sur le même système dans la ville et les faubourgs. C'était toujours à nous qu'on s'adressait pour aider à leur création, comme pour obtenir les cartes que nous avions fait imprimer pour cet objet.

Au milieu de 1838, il devint évident que la grande école de Hass Keuy devait tomber. Son illustre patron avait été jusqu'alors seul à la soutenir. Il eût continué, si les magnats et le clergé ne lui eussent pas refusé le concours qu'il méritait. Par divers signes il comprit qu'une opposition croissante à cette école était organisée parmi les meneurs de la communauté arménienne, soit par jalousie contre M. Sahagyan, soit par haine contre ses principes religieux. Tout cela détermina celui-ci à aban-

donner l'établissement avant la fin de l'année ; la plupart des instituteurs furent congédiés, et l'école fut ramenée à ce qu'elle était jadis. Bien des gens se prononcèrent en faveur du maintien de l'école, surtout les principaux du village où elle était située, et ils envoyèrent une députation au patriarche pour prévenir la catastrophe qui les menaçait. Tout ce qu'ils purent obtenir fut de belles promesses qui ne furent jamais remplies.

M. Der Sahagyan, se trouvant sans emploi, fut accueilli avec plaisir par la mission. Le besoin d'un homme pour surveiller la distribution toujours croissante de nos livres, se faisait de plus en plus sentir. Ce poste fut confié à M. Der Sahagyan, bien capable de le remplir.

Le royaume de Christ commençait à envahir celui de Satan dans l'intérieur du pays. Nous avions entendu dire, au commencement de 1837, que deux prêtres arméniens de Nicomédie, qui n'avaient jamais vu de missionnaires, avaient été convertis à la vérité. Un de ceux-ci vint ensuite à Constantinople et visita les missionnaires. Tout en lui manifestait un esprit humble et dévoué, et, par sa conversation, nous restâmes convaincus que le salut par grâce divine lui était bien connu et faisait son bonheur. Il distinguait parfaitement aussi entre une foi vivante et une foi morte. Évidemment ce prêtre et son collègue avaient été conduits à embrasser la vérité telle qu'elle est en Christ, par l'influence directe du Saint-

Esprit, car c'est du milieu de profondes ténèbres morales qu'ils parvinrent à la lumière du glorieux Évangile. On peut faire remonter leur conversion à quelques publications de la presse missionnaire, laissées à Nicomédie par M. Goodell, en 1832. Le traité intitulé *la Fille du Laitier*, traduit en turco-arménien, et le Nouveau Testament dans la même langue, nous furent très-utiles. Aucun missionnaire n'avait visité cette ville depuis le commencement de l'œuvre, jusqu'au printemps de 1838, époque à laquelle je m'y rendis moi-même. Cet endroit est situé au fond du golfe du même nom, à cinquante milles environ à l'est de la ville de Constantinople. C'était autrefois la capitale de la Bithynie, et la résidence de Constantin et de plusieurs de ses successeurs, au moins une partie de l'année. C'est aussi là que l'empereur Dioclétien tenait sa cour quand il publia ses premiers édits contre les chrétiens, comme c'est là que commença l'œuvre de la persécution. J'y trouvai seize personnes qui me parurent vraiment converties. Elles parlaient des grandes vérités de l'Évangile avec un sérieux, un recueillement et une intelligence qui me surprirent. On voyait qu'elles avaient adopté l'Écriture pour leur guide unique, et leurs connaissances religieuses montraient qu'elles étaient instruites à l'école du Saint-Esprit. La grande doctrine de la justification par la foi était claire pour elles, et était la base unique de leurs espérances. Il serait impossible de décrire

ici le bonheur qu'ils exprimèrent de recevoir un missionnaire du Crucifié pour la première fois. Elles semblaient affamées du pain de la vie éternelle. Elles me dirent : « Nous nous efforçons de prendre la Parole de Dieu pour conducteur, mais nous sentons que nous ignorons bien des choses. Causez avec nous, voyez ce qui nous manque, et instruisez-nous dans la voie du Seigneur. »

Comparés à leurs compatriotes, de tels individus peuvent à juste titre être qualifiés d'hommes éclairés. Ils s'occupaient de diverses branches de commerce, étaient considérés et même assez riches. Un d'eux, âgé d'environ cinquante ans, d'une figure vénérable, me parut très-intelligent. Ces deux prêtres, nommés Der Vertanes et Der Harootun, allèrent se fixer à Constantinople, et, par une heureuse direction de la Providence, ils furent envoyés ensemble pour être seuls prêtres d'une Église de village sur le Bosphore. Là ils pouvaient agir avec une certaine indépendance et saisir toutes les occasions de faire le bien.

Pendant l'été de 1838, le patriarche Stephan, une de leurs vieilles connaissances, passa plusieurs semaines avec eux ; ils eurent ensemble de très-longues conversations sur des sujets religieux, et le patriarche approuva généralement les opinions de ces deux prêtres.

A Brousse aussi bien qu'à Trébizonde, tous les obstacles possibles furent jetés en travers de la vé-

rité, et cependant la Parole de Dieu ne put être liée. Dans ces deux endroits, le peuple nous témoignait toujours plus de bienveillance, multipliait ses rapports avec nous et, ce qui vaut mieux encore, donnait des signes de l'action du Saint-Esprit. Au nombre de ceux qui me parurent, à Trébizonde, avoir reçu les impressions religieuses les plus profondes, se trouvaient le vartabed lui-même, tenant lieu d'évêque, dont nous avons déjà parlé, et le prêtre de l'Église.

CHAPITRE IV.

Origine et nature du pouvoir des patriarches arméniens. — Pouvoir des magnats. — Le sultan Mahmoud enrôlé comme persécuteur. — Les missionnaires et leurs aides persécutés. — Le nouveau patriarche. — La persécution organisée. — Le pouvoir patriarcal toujours persécuteur. — Deux frères exilés. — Scène intéressante à Nicomédie. — Cruautés d'un agent de police turc. — Réception à Césarée. — Craintes dans la capitale. — Livres prohibés. — Exil d'un prêtre pieux. — Règne de la terreur. — Bulle du patriarche. — Complot des persécuteurs. — Admirable disposition de la Providence. — Mort de Mahmoud II. — Les persécutions se ralentissent. — Un médecin du sultan. — Persécution à Brousse et à Trébizonde. — Nouvelle station à Erzeroum.

Les ennemis de la réformation cherchaient toujours l'occasion de mettre leurs projets à exécution. Ils avaient été déconcertés par l'intervention providentielle qui avait amené l'ouverture de notre haute école à Hass Keuy ; mais ils n'étaient pas découragés. Lorsque cette école fut fermée et qu'ils eurent encore son directeur sous leur dépendance, ils résolurent de ne pas manquer l'occasion de saisir leur proie. Une circonstance qui fut favorable à la réformation, c'est que dans l'Église arménienne le pouvoir ne se trouve pas concentré dans les mains d'un seul homme comme dans l'Église de Rome. Le chef visible de l'Église arménienne est le katolicos (celui que nous appelons patriarche) résidant

à Echmiadzin. Mais comme cette ville a été pendant longtemps sur un territoire russe, les Arméniens de Turquie ont, en partie par crainte, et plus encore par choix, refusé de se soumettre à sa direction. Le patriarche de Constantinople, au point de vue ecclésiastique, n'est qu'un évêque ordinaire, n'ayant aucune autorité sur les autres évêques de l'empire. Le poste de patriarche a été créé par le gouvernement turc dans son intérêt propre ; il est donc civil et non pas ecclésiastique. Quand Mahomet II prit possession de Constantinople, il y trouva un patriarche grec, dont la juridiction spirituelle s'étendait sur toute l'Église grecque; et pensant avec raison que les Grecs pouvaient être mieux gouvernés par un chef ecclésiastique de leur propre nation que directement par leur conquérant, il rendit le patriarche responsable de la bonne conduite de sa nation, le revêtant en même temps de pouvoirs civils suffisants pour maintenir son autorité, ce qui sans doute suggéra l'idée de gouverner de la même manière les autres classes élevées des habitants. Et comme il n'y avait aucun patriarche arménien à Constantinople, Mahomet y transporta l'évêque de Brousse, en 1453, et le constitua patriarche de tous les Arméniens de Turquie avec des pouvoirs civils correspondant à ceux conférés au grand dignitaire grec. Le patriarche arménien de Jérusalem, dont la juridiction est très-restreinte, date de 1311, et doit son existence au sultan d'Égypte.

L'élection au poste de patriarche est faite par les magnats de la nation, mais la nomination vient du sultan. Ses pouvoirs sont déterminés par un firman impérial, et il marche au même rang que les grands pachas de l'empire ; il a une prison dans sa dépendance pour le châtiment des coupables, et il n'y a que quelques années encore, une note de sa main adressée à la Porte suffisait en bien des cas pour faire bannir un laïque ou prêtre, un seul mot du patriarche établissant le crime de l'accusé. Et si le rang, l'influence de l'individu ou toute autre circonstance faisait craindre que le gouvernement ne refusât sa sanction à la décision du patriarche, un don, en général, levait toute difficulté. Dès lors, on voit que le patriarche pouvait le plus souvent et dans la plupart des cas employer le pouvoir du gouvernement turc à satisfaire un ressentiment personnel ou à faire persécuter un homme suspecté d'hérésie ; et les exemples sont nombreux où ce pouvoir a été exercé avec la plus criante injustice et la plus grande cruauté.

Mais, dans l'état actuel des choses, le pouvoir des patriarches est singulièrement restreint par celui des *magnats* de la communauté, qui sont pour la plupart des banquiers. Comme, en général, les patriarches sont les créatures des magnats, il est rare qu'on prenne une décision de quelque importance sans la soumettre à la sanction de ces derniers ; et comme le poste de patriarche est toujours

disputé par plusieurs candidats, soutenus chacun par des amis puissants, il est évident qu'il est difficile d'obtenir une direction unique et une centralisation de pouvoir forte et permanente, semblable à celle de Rome. Pour la plupart, les patriarches sont des hommes qui, d'abord, ont été pendant un temps des instruments dans la main des personnages influents de la communauté, et ceux-ci sont en contact avec le gouvernement impérial. Comme les partis s'élèvent ou tombent et que les circonstances changent, ce pouvoir passe de certains hommes à d'autres, et ainsi ses améliorations commencées ou projetées sont constamment sujettes à être interrompues ou abandonnées. La tranquillité dont les missionnaires et les frères indigènes ont quelquefois joui dans la poursuite de leurs travaux évangéliques, était due le plus souvent aux jalousies et aux disputes qui s'élevaient entre les conducteurs spirituels et temporels de l'Église arménienne.

Dans le cas actuel, par une suite d'intrigues commencées depuis 1839, les banquiers meneurs furent peu à peu dépossédés de leur ancienne autorité, et, avant que ni le patriarche, ni le peuple s'en fussent aperçus, trois ou quatre hommes sortis de la classe ouvrière se trouvaient à la tête de la nation, se posant comme ses guides, surtout comme les défenseurs de son ancienne foi, et comme les exterminateurs zélés de l'hérésie. Un d'entre eux était le premier architecte du sultan ; un autre, son second ;

un autre, le surintendant des feux d'artifices de l'État. Les deux premiers, alors occupés de l'érection de magnifiques palais impériaux, se trouvaient ainsi en rapport plus immédiat avec le sultan que les banquiers eux-mêmes. Leur royal maître était si satisfait de leurs travaux, qu'il semblait disposé à leur accorder toutes leurs demandes ; et comme ils avaient à cœur l'extirpation du protestantisme, ils résolurent de faire usage de leur crédit auprès du monarque pour l'obtenir. Des accusations, dont la forme précise est inconnue, furent portées contre nos frères. Les protestants étaient représentés comme des rebelles opposés au patriarche, et par conséquent au sultan lui-même ; car l'administration des patriarches était à la fois ecclésiastique et civile. On répandit dans le pays des insinuations sur le prétendu projet de ce qu'on appelle le parti anglais, d'établir un protestantisme politique en Turquie. En même temps, un livre turc, attaquant le mahométisme, fut envoyé par quelque mal intentionné, et les missionnaires américains furent accusés d'en être les auteurs. Il fut considéré comme une preuve suffisante que nos frères avaient conçu le projet de convertir les mahométans au protestantisme, bien qu'en fait la mission n'ait jamais fait imprimer un ouvrage d'aucune espèce, ni en caractères turcs, ni dans aucune langue, sur le mahométisme. D'autres rapports, calomnieux ou ridicules, furent également répandus ; par exemple, que les professeurs de nos

écoles enseignaient, par des procédés chimiques, à transformer leurs élèves en protestants; que le prêtre Sahagyan était un sorcier qui transformait en or des ronds de papier pour payer la conversion des Arméniens ; qu'il en avait toujours dans ses poches, où il pouvait en prendre, sa vie durant, sans jamais les épuiser ; qu'en fixant son regard sur un homme, il s'en rendait maître, et que personne ne pouvait alors soustraire sa victime à ce charme, même en l'absence de l'enchanteur ; enfin, les missionnaires, disait-on, prenaient la ressemblance de tous leurs visiteurs, suspendaient leurs tableaux dans leurs chambres, et si, plus tard, un d'eux tombait en apostasie, on tirait un coup de pistolet dans son portrait, et aussitôt l'homme lui-même en mourait. De tels bruits, après avoir excité une grande agitation dans le peuple, n'étaient pas sans influence au palais. Le sultan se laissa facilement persuader, et les deux architectes, joints à l'artificier, furent pleinement autorisés à mettre le pouvoir civil au service de l'Église pour extirper cette dangereuse hérésie.

Le patriarche régnant, Stephan, était un homme trop doux pour leurs projets; de plus, il était accusé de sympathie pour le parti évangélique. On ne sait pourquoi ils ne l'éloignèrent pas d'abord de son siége; mais ils firent venir de l'intérieur du pays un homme, jadis vicaire du patriarcat de Constantinople, et connu par sa bigoterie rigide, pour le donner à

Stephan comme coadjuteur. Hagopos, le nouveau venu, eut bientôt tout le pouvoir entre ses mains, et Stephan, le patriarche officiel, ne fut plus qu'un zéro. Ici commence une violente persécution. Le 19 février, le prêtre Sahagyan fut arrêté et mis en prison sans interrogatoire, même sans accusation. Tout le monde savait cependant que son seul crime était d'avoir préféré la Bible à l'Église. C'était un homme doux, aimable, inoffensif, d'une réputation sans tache comme sujet et comme citoyen. Et, bien que la puissance d'un patriache soi-disant chrétien allât jusqu'à soustraire à l'action régulière des lois turques un coupable appartenant à l'Église arménienne, elle ne put soustraire aux autorités civiles un innocent puni pour avoir osé penser et agir selon sa conscience dans des matières qui ne concernaient que son âme et son Dieu. Le pouvoir patriarcal arménien à Constantinople a toujours été un pouvoir persécuteur, surtout depuis cent cinquante ans.

En 1700, le patriarche Éphraïm donna les ordres les plus sévères à tout son clergé pour faire emprisonner quiconque serait suspecté d'incliner pour le concile de Chalcédoine, favorable à l'Église de Rome, et il obtint à prix d'argent des ordres semblables du sultan pour toutes les autorités civiles de l'empire. Des centaines de personnes furent mises à l'amende, emprisonnées et torturées par les janissaires, uniquement pour leurs opinions religieuses. Avedis, en 1705, Sahag en 1710, Hohannes en 1714, et

plusieurs de leurs successeurs tinrent une conduite semblable. Dans quelques-unes de ces persécutions le sang fut répandu, et l'agent du patriarche fit périr plusieurs personnes par la main du bourreau. Qui ne connaît les cruautés exercées sur les papistes arméniens en 1828, où 10,000 d'entre eux furent dépouillés de leurs biens, arrachés à leurs familles et bannis à perpétuité à l'instigation de Garabed, patriarche de Constantinople, pour le seul crime d'avoir adhéré à l'Église romaine? Dans les circonstances actuelles, les autorités ecclésiastiques ne faisaient donc que manifester le véritable esprit de l'Église arménienne. Tout le monde y comptait pour une époque plus ou moins rapprochée; quelques-uns s'étonnaient même que le coup se fût si longtemps fait attendre. Le même jour où Sahagyan fut arrêté, le professeur Boghos Fizika fut également mis en prison. Quatre jours plus tard, ces deux hommes furent confiés à un officier de police armé de sabres et de pistolets, et sans forme de procès, sans acte d'accusation, ils furent bannis par un firman au monastère de Césarée, à 400 milles de Constantinople. Le patriarche Stephan prit congé d'eux en versant des larmes. Il n'avait participé en rien à la conduite de ses collègues, qu'il qualifiait de criante injustice. L'officier de police s'arrêta à Scutari chez sa mère et fit dire que M. Fizika était trop faible pour supporter les fatigues du voyage. En effet, malade, il devait parcourir à cheval toute la

distance, à travers un pays montagneux, sur une route déserte et dans la plus mauvaise saison de l'année. Mais le persécuteur est cruel et impitoyable. On envoya l'ordre positif de conduire le coupable mort ou vivant. La mère de l'agent de police, femme turque, versa des larmes à la vue de ce traitement, et fit la remarque que les Arméniens devaient être un bien méchant peuple, pour exiler ces hommes excellents. Nicomédie était sur leur route. Dès que leur arrivée y fut connue, des frères se réunirent à la maison de la poste et tinrent là des réunions de prières qui furent un grand soulagement pour les exilés. Ici le premier magnat, à la demande de M. Fizika, retint l'agent pendant quelques jours à ses risques et dépens, et écrivit à Constantinople pour obtenir la permission de garder le malade à Nicomédie. Ils étaient logés dans les dépendances de l'Église, où nos frères avaient un libre accès auprès d'eux pour aller chaque matin causer et prier ensemble. La santé de M. Fizika se rétablit rapidement et les prisonniers purent continuer leur route avant qu'une réponse fût arrivée de Constantinople. L'agent de police, voyant que ses prisonniers avaient ici comme ailleurs des amis, voulut en profiter pour faire de l'argent, et pour cela il exerça des cruautés envers eux, sous prétexte qu'il en avait reçu l'ordre. C'est ainsi qu'il lia les pieds du prêtre Sahagyan sous son cheval, et suspendit à chacun une pierre pesante, qui ne tarda pas à produire la plus vive

douleur. Pour s'y soustraire, Sahagyan fut obligé de faire, sur son père, une traite de deux mille piastres (environ cinq cents francs) au profit de son conducteur. L'évêque arménien d'Angora, ancien ami de la famille, accepta le billet, et notre frère fut ainsi délivré de la torture.

L'occasion de prêcher l'Évangile ne manqua pas sur la route à nos exilés, et à leur arrivée à Césarée bon nombre d'Arméniens voulurent savoir pour quel crime ces hommes étaient bannis. Lorsque Sahagyan leur apprit que c'était uniquement pour avoir reçu la Bible comme seul guide infaillible en matière religieuse, ils répondirent que le patriarche pourrait également les proscrire tous eux-mêmes, car ils étaient de la même opinion.

On faisait tout à Constantinople pour effrayer et soumettre les frères. On dit que le patriarche avait une liste de cinq cents personnes suspectées d'hérésie, parmi lesquelles se trouvaient des évêques, des prêtres et des banquiers, et qu'un grand nombre allaient être immédiatement bannis. On citait même les noms de plusieurs individus, entre autres des bedeaux du patriarche, qui étaient déjà poursuivis. Peu de personnes osèrent venir voir les missionnaires, et encore ne fut-ce qu'à la faveur des ténèbres. Le 3 mars, une bulle du patriarche, publiée par son coadjuteur Hagopos, vint interdire la lecture de tout livre imprimé ou répandu par nous; et quiconque en avait de semblables devait les remettre

sans retard à son évêque ou à son confesseur. Nos frères, quoique effrayés par ces violentes menaces, restèrent fermes et parurent prêts à supporter joyeusement la spoliation de leurs biens, et, s'il le fallait, la prison, l'exil et la bastonnade pour l'amour de leur Maître. Le 14 mars, le prêtre Kevork, homme pieux de Hass Keuy, fut mis en prison. Huit jours après, le patriarche Stepan fut déposé et autorisé à se retirer dans son couvent d'Armash, près de Nicomédie ; et le lendemain, Hagopos, son coadjuteur, devint son remplaçant. Dans la même semaine, le patriarche grec publia une défense d'acheter, vendre ou lire les livres des luthériens ou des calvinistes, comme on appelait nos missionnaires, et un firman impérial vint enjoindre à tous les patriarches de veiller sur leurs troupeaux et de les préserver des influences étrangères de l'incrédulité. En un mot, le règne de la terreur avait commencé ; on voulut essayer de tout pour extirper le protestantisme du pays. Il était évident que le sultan lui-même avait pris parti dans ces transactions. Une réponse faite aux Arméniens les plus respectables de Hass Keuy, demandant que le prêtre Kevork fût relâché, montre bien l'esprit de ces temps-là. On leur dit « de rester chez eux et de se mêler de leurs affaires. » Après un mois d'emprisonnement, ce prêtre fut banni dans l'intérieur du pays. Deux vartabeds, un professeur et plusieurs autres personnes furent envoyés en exil à la même époque. Comme ces sentences n'é-

taient précédées d'aucun examen, plusieurs tombèrent victimes de ce cruel fanatisme, sans avoir jamais été en rapport avec des hommes évangéliques, et furent punis uniquement par erreur. On assure que dans un ou deux cas, des hommes liés avec les persécuteurs, voyant qu'un simple soupçon d'hérésie suffisait pour entraîner le châtiment, en prirent avantage pour satisfaire leur vengeance personnelle envers des hommes qui étaient aussi loin que possible du protestantisme.

Le 28 avril, le patriarche publia une nouvelle bulle plus violente que la première, menaçant de terribles anathêmes, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, quiconque soutiendrait des rapports avec les missionnaires, ou lirait leurs livres, ou même négligerait de lui faire connaître les coupables. Deux ou trois jours après, un riche banquier, qui pendant des années avait été dans les meilleurs termes avec les missionnaires et qui était le protecteur de M. Boghos-Fizika, fut arrêté et emprisonné dans un hôpital comme fou. C'est un mode de persécution assez ordinaire dans ce pays. Le banquier fut relâché après une semaine, en payant une forte somme au collége de Scutari, pour expier le mal qu'il avait fait par sa folie! La liste des suspects s'était considérablement étendue, et l'on fit un effort suprême pour expulser du pays les missionnaires. Une foule de personnes de caractères différents entretenaient le fanatisme par des motifs

divers. C'était un juif renégat qui avait été baptisé par les missionnaires anglais quelques années auparavant et qui pendant longtemps avait été leur ami, mais qui maintenant était un incrédule avoué. Il semblait vraiment poussé par le démon, inventait toutes sortes d'accusations scandaleuses contre les protestants et le protestantisme, ce qui ne contribua pas peu à la persécution. Un autre était un professeur incrédule, trompé dans son espérance d'obtenir de nous un emploi et qui ne pouvait nous pardonner. Cet homme brutal et colère devint le complice du juif apostat. Un grand nombre de subalternes se joignirent à ces deux meneurs. C'était un temps d'injure et de blasphême; tout semblait devoir réussir aux ennemis de la vérité; aussi se croyaient-ils avec confiance à la veille de délivrer le pays de la plaie du protestantisme. Les paroles du prophète Ésaïe (Ésaïe LIX, 14, 15) s'appliquent bien à l'état des choses à Constantinople à cette époque. « Le jugement s'est éloigné et la justice s'est tenue loin ; car la vérité est tombée par les rues et la droiture n'y a pu entrer, mais la vérité a disparu, *et quiconque se retire du mal est exposé au pillage.* »

Nos frères indigènes étaient à bout d'invention, et les missionnaires eux-mêmes ne voyaient pas comment Dieu délivrerait son peuple. Mais la Providence amena la plus simple solution. Nos persécuteurs furent tout-à-coup jetés dans la plus profonde consternation par la demande du sultan à tous les pa-

triarches de lui fournir chacun plusieurs milliers d'hommes pour fortifier son armée et la mettre en état de poursuivre la guerre contre Mohammed-Ali, vice-roi d'Égypte. Bien que sans précédents, cet ordre était immédiatement obéi. L'attention publique fut entièrement absorbée par ce nouvel objet, et les protestants réprouvés furent un moment oubliés. L'armée fut levée et partit; elle pouvait être de quatre-vingt mille hommes. Elle rencontra près d'Alep une force égyptienne à peu près égale. La bataille fut livrée le 24 juin 1839; les troupes turques furent complétement défaites et dispersées dans toutes les directions. La nouvelle de ce désastre, cependant, ne parvint jamais jusqu'à l'oreille du sultan Mahmoud, qui mourut dans son palais sur le Bosphore, au commencement de juillet. Son fils, Abdoul-Medjid, ceignit l'épée impériale le 11 du même mois, et peu de jours après arriva la nouvelle à Constantinople que le capitan-pacha avait traîtreusement livré toute la flotte turque à Mohammed-Ali. Ainsi l'armée et la flotte s'étaient évanouies, et un enfant de dix-sept ans était sur le trône à la place du grand Mahmoud. La dissolution complète de l'empire paraissait imminente; l'intervention des grandes puissances européennes pouvait seule prévenir la catastrophe.

Par cette succession rapide d'événements remarquables, Dieu renversa les persécuteurs de son peuple, qui furent mis dans l'impuissance d'effec-

tuer leurs méchants desseins. Le grand nombre des condamnations finit par amener quelque compassion envers les innocentes victimes de la colère ecclésiastique.

Un incendie consuma dans le quartier de Péra trois à quatre mille maisons; les pertes étaient immenses; quelques personnes y moururent. Immédiatement après cette visitation du Seigneur, une réunion du synode arménien fut convoquée pour examiner l'affaire des exilés. Après de violents débats, le rappel d'une partie d'entre eux fut résolu; toutefois le prêtre Sahagyan restait banni à perpétuité. Il était regardé comme le chef de la secte des évangélistes, et son retour dans la capitale eût paru très-dangereux. Tous les autres revinrent chez eux avant l'hiver; quelques-uns furent rétablis dans leur ancienne position. Un des effets produits par la persécution qu'ils avaient soufferte, fut de les rendre plus hardis à prêcher l'Évangile. Les frères convertis prirent bientôt courage. Ils rentrèrent, bien qu'avec quelques précautions, en rapport avec les missionnaires, et peu à peu s'enhardirent dans leurs efforts pour répandre la connaissance de la vérité.

A la même époque, à l'instigation des autres, Sahagyan écrivit deux ou trois lettres successivement au patriarche pour demander sa propre libération. Ces lettres étaient conçues en termes respectueux; mais comme elles ne contenaient aucun aveu d'er-

reur ni aucune promesse de soumission, la demande fut repoussée. L'évêque de Césarée lui-même écrivit de son côté au patriarche, l'assurant qu'il avait surveillé de près Sahagyan et n'avait trouvé aucune faute en lui. Mais son intercession n'eut pas un meilleur résultat.

Par une direction toute providentielle, un anglais plein d'humanité se trouvait alors au nombre des médecins de la famille impériale. Il s'intéressa à Sahagyan et tenta de le faire relâcher. Il exposa tous les détails de cette affaire inique à une des sœurs du dernier sultan, et obtint par elle, le 14 novembre 1839, une *demande* adressée au patriarche de rappeler l'exilé. Ce prélat eut alors recours à tous les expédients pour obtenir un décret contraire. Il porta à la connaissance de la sultane toutes les sottes accusations intentées contre Sahagyan, comme magicien et homme dangereux dans l'Église. Quand il vit que tout cela n'aboutissait à rien, il travailla à mettre le plus de retard possible dans l'exécution des ordres qu'il avait d'abord reçus. Il consentait à faire revenir le proscrit, mais à condition que ce dernier donnerait des garanties de sa bonne conduite à l'avenir; et quand, après tout, il fut obligé de suivre les formes usuelles pour demander à la Porte un ordre de relâcher Sahagyan, et que les pièces nécessaires pour cela, adressées au gouverneur de Césarée par le ministre turc des affaires étrangères, eurent été déposées entre ses mains, il

les retint plusieurs semaines, uniquement pour prolonger les souffrances de sa victime. Enfin, le 10 février 1840, le patriarche contraint remit l'ordre impérial, qui rappelait notre frère persécuté, entre les mains du père de ce dernier, et les pièces furent aussitôt expédiées à Césarée. La conduite violente des hommes qui étaient au pouvoir à Constantinople, telle que nous venons de l'exposer, se fit ressentir sur toutes les parties de l'empire où se trouvaient des Arméniens protestants. En effet, on avait pris des mesures pour généraliser la persécution. L'influence du patriarche déposé, Stephan, suffit pour tenir en échec les autorités arméniennes à Nicomédie, prêtes à entrer en lutte avec les frères évangéliques à son arrivée. A Brousse, au commencement de l'année, l'évêque Matheos avait prêché avec la plus grande violence contre les missionnaires, menaçant de ses anathêmes quiconque aurait des rapports avec eux. Les livres sortis de nos presses furent soigneusement enlevés, et une partie brûlée. L'aide arménien de M. Powers fut contraint d'abandonner son service. Le propriétaire de sa maison, alors excommunié, fut menacé de bannissement, parce qu'il ne voulait pas en chasser les missionnaires. L'évêque avait pris des dispositions pour expulser M. Powers, lorsque, par l'intercession du consul américain, le gouverneur de la ville lui permit de rester. Notre œuvre luttait pour son existence, et les missionnaires, aussi bien qu'un petit nombre de

frères indigènes, passèrent bien des jours et des nuits pleins d'anxiété dans une alternative d'espérance et de crainte. Mais enfin le Seigneur envoya la délivrance. Personne n'eut aucun mal sérieux à souffrir. Deux instituteurs, qui donnaient des espérances de piété, ne furent pas même éloignés de l'école, bien qu'ils furent sévèrement réprimandés et désignés au mépris public dans l'Église, par l'évêque, pour avoir soutenu des rapports avec les étrangers. Quand l'orage fut passé, un des missionnaires écrivit : « Il est doux de relever la tête, de regarder la face d'un ciel éclairci, de se sentir échappé à d'imminents dangers, et de voir notre petite barque, après avoir été battue par la tempête, vaincre de nouveau les efforts du vent. »

Évidemment, même au milieu de ces troubles, la vérité faisait paisiblement son chemin dans la nation. Les plus intelligents étaient bien convaincus de la fausseté des accusations portées contre les missionnaires, et il ne fallait pas une grande force de raisonnement pour découvrir que le clergé redoutait la lumière, et par des motifs intéressés désirait aveugler les esprits du peuple et les tenir dans l'ignorance. La persuasion qu'une réformation complète était nécessaire, s'était répandue et les mesures persécutrices des prêtres contribuèrent, peut-être plus que toute autre chose, à étendre et à fortifier cette conviction. A Trébizonde, le premier pas fait par la puissance ecclésiastique fut d'expulser le vartabed,

violemment suspecté d'incliner vers le parti de la réformation, ce qui n'était pas sans fondement, bien qu'il n'en eût jamais ouvertement épousé la cause. Son successeur, venu de Constantinople, ne mit aucun délai à proclamer les ordres du patriarche, à défendre tous rapports avec les missionnaires, et à intimer au peuple de venir déposer entre ses mains tous les livres imprimés à Smyrne et à Constantinople, pour qu'il pût les envoyer à son supérieur. Ceux qui s'étaient rendus suspects s'alarmèrent, et ces ordres furent en partie suivis. Cependant quelques-uns cachèrent leurs livres; un individu, qui deux ou trois ans auparavant, avait reçu un exemplaire du Nouveau Testament, mais qui, par indifférence, ne l'avait pas même ouvert, eut la curiosité de connaître un livre que des prêtres étaient si désireux de lui interdire, et aussitôt il se mit avec zèle à la recherche de la vérité.

Évidemment la superstition perdait chaque jour du terrain chez les Arméniens de Trébizonde. A l'époque même où la tempête grondait sur la capitale et sur différents points des côtes maritimes de l'empire, la mission poussait ses postes avancés jusqu'au cœur du pays ennemi. En avril, M. Jackson, de Trébizonde, visita Erzeroum, presqu'au centre de l'ancienne Arménie, pour préparer les voies à une œuvre chrétienne dans cette ville. Tandis qu'il était là, une lettre venant du patriarche fut lue publiquement dans l'église, interdisant au peuple tous

rapports avec les Américains, toute fréquentation de leurs écoles, et tout usage de leurs livres, qui devaient être saisis et livrés aux flammes. Tout cela n'empêcha pas M. Jackson de trouver une habitation par le concours du consul britannique, et le 11 septembre 1839 il vint s'y fixer avec sa famille.

CHAPITRE V.

Un jour de prières. — Le mal changé en bien. — Punition des persécuteurs. — Une charte impériale. — L'influence des banquiers diminuée. — Déposition du patriarche grec. — Folle conduite et démission du patriarche arménien. — Nomination de Stephan. — M. Sahagyan revient d'exil. — Prêtres évangéliques. — Le salut par grâce. — Un confesseur de l'Évangile. — Diffusion de l'esprit de recherche. — Conversion d'un persécuteur. — Translation du dépôt de livres. — Un culte public. — Le séminaire de Bébek. — Accusation portée contre M. Hamlin. — Visite à Nicomédie. — Caractère des convertis. — L'Évangile porté à Adabazar. — Effets de la tyrannie du clergé. — Le bien qu'elle produit. — Réaction à Brousse et à Trébizonde. — Une heureuse mort. — Travaux de la presse à Smyrne. — La Providence à l'œuvre. — Témoignage d'un ennemi. — Changements dans la manière de prêcher des prêtres arméniens. — Un sentiment profond. — Activité du prêtre Vertanes. — Progrès à Nicomédie et à Adabazar. — Effets d'un traité. — Une visite de M. Schneider. — La prédication publique. — Stupides efforts tentés contre le séminaire de Bébek. — Dieu veillant sur son Église.

Le premier lundi du mois de janvier 1840 fut célébré, dans toutes les stations missionnaires du Conseil en Turquie, comme un jour de jeûne, d'humiliation et de prières. Les événements de l'année précédente et l'état actuel des choses, tout se réunit pour donner à cette journée un intérêt des plus vifs. Nous eûmes à demander au Seigneur beaucoup de choses importantes : la cessation des ob-

6

stacles mis à la propagation de l'Évangile ; l'ouverture de nouvelles portes par où la Parole de Dieu pût trouver un libre accès ; la bénédiction du Seigneur sur nos frères indigènes pour les rendre capables de combattre comme de bons soldats, et en général l'effusion du Saint-Esprit, d'abord sur les missionnaires et sur tous les frères, puis sur les patriarches, les évêques, les prêtres et sur la population tout entière, à quelque dénomination et à quelque race qu'elle appartînt. La journée consacrée à ces prières fut bonne, et le souvenir s'en conservera longtemps.

Dès ce moment, il devint de plus en plus évident que le pouvoir persécuteur avait reçu un échec dont il ne se relèverait pas de sitôt. Ceux qui l'avaient exercé le comprirent eux-mêmes, et quelques-uns eurent la franchise d'avouer qu'ils avaient fait fausse route. Leurs efforts pour détruire la vérité, n'avaient abouti qu'à la mieux faire connaître dans le pays, et il s'en fallait de beaucoup que le mépris des droits privés dont beaucoup de prêtres avaient fait preuve, et que toutes leurs injustices et leurs violences eussent eu pour effet d'accroître leur popularité. Un banquier des plus respectables disait un jour à l'un des missionnaires : « Mon opinion sur nos prêtres est désormais fixée. Ils forment, depuis le patriarche, jusqu'au dernier d'entre eux, une race pleine de méchanceté, et je suis bien décidé à ne plus rien avoir à faire avec eux. »

Dès le commencement de 1840, nous renouâmes nos rapports avec la plupart de ceux que la persécution avait momentanément éloignés de nous, et nous n'aperçûmes pas la moindre diminution dans l'intérêt pris par eux aux choses religieuses. Plusieurs dispensations providentielles vinrent de plus, et coup sur coup, encourager les fidèles à se reposer sur Dieu et à ne plus craindre leurs adversaires. Les plus frappantes furent des jugements signalés tombant sur les persécuteurs et forçant les plus endurcis à y reconnaître une manifestation de la justice divine. Nous avons déjà mentionné la mort soudaine du sultan et la destruction de ses forces de terre et de mer, survenues au moment même où il faisait servir son autorité à l'oppression de l'Église. L'homme qui avait le plus contribué par ses conseils à le faire entrer dans cette voie perdit, par suite de cette mort, toute son influence. Peu de temps après, sa femme lui fut aussi enlevée et lui-même resta longtemps aux portes du tombeau. Un autre personnage puissant qui, plusieurs fois aussi, s'était montré très-hostile aux amis de l'Évangile, vit en très-peu de temps deux de ses filles mourir subitement, puis une troisième et une de ses belles-filles perdirent la raison. Une maladie terrible défigura sa femme en la rendant presque aveugle, et lui-même enfin vit sa santé s'altérer profondément.

Mais de tous les événements heureux qui survin-

rent alors, le plus remarquable fut d'un genre bien différent. Dès que le jeune sultan eut pris possession du trône, il publia, sans que ses sujets le lui eussent demandé, une charte qui introduisait d'importants changements dans l'administration intérieure de l'empire. En présence des ambassadeurs de toutes les puissances étrangères, le nouveau souverain s'engagea à faire respecter, autant que cela dépendrait de lui, la liberté, les biens et l'honneur de chacun de ses sujets, sans distinction de croyance religieuse. A l'avenir, personne ne devait plus être condamné sans jugement, et aucune sentence de mort ne devait recevoir son exécution qu'avec l'assentiment du sultan lui-même. Pour croire que de telles modifications pussent être effectuées tout d'un coup, il aurait fallu ne pas connaître la Turquie, et l'on devait s'attendre à voir pendant de longues années encore de nombreuses infractions à la nouvelle loi. Des observateurs superficiels allèrent même jusqu'à la représenter comme un leurre dont ils se moquèrent. Mais il n'en est pas moins vrai que, sous l'empire de cette charte, d'importantes améliorations, favorables surtout aux chrétiens et aux juifs, se sont opérées en Turquie, et maintenant il y a lieu d'espérer que, grâce aux loyales intentions et à la sagesse du gouvernement actuel, ses prescriptions finiront par être fidèlement observées dans toutes les provinces. Les liens qui rattachent à cette charte la liberté religieuse dont les protes-

tants jouissent aujourd'hui dans le pays, seront expliqués plus loin. Bornons-nous pour le moment à signaler les effets les plus immédiats qu'elle produisit en faveur du protestantisme.

Sous l'ancien régime, les banquiers étaient un rouage indispensable. Ils avançaient des fonds aux pachas en attendant que ceux-ci se fussent fait payer par les populations trop souvent opprimées. Le nouveau système assignait aux pachas et aux gouverneurs des provinces un traitement fixe, et leur interdisait toute espèce d'intervention dans la levée des impôts. Il en résulta qu'au commencement de 1840, tous les banquiers du gouvernement reçurent l'ordre de régler leurs comptes, et apprirent qu'à l'avenir l'État se passerait de leurs services. Ce fut pour eux un coup terrible et qui en ruina complétement plusieurs. L'un d'eux en fut tellement désespéré qu'il se suicida. Les autres durent chercher les moyens d'utiliser autrement les capitaux qui pouvaient leur rester ; mais dès lors l'influence qu'ils avaient si longtemps exercée sur le gouvernement fut à peu près réduite à rien, et avec elle disparut un des obstacles qui s'opposaient à l'avancement du règne de Dieu dans le pays.

A cet événement vint, bientôt après, se joindre la déposition du patriarche grec. Bien que la communauté religieuse, dont cet homme était le chef, ne fût pas la leur, les Arméniens reçurent, de sa chute, des impressions favorables à la cause de l'Évangile.

Nous avons dit que cet homme s'était uni au patriarche arménien pour lancer des anathêmes contre le peuple de Dieu. Au printemps de 1840, un ordre du gouvernement turc lui enleva ses fonctions. Son crime était d'avoir fait servir son influence à fomenter une révolte dans l'une des îles Ioniennes qui, comme l'on sait, sont placées sous l'autorité britannique. Sa déposition avait été, dit-on, demandée par l'ambassadeur d'Angleterre; mais l'opinion générale, parmi les Arméniens du moins, fut que la cause de son malheur n'était autre que les fréquentes injures qu'il avait publiquement déversées sur le protestantisme.

Le patriarche des Arméniens ne conserva pas beaucoup plus longtemps son siége. Ceux qui l'avaient fait venir pour le placer à ce poste, le trouvèrent eux-mêmes trop impérieux et trop violent, et Dieu permit qu'il se livrât à des actes insensés, dont l'effet fut de le couvrir de honte, lui et la communauté qu'il dirigeait. Un de ses propres évêques, banni par lui pour quelque faute grave, revint à Constantinople en dépit de son autorité et se réunit publiquement aux jésuites. Il pénétra ensuite dans une salle où le patriache se trouvait assis, et lui tint le langage le plus insultant, en le mettant au défi de le faire châtier. Le fait est que ce pauvre patriarche n'avait plus le moindre pouvoir, pas même celui de protéger ses bedeaux quand il plaisait aux Turcs de les faire fouetter ou de les jeter en prison.

On le vit, durant l'été dont nous parlons, forcé de recommander, comme précepteur dans la famille d'un banquier, un homme contre lequel il avait, peu de temps auparavant, prononcé une sentence de bannissement. Et il finit par devenir tellement impopulaire et par se sentir haï au point qu'au commencement de novembre 1840, la crainte d'une révocation le força de déposer les insignes de sa charge. Alors se manifesta l'un des « signes des temps » les plus remarquables. Ce fut la rentrée au pouvoir patriarcal de Stephan, de cet homme que sa douceur à l'égard des protestants avait si récemment fait chasser et qui même avait été soupçonné de protestantisme. Les principaux banquiers le réélurent, et ce choix fut confirmé par acclamation dans une immense assemblée convoquée dans ce but. Quelque temps après sa rentrée au pouvoir, ce prélat exprima, dans les termes qu'on va voir, son opinion sur les sentences d'exil prononcées contre les prétendus hérétiques, sans la moindre forme de procès. « Si l'on faisait une enquête sur la manière dont nous avons traité ces gens, disait-il à un de nos amis, qu'aurions-nous à répondre? Quelle justice y a-t-il eu dans nos procédés? Nicodème demandait aux Juifs : Notre loi condamne-t-elle un homme sans l'entendre? Or, voilà, à la lettre, ce que nous avons fait. Nous avons condamné et puni ces hommes sans les avoir entendus. »

Le 24 mai 1840, notre frère Der Sahagyan, le

dernier des exilés, revint à Constantinople. Sa présence y servit puissamment à encourager les frères indigènes, et sans perdre de temps il entreprit divers travaux en vue de ses compatriotes. A la même époque, le prêtre Vertanes, ne pouvant plus en conscience remplir les fonctions de prêtre, quitta son poste sans éclat, avec l'intention de consacrer désormais tout son temps à répandre la vérité autour de lui. Cet homme abandonnait ainsi, de son plein gré, une position tout à la fois honorable et lucrative, pour en prendre une qui devait l'exposer constamment aux soupçons, aux outrages et à la persécution, sans lui assurer en échange des moyens suffisants d'existence.

Le prêtre Kevork, de son côté, paraissait de plus en plus « rempli de foi et du Saint-Esprit. » Il prêchait, plus hardiment encore qu'avant son exil, qu'il n'y avait sous le ciel « qu'un seul nom par lequel les hommes puissent êtres sauvés.» Et il se montrait prêt à souffrir de nouveau, s'il le fallait, pour le Maître bien-aimé qu'il servait.

Quant aux Arméniens convertis, ils semblaient en général avoir, en fait de doctrines, des vues très-claires, et cela paraîtra vraiment merveilleux si l'on considère à quelle masse informe de superstitions et d'erreurs leur esprit avait dû se soustraire. La grande doctrine arborée en Europe par la réformation, celle du salut par la grâce sans les œuvres de la loi, était la vérité centrale que leur âme avait

dès l'abord embrassée. Ils en avaient fait l'unique fondement de leurs espérances, et devant ce principe, tout le système cérémoniel des prêtres s'écroulait comme la neige se fond au soleil du printemps, tandis qu'autour de lui se groupaient sans efforts, dans leur cœur, toutes les autres doctrines fondamentales du Christianisme.

Un des prêtres qui n'avait pas encore abandonné ses fonctions, bien que sa conscience ne s'y sentît pas à l'aise, résolut d'accomplir jusqu'au bout ses devoirs à l'égard des âmes confiées à ses soins. Avant la fête de Pâques, ses paroissiens vinrent, suivant l'usage, se confesser à lui de leurs péchés. Ils étaient au nombre d'environ cinq cents. Après les avoir entendus, il leur tint ce langage : « Maintenant, chers amis, je n'ai pas le pouvoir de vous absoudre de vos péchés. C'est à Christ qu'il faut aller pour cela, et jusqu'à ce que, réconciliés avec Dieu, vous sentiez en vous-mêmes que son pardon vous est acquis, vous ne devez pas être si osés que de vous approcher de la Table-Sainte. » Cet homme ne faisait du reste aucune acception des personnes. Un des banquiers les plus riches et les plus influents de Constantinople faisait partie de son Église, et c'était, par le fait, lui qui contribuait le plus abondamment à former le salaire du prêtre. Ce personnage, se prévalant de l'usage, demanda que la communion lui fût donnée à part, et pour s'y préparer, il alla trouver le prêtre en particulier. Celui-ci l'écouta,

mais ensuite, sans se laisser troubler le moins du monde : « Mon frère, lui dit-il, il s'agit ici d'une affaire qui doit se traiter entre Dieu et votre conscience. Je n'ai pas le pouvoir de vous donner l'absolution et ne puis que vous dire où vous l'obtiendrez. Vous avez péché, et à moins d'un repentir véritable, vous ne pouvez pas prendre part à la cène du Seigneur. Allez donc auparavant vous réconcilier avec Dieu, en pleurant vos fautes et en recourant à Jésus-Christ. » Et ces paroles remuèrent tellement la conscience du banquier, qu'il n'osa pas prendre sur lui de participer au Saint-Sacrement. C'était probablement la première fois qu'il y manquait depuis qu'il était parvenu à l'âge de raison.

Le nombre des personnes désireuses de s'instruire s'accroissait avec rapidité. On venait en foule demander aux missionnaires des entretiens religieux. Auparavant, et surtout durant la persécution, nos adversaires avaient très-habilement répandu le bruit que les Américains étaient un peuple d'incrédules, qui n'avaient même aucune forme religieuse quelconque. Si les missionnaires venus de ce pays faisaient profession de ne croire qu'à la Bible, ce n'était, avait-on dit, que pour mieux attirer les Arméniens dans leurs piéges, c'est-à-dire, pour en faire aussi des incrédules. Les mots de *framason* (francs-maçons), de *lutran* (luthériens), de *volter* (Voltaire), et de *protestan* (protestants), nous avaient été indifféremment prodigués, comme autant de dénomina-

tions synonymes, dont le sens restait indéfini pour les classes peu éclairées, mais qui toutes cependant donnaient l'idée d'un athéisme de l'espèce la plus dangereuse. Les émissaires de Rome avaient été sans aucun doute, les premiers auteurs de cette insigne fausseté, mais leurs hypocrites imitateurs arméniens, ecclésiastiques ou laïques, s'en étaient ensuite emparés pour l'exploiter contre nous. Plus d'une fois nous en vîmes la trace chez les gens qui nous rendaient visite. Ils nous demandaient avec une sorte d'anxiété si, dans notre pays, nous avions des églises, et si l'on s'y réunissait le dimanche pour célébrer un culte quelconque !

Au nombre des personnes réveillées à cette époque, nous mentionnerons un jeune instituteur qui avait pris une part active aux persécutions dirigées contre l'œuvre, et contribué notamment à l'exil de M. Der Sahagyan. Vrai pharisien moderne, il avait voulu faire lui-même son chemin vers le ciel, à force de prières, de messes, de confessions et d'actes de pénitence. Mais la Providence veillait sur lui. Elle le plaça pendant quelques mois dans la circonscription paroissiale de l'un des prêtres convertis. Là il entendit proclamer, pour la première fois de sa vie, que le prêtre n'a pas plus le pouvoir d'absoudre les péchés que les sacrements n'ont par eux-mêmes celui de purifier l'âme. Amené de cette manière à nous, il apprit bientôt que « le juste vit de sa foi, » et reconnut Jésus-Christ comme le seul Sauveur qui justifie. Ce jeune homme

était M. Apisoghon Khackadoorian, devenu depuis, par la grâce du Seigneur, le premier pasteur de la première Église évangélique arménienne fondée dans l'empire turc.

Dans le courant de la même année, notre dépôt de livres fut transféré au centre même de la cité. Là, les productions de la presse protestante, si récemment anathématisées par le patriarche, se vendirent aussi ostensiblement que possible, par les soins de notre agent, qui était lui-même un Arménien. Un homme d'une excellente réputation, mais qui, quelques mois auparavant, aurait tremblé qu'on ne lui vît un de nos livres entre les mains, vint de son propre mouvement nous offrir ses services comme libraire. Il fut vendu à Constantinople, dans le courant de 1840, pour plus de 300 dollars de livres en diverses langues.

Dans l'automne de 1839, l'auteur de ces pages avait ouvert, en langue arménienne, une réunion hebdomadaire. Trois individus seulement avaient eu d'abord le courage d'y assister, et cela le plus secrètement possible; mais à mesure que la peur diminua, ce nombre s'accrut, et avant la fin de 1840, la réunion se tenait deux fois la semaine et comptait plus de vingt-cinq personnes.

La même année (1840), en automne, nous fondâmes à Bébek, sur le Bosphore, un pensionnat pour des enfants ou des jeunes gens arméniens. La direction en fut donnée à M. Hamlin. Ce frère avait

auparavant déjà réuni chez lui quelques élèves externes, mais on avait reconnu que ce moyen d'instruction ne répondait pas suffisamment aux besoins toujours croissants de la communauté. Des personnes influentes avaient conseillé la création d'un pensionnat et promis des élèves. La maison fut ouverte le 24 novembre 1840 avec trois pensionnaires, mais une semaine ne s'était pas écoulée que déjà quinze autres demandes d'admission nous avaient été adressées, bien qu'on sût que nos ressources ne nous permettraient pas d'en prononcer d'abord plus de douze.

Les adversaires tentèrent un effort presque risible, et qui resta parfaitement stérile, pour écraser cette institution naissante. De Bebek même partit une députation composée du prêtre arménien, de deux prêtres grecs, d'un des magistrats et de plusieurs autres habitants du village. Ces gens allèrent trouver le patriarche arménien et lui exprimèrent le profond regret que leur faisait éprouver la permission accordée à M. Hamlin de s'établir au milieu d'eux. C'était, à les entendre, un homme bien dangereux ! Il se permettait de manger, durant le carême et les jours maigres, de la viande, du beurre, du lait et des œufs ! Il enseignait à ses élèves qu'il n'y avait pas à cela plus de mal qu'à se contenter d'huile, de pain ou d'olives ! Et puis, ni lui ni ses élèves ne faisaient le signe de la croix, ni n'adoraient la vierge Marie et les saints ! Comment douter après cela

qu'il ne fût un incrédule endurci ou qu'il pût enseigner dans son école autre chose que les doctrines contenues dans les écrits de Voltaire?

Le patriarche savait trop bien à quoi s'en tenir sur notre compte et nous voulait trop de bien pour que de pareils arguments le pussent toucher. Aussi la députation fut-elle congédiée sans un mot de réponse formelle.

Au mois de juin de la même année, nous fîmes, M. Hamlin et moi, une excursion à Nicomédie. Pendant que la persécution sévissait à Constantinople, les frères de cette localité avaient été souvent menacés, mais sans avoir eu à souffrir de mauvais traitements. A notre arrivée, nous dûmes cependant prendre encore quelques précautions, qui nous rappelèrent ces temps primitifs où, «par peur des Juifs,» les Chrétiens se réunissaient dans des jardins et dans les chambres hautes. Mais tous nos rapports avec les frères de Nicomédie furent des plus réjouissants. N'ayant reçu du dehors que très-peu de secours ou d'encouragements spirituels, ils avaient dû demander à la Bible toute leur science, en invoquant, pour la comprendre, le secours du Saint-Esprit.

Aussi avaient-ils crû rapidement en connaissance aussi bien qu'en vie spirituelle. Le dimanche, nous tînmes avec eux trois réunions : la première au fond d'un jardin retiré, où nous restâmes quatre heures; la seconde, un peu plus tard et qui dura trois heu-

res, dans une maison particulière; puis enfin, la dernière, de la même durée, dans un autre jardin. Nous passâmes ainsi dix heures de cette journée à prêcher et à nous entretenir des choses saintes.

Les frères de Nicodémie nous avaient soumis un grand nombre de questions d'un caractère éminemment pratique. Nous les quittâmes le cœur rempli d'admiration, de reconnaissance et d'espoir. Certainement, nous disions-nous, c'est ici une œuvre de Dieu, et il est impossible qu'elle ne subsiste pas. Quand le Seigneur commence ainsi, c'est qu'il veut achever.

Un jour, pendant notre séjour à Nicomédie, nous vîmes arriver chez nous un étranger, habitant d'une ville voisine. C'était un marchand que la curiosité nous amenait. La lettre du patriarche, exhortant les Arméniens à se défier de nous et de nos livres, avait nous dit-il, inspiré à un grand nombre de ses concitoyens et à lui-même le désir d'apprendre au juste ce que nous étions ; et ses affaires l'ayant appelé à Nicomédie, il n'avait pas voulu négliger cette occasion de satisfaire son désir. Nous lui exposâmes nos principes, répondîmes à toutes ses questions et lui remîmes ensuite un Nouveau Testament et quelques traités en arménien moderne. En nous quittant, il nous remercia et nous promit d'apprendre à ses concitoyens que le protestantisme n'était pas, après tout, une aussi mauvaise chose qu'on avait voulu le leur faire croire. Et ce fut ainsi que la connais-

sance de l'Évangile fut pour la première fois portée à Adabazar, dont nous aurons plus tard à parler souvent. Cette ville est située à vingt-sept milles de Nicomédie, dans la direction de l'est.

Durant les persécutions, la tyrannie du clergé avait produit à Brousse des effets que les missionnaires fixés alors dans cette ville décrivaient en ces termes : « Elle a fermé nos écoles et brûlé nos livres, sans en excepter la Parole de Dieu. Elle nous a publiquement et à différentes reprises, dénoncés comme des hérétiques et des infidèles, dont le seul but serait de saper les fondements de la foi chrétienne. Elle a défendu au peuple, sous peine de l'anathème, de la prison et de l'exil, d'avoir avec nous le moindre rapport, de recevoir ou de lire nos livres et de nous rendre le moindre service. Grâce à ses prescriptions, nos portes étaient constamment surveillées et pas un visiteur ne s'y présentait que son nom ne fût aussitôt signalé aux prêtres. Plusieurs fois même on s'est efforcé de nous chasser de nos demeures et de nous contraindre à quitter la ville. Et ces mesures violentes n'ont pas été l'affaire d'un jour ou d'une semaine ; c'est durant des mois et même la plus grande partie de l'année que nous en avons ressenti les effets. » Ainsi parlaient nos frères; mais quel fut le résultat définitif de toutes ces violences? La défense de lire nos livres et les auto-da-fés qu'on en avait faits inspirèrent à un grand nombre de personnes un désir plus ardent de les lire. Les

dénonciations portées contre les missionnaires n'aboutirent qu'à mieux mettre en évidence la pureté de leurs mœurs; et en définitive, il se trouva que l'injustice et la violence haineuse que les chefs spirituels de l'Église arménienne avaient mises à empêcher la Parole de Dieu de se répandre, firent plus, en quelques mois, pour amener les gens à comprendre les besoins d'une réforme radicale, que n'auraient probablement pu le faire de longues années de raisonnements et de prédication.

Dès ce moment, en effet, les demandes de livres devinrent, dans cette ville, de plus en plus nombreuses. Elles arrivaient en même temps d'un grand nombre de localités, à trente ou quarante milles à la ronde. En octobre 1840, le service en langue turque, momentanément interrompu, fut repris en présence de vingt à trente auditeurs, dont les dispositions lui donnèrent un caractère tout particulier d'imposante solennité, et dès la fin de l'année des signes évidents annoncèrent que l'Esprit de Dieu se mouvait réellement au-dessus des cœurs attentifs à la prédication missionnaire. Avant la fin de janvier 1841, deux ou trois personnes donnèrent des indices réjouissants de régénération, tandis que d'autres devenaient de plus en plus sérieuses.

A Trébizonde, la réaction en faveur de l'Évangile ne fut pas moindre. Plusieurs personnes, désirant se conformer aux enseignements des saintes Écritures, s'attachèrent à les lire, recherchèrent les ins-

tructions des missionnaires et en vinrent de cette façon à rejeter sans hésitation toutes les doctrines, tous les usages qui ne leur parurent pas avoir la Parole de Dieu pour fondement. Néanmoins un seul individu donna, du moins à cette époque, des preuves évidentes de conversion. C'était un homme d'environ cinquante ans. Citons de plus un jeune homme, nommé Eprem, que la persécution avait chassé de Constantinople, et que les Arméniens de Trébizonde employèrent comme premier régent dans leur école, où il exerça durant dix-huit mois une très-heureuse influence. Forcé ensuite par une maladie de poitrine de renoncer à ces fonctions, il revint à Constantinople, et y mourut en remettant avec confiance son âme entre les mains de son Rédempteur.

La station d'Erzeroum eut à lutter contre toutes les difficultés que rencontre une entreprise de ce genre au sein d'une population ignorante. Il y avait là des habitudes d'intempérance, même parmi les prêtres, les femmes et les enfants. Le bigotisme n'en était pas exclu pour cela. Un Arménien employé par M. Jackson fut forcé d'aller se confesser à un prêtre. On sait que dans ce cas l'usage est d'imposer des pénitences, comme de lire des psaumes ou de répéter un certain nombre de fois l'oraison dominicale. Mais notre pénitent, considéré par le prêtre comme un grand pécheur pour n'avoir pas observé les jours de jeûne, et surtout pour être allé

vivre auprès d'un missionnaire protestant, fut traité avec plus de sévérité. Le prêtre lui ordonna de s'agenouiller chaque matin vingt-quatre fois en l'honneur des vingt-quatre prophètes, et chaque soir douze fois en l'honneur des douze apôtres; et cela pendant tout un mois! — Des indices annonçant de meilleurs jours ne tardèrent cependant pas à se montrer aussi à Erzeroum. A la fin de 1840, les demandes de livres et surtout de Nouveaux Testaments s'y multiplièrent considérablement, et dès lors aussi M. Jackson trouva la population beaucoup plus accessible qu'auparavant.

A Smyrne, les missionnaires s'occupaient principalement des travaux de la presse. La prédication n'était cependant pas négligée, mais peu d'Arméniens s'y montraient disposés à écouler l'Évangile. C'est là que s'imprimaient tous les livres de la mission. En 1840 sortirent de notre imprimerie plus de six millions de pages, nombre de beaucoup supérieur à celui des annés précédentes. On regarda comme d'un bon augure que les Arméniens de Smyrne établirent, de leur côté, une imprimerie et commencèrent cette année la publication d'un journal.

Jusqu'à ce jour, la mission n'avait pas soutenu contre les ennemis de la réforme une seule lutte qui n'eût été pour elle une victoire. Ce fait est d'autant plus remarquable que les autorités ecclésiastiques semblaient posséder tous les avantages possibles pour s'opposer à l'œuvre. Les formes du gouverne-

ment patriarcal leur permettaient d'employer contre les hérétiques des mesures violentes; comme individus, les protestants indigènes ne pouvaient compter sur aucune espèce de tolérance, et l'idée de devenir assez nombreux pour obtenir du gouvernement une organisation distincte n'apparaissait, alors, à l'esprit des plus hardis que comme une éventualité lointaine, presque inacceptable. L'exemple des Arméniens rattachés au Pape était sous ce rapport tristement instructif. Deux choses cependant paraissaient dès lors évidentes : l'une, que l'Esprit de Dieu était à l'œuvre parmi les Arméniens, chassant de leur intelligence les ténèbres de l'ignorance et de la superstition et attirant un grand nombre de cœurs vers la vérité ; l'autre, que la Providence de ce même Dieu travaillait dans le même but en déjouant les projets des adversaires, en protégeant les siens et en faisant tourner à sa louange jusqu'à la colère des hommes. Jamais encore la Turquie n'avait rien vu de pareil, et cette expérience pouvait être envisagée comme un problème qu'à Dieu seul il appartenait de résoudre. Le règne spirituel de Christ parviendrait-il à s'établir dans ce pays, en dépit des patriarches, des synodes et de tous les pouvoirs religieux ou séculiers qui se liguaient contre lui? Les missionnaires et ceux qui les avaient envoyés le croyaient, et par le fait, Dieu se chargeait de démontrer aux plus incrédules ou aux plus timides qu'il avait lui-même pris cette cause en mains.

Plusieurs de nos persécuteurs avaient assez d'intelligence pour comprendre, dès cette époque, qu'ils luttaient contre un pouvoir irrésistible. L'auteur de ces pages se trouva un jour accidentellement mis en rapport avec un des magnats les plus influents, homme intelligent, mais qui avait pris une part active aux dernières persécutions. Je lui parlai de l'état religieux des Arméniens comparé à celui de quelques-unes des nations protestantes. Il m'écouta quelques instants d'un air pensif, et me dit ensuite : « Le protestantisme est destiné à se répandre, jusqu'à ce qu'il soit devenu la religion universelle. » Puis, un peu après, comme je m'élevais contre l'esprit de persécution, mon interlocuteur nia d'avoir été pour rien dans les violences exercées contre les protestants (c'était une insigne fausseté), et finit par ajouter « qu'il serait bon qu'en Turquie comme dans d'autres pays, chacun fût libre de penser ce qu'il voudrait en matière religieuse. » Toute persécution de ce genre est tellement odieuse en elle-même, que le cœur se révolte contre elle et que très-peu de gens osent avouer qu'ils y ont pris part. L'ex-patriarche lui-même, cet homme élevé à ce poste dans le seul but de nous faire la guerre, en fournit un exemple remarquable. « J'étais personnellement, disait-il avant de se retirer, opposé aux mesures violentes; mais quelques hommes influents les voulaient, et c'est uniquement à cause d'eux que l'on y a eu recours. » Et de leur côté plusieurs des hom-

mes auxquels le prélat faisait allusion dans ces paroles, tenaient un langage absolument pareil.

L'année 1841 s'ouvrit sous des auspices favorables. De nombreux indices annonçaient qu'une réformation profonde se préparait au sein de la communion arménienne. De notables améliorations s'opérèrent dans la manière de prêcher. Les vartabeds avaient compris que leurs auditeurs ne se contenteraient plus de légendes et de « fables semblables à celles des vieilles. » On voulait étudier les saintes Écritures pour comparer avec elles toutes les doctrines enseignées ou toutes les pratiques observées, et ce désir était une loi qu'on n'aurait pas impunément méprisée.

Il devint alors plus habituel de prêcher sur la repentance, sur le sabbat, sur le jugement dernier, en prenant la Bible pour-base de l'enseignement. Plus d'un prédicateur fit de larges emprunts à nos propres publications, et on nous demanda même, à plusieurs reprises, de fournir des matériaux de sermons pour l'un des plus respectables vartabeds de Constantinople. Un de ces prédicateurs alla jusqu'à s'élever contre l'erreur dominante qui substitue à l'intercession de Christ, celle de la vierge Marie et des saints. Il osa déclarer en chaire que le nom de Christ était le seul qui eût été donné aux hommes pour être sauvés. Tout cela était, pour le pays, quelque chose de nouveau et d'étrange. Evidemment une révolution s'opérait dans les dispositions du

peuple, sinon dans les opinions et dans la conduite de ses conducteurs spirituels.

A mesure que ce travail s'avançait, nous vîmes se multiplier les conversions. Ainsi un vieillard infirme, d'environ soixante ans, qui depuis longtemps suivait nos prédications, me dit un jour : « J'aurai bientôt achevé mon pélerinage ; je n'ai plus à rester longtemps sur la terre. » — « Eh bien! lui répondis-je, peu importe le moment du départ pourvu qu'on y soit préparé. » — « C'est vrai, reprit alors le pauvre homme en fondant en larmes, mais, moi je ne suis pas préparé : *je sens* que je ne le suis pas. »

Un autre homme, âgé de quarante-cinq ans, fut subitement réveillé et converti. J'ai vu peu de cas où la vérité semblât s'être emparée d'une âme avec autant d'énergie. On le sentait à son langage : « J'ai été, disait-il, un grand pécheur, mais j'espère que Dieu m'a fait grâce par les mérites de Jésus-Christ. Autrefois j'avais peur de la mort, mais, grâce au Seigneur, cette crainte n'existe plus. Je sens que je suis à Christ, et qu'à ma mort, c'est auprès de lui que j'irai. »

Un autre individu, chargé de plusieurs péchés éclatants, en était arrivé à désespérer de son salut, quand quelqu'un parvint à l'amener entendre nos prédications. Après y avoir assisté trois fois, il nous demanda un entretien particulier, dans lequel il déchargea son cœur du fardeau qui l'oppressait. « J'é-

tais plongé dans un profond désespoir, disait-il, mais je commence à penser que, même pour moi, il peut y avoir miséricorde auprès de Dieu. Oh! dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour être sauvé. »

Ces faits ne sont que quelques exemples choisis parmi beaucoup d'autres. Nous vîmes à cette époque, par un merveilleux effet de la grâce de Dieu, des ivrognes, des joueurs, des adultères et même des impies prononcés, changer complètement leur manière de vivre, et montrer ensuite ces fruits d'humilité, de pureté et de zèle chrétien que le Saint-Esprit seul produit dans les âmes. Les gens du dehors eux-mêmes parlaient avec surprise de ces changements, dont ils ne se rendaient pas compte. D'un autre côté, les anciens convertis, à très-peu d'exceptions près, croissaient en grâce et en connaissance. Leur piété ne se dépensait pas tout entière dans les exercices secrets de la méditation et de la prière; un zèle actif pour le salut des autres était au contraire un des traits distinctifs qui les caractérisaient avec le plus de force.

Le prêtre Vertanes travaillait avec une activité des plus encourageante. Peu de jours se passaient sans qu'il eût à nous parler de quelque âme réveillée tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre. Il employait tout son temps à aller de maison en maison, partout où ses services pouvaient avoir quelque utilité. Ses efforts tendaient principalement à per-

suader aux gens d'étudier eux-mêmes les saintes Écritures, « pour voir si ce qu'on leur enseignait y était conforme. » Il en amenait souvent aussi à nos prédications, ou leur procurait des entretiens particuliers avec nous. A cette époque, c'est-à-dire au printemps de 1841, un fait assez étrange lui ouvrit encore un autre champ de travail. Le bruit s'était répandu dans la capitale, qu'à Nicomédie un certain nombre d'Arméniens étaient sur le point d'abandonner leur Église pour se jeter dans les bras des jésuites. Là-dessus le patriarche chargea le prêtre Vertanes, alors à notre service comme colporteur, d'aller en toute hâte tenter quelque chose pour prévenir cette défection. Revêtu ainsi d'un titre respectable, Vertanes eut accès dans toutes les familles arméniennes de Nicomédie, et réussit complètement dans l'objet de sa mission. Mais, tout en répondant fidèlement à la confiance du patriarche et en persuadant aux Arméniens de ne pas aller volontairement se courber sous le joug du pape, il déploya plus d'énergie encore à éveiller en eux un sentiment profond de leurs péchés et à leur faire recevoir Christ comme le seul Sauveur de leurs âmes. Sa présence dans cette ville fut ainsi tout à la fois une grande consolation pour les frères que nous y comptions déjà, et un avantage précieux pour la cause de l'évangélisation en général.

D'Adabazar nous reçûmes aussi d'excellentes nouvelles. A cette époque, les adversaires tentèrent

bien de soulever un orage contre les frères, et l'un de ceux-ci fut même jeté en prison. Mais l'intervention d'un ami puissant l'en fit promptement sortir, et à la suite de ce fait, la vérité se répandit avec plus de rapidité qu'auparavant. Chaque dimanche, des réunions, formées pour prier et lire en commun la Bible, attiraient de vingt-cinq à cinquante personnes, et l'un des prêtres de la ville donna lieu de croire qu'il était devenu serviteur de la foi. Quelle admirable démonstration de l'utilité de la presse! Aucun missionnaire n'avait encore paru dans cette ville, et jusqu'alors le Saint-Esprit n'y avait opéré qu'au moyen de nos publications. Un traité-placard, ne comprenant que les dix commandements, sans notes ni commentaires, mais en arménien moderne, avait suffi pour éveiller l'esprit de recherche! En y lisant, pour la première fois de leur vie, dans un langage intelligible pour eux, ces mots : *Tu ne feras aucune image taillée*, quelques personnes s'étaient dit les unes aux autres : « Mais ceci condamne formellement nos tableaux d'Église! Nos prêtres ne savent donc pas que Dieu a donné un pareil commandement? » Et ainsi la Parole du Seigneur se montra, là comme partout, prompte et puissante en bons effets. Un an plus tôt, on n'aurait probablement pas trouvé, parmi les quatre mille Arméniens d'Adabazar, une seule âme qui ne fût pas plongée dans les ténèbres spirituelles les plus épaisses, tandis qu'à l'époque dont je parle quarante individus au moins y étaient dé-

cidés à prendre la Bible pour règle unique de leur foi, et que sur ce chiffre plusieurs pouvaient être regardés comme des hommes vraiment convertis, prêts à donner leur vie pour la cause de Christ.

Plusieurs fois ces nouveaux frères avaient manifesté le désir qu'un missionnaire allât les visiter, mais jusqu'à ce jour les exigences de nos autres travaux nous avaient empêchés de répondre à cet appel. A la fin cependant, durant l'automne de 1841, M. Schneider, de Brousse, put disposer de quelque temps en leur faveur. Sa visite remplit de joie le cœur de tous les frères et lui-même en rapporta, d'après tout ce qu'il avait vu et entendu, cette joyeuse conviction, que ce qui se faisait là, était bien une œuvre du Saint-Esprit.

Dans le courant de l'année 1841, la prédication publique de la Parole sainte attira de plus en plus l'attention dans toutes les stations de la mission, et on peut dire qu'en général elle produisit d'excellents résultats. A Smyrne, où le nombre des auditeurs était fort restreint, on en vit pourtant plusieurs en recevoir de salutaires impressions. A Trébizonde, un service commencé par M. Johnson, en novembre 1840, fut mieux suivi et fit assez de sensation pour que l'évêque du lieu en prît ombrage. Il manda devant lui quelques-uns de ceux qui fréquentaient ce culte et les somma de n'y pas retourner. Mais cette défense n'eut d'autre effet que d'accroître le chiffre des auditeurs. On en comptait souvent une tren-

taine qui, tous, écoutaient évidemment avec intérêt, et dont plusieurs semblaient touchés à salut. Il se trouvait, parmi ces derniers, un jeune homme appartenant à la communion des Arméniens papistes.

Mais, la plus considérable de toutes les congrégations de l'intérieur, était celle de Brousse, où, durant les mois d'été, M. Schneider vit son local constamment rempli. Là, aussi, plusieurs individus donnèrent des signes de réveil, et deux au moins parurent convertis. On savait de plus qu'un grand nombre d'Arméniens désiraient d'entendre la prédication, et ne s'en tenaient éloignés que dans la crainte de la persécution.

A Constantinople, l'état des choses offrait un étrange aspect. Le patriarche était personnellement bien disposé en faveur du parti évangélique; mais ce n'était pourtant pas un ami décidé, et il se laissait facilement influencer par les banquiers. Son vicaire, ou plutôt son collègue (car il avait été promu à ce rang), ne pouvait nullement passer pour bigot, et n'avait probablement de foi bien arrêtée sur aucun point, mais il était rusé et savait se plier aux circonstances. Un assez grand nombre de marchands désiraient que le patriarche fût changé; et dans le but d'amener cet événement, ils firent courir le bruit que Stephan, qui occupait alors ce siége, n'était au fond qu'un protestant et un instrument dans la main des missionnaires. Et pour appuyer cette assertion, ils demandaient pourquoi l'on ne défendait

pas aux parents arméniens de placer leurs enfants à notre séminaire de Bebek. Ainsi accusé, le pauvre patriarche dût se décider. Son vicaire fit donc venir devant lui un prêtre et deux laïques, dont les enfants étaient dans cet établissement, et les engagea à les en retirer, tout en leur enjoignant de n'en rien dire publiquement. Le prêtre obéit d'abord, mais au bout de quelques jours, il nous ramena son fils. Sur un nouvel ordre du vicaire il le reprit, mais pour nous le rendre encore, et cela se renouvela quatre ou cinq fois. Alors et dans le but d'aplanir les difficultés, M. Hamlin ferma volontairement l'école pour quelques semaines. Elle n'en devint ensuite que plus prospère. Le chiffre des élèves fut porté à vingt-quatre, et aurait pu s'accroître beaucoup plus encore si nos ressources pécuniaires l'avaient permis. Plusieurs des parents dirent nettement au vicaire qu'ils ne consentiraient à retirer leurs enfants que dans le cas où leur Église possèderait une école aussi bien conduite que la nôtre.

Un de nos amis, très-lié en même temps avec le patriarche, nous avait précédemment conseillé de ne pas donner pour le moment plus d'extension à notre séminaire, et de conduire toutes nos autres opérations avec prudence, parce qu'autrement le patriarche, accusé par ses ennemis politiques de favoriser les protestants, pourrait se voir forcé de prendre des mesures pour amener la fermeture de cet établissement. Mais à ce moment

même un événement inattendu attira l'attention d'un autre côté. Ce fut une violente querelle qui s'éleva entre les banquiers et les marchands au sujet du collége de Scutari, dont on prétendit que les finances avaient été mal administrées. Il en résulta, au sein de la communauté arménienne tout entière, une agitation prodigieuse, qui nous permit, à nous et aux frères indigènes, de continuer nos travaux sans être le moins du monde inquiétés. Ainsi Dieu veillait toujours sur son Église naissante. On le vit tour à tour frapper de ses jugements les adversaires de son œuvre, et jeter la confusion dans leurs rangs, de telle sorte que pendant qu'ils se dévoraient les uns les autres, les défenseurs de la foi croissaient en force et marchaient de conquête en conquête.

CHAPITRE VI.

Les banquiers et les marchands. — Mépris pour le clergé. — Nomination de deux comités. — Révocation du patriarche. — Nomination d'Asdoaadzadoar. — Son caractère. — Un vicaire éclairé. — Accroissements de l'Église. — Vie spirituelle. — La prière. — Un vartabed convaincu. — Conversion d'un ascétique. — Auditeurs venus de l'intérieur. — Assemblée mensuelle de prières. — La première mission indigène. — Sollicitude en faveur des Juifs. — Quelques femmes à la recherche de la vérité. — Nouveaux collaborateurs. — Demande de livres. — La traduction de l'Ancien Testament achevée. — Amour de la Bible. — Un livre anti-protestant. — Des ennemis changés en amis. — Influence du séminaire. — Défections. — Progrès à Brousse. — Un évêque persécuteur. — Impressions évangéliques à Trézibonde. — Un prêtre réveillé à Erzeroum. — Violence de l'évêque. — Encore des ennemis changés en amis. — Nouveau mouvement à Nicomédie. — Recherche du salut à Smyrne.

La querelle entre les banquiers et les marchands, dont il a été question à la fin du chapitre précédent, eut des conséquences assez importantes pour qu'il convienne de s'y arrêter un instant. Nous avons dit à quel propos elle éclata ; mais la véritable cause était l'esprit dominateur et les habitudes dictatoriales de quelques-uns des banquiers. Les marchands, ne voulant plus se soumettre à cette direction toute officieuse, mais absolue et irresponsable, obtinrent de faire nommer par le peuple un comité ou conseil, composé de vingt-quatre membres et au-

quel devrait être, à l'avenir, confiée l'administration de toutes les affaires importantes de la communauté arménienne. Un moment de calme suivit cette nomination; mais bientôt après, quelques banquiers, unis à quelques membres du clergé, dressèrent contre les vingt-quatre conseillers une liste d'accusations que le patriarche lui-même présenta à la Porte. Une de ces accusations était tellement grave qu'elle devait provoquer de la part des Turcs une prompte intervention. D'après elle, le comité populaire n'aurait projeté rien de moins que de se placer, lui et la population arménienne tout entière, sous la protection de la Russie. Aussi les vingt-quatre conseillers furent-ils sur-le-champ jetés en prison. Dès que le bruit s'en fut répandu, quatre ou cinq mille Arméniens, se précipitant vers la Sublime-Porte, demandèrent à grands cris qu'on relâchât leurs représentants, ou qu'on les emprisonnât tous. Le grand vizir répondit à ces gens que rien n'avait été fait que sur les accusations de leurs propres banquiers et de leur patriarche. Là-dessus le peuple s'écria qu'il ne reconnaissait l'autorité ni des banquiers, ni du clergé, mais uniquement celle du sultan. Alors le gouvernement crut que la prudence lui faisait un devoir de céder, et les prisonniers furent relâchés. Mais le peuple, enhardi par ce succès, demanda la déposition immédiate du patriarche. Aussitòt les évêques et les vartabeds furent mandés à la Porte, afin que les marchands pussent

choisir parmi eux celui qu'ils voudraient avoir pour patriarche. Mais tous crièrent qu'aucun de ces ecclésiastiques ne leur convenait : « Ce sont, disaient-ils, des hommes méchants qui ne vivent qu'en extorquant l'argent des pauvres. Nous ne voulons d'aucun d'eux. Qu'on nous laisse le temps de penser à cette affaire. » Alors l'assemblée fut congédiée et le clergé se retira couvert de confusion. « Voilà, disait-on dans la foule, à mesure qu'ils en traversaient les rangs, voilà nos oppresseurs!... Quiconque marche avec eux court à sa ruine... Que personne ne remette le pied dans l'Église arménienne, sous peine de damnation, aussi longtemps que ces gens y resteront... Ce sont des imposteurs..., les voleurs du peuple, etc., etc. » Et durant quelques jours, la corruption du clergé fut le seul sujet dont on s'entretint. Le patriarche Stephan avait sa part dans ces injures. « Nous l'avions cru meilleur que les autres, disait-on, et nous l'appelions une colombe, mais il se trouve à la fin qu'il n'est, comme les autres, qu'un vautour. Il a livré son peuple entre les mains des mahométans. Et si celui-là est le meilleur, que peuvent être les autres ? »

La lutte se prolongea plusieurs mois, avec des alternatives de triomphe et de défaite pour chacun des deux partis, jusqu'à ce qu'enfin un ordre péremptoire du sultan vînt y mettre un terme. Il fut enjoint aux deux partis de se réconcilier et de choi-

sir dans leur sein un certain nombre d'hommes qui participeraient, avec le patriarche, à l'administration des affaires de la communauté. Plus tard on convint de nommer deux comités, l'un pour les affaires ecclésiastiques, l'autre pour les affaires civiles, fonctionnant tous les deux sous la présidence du patriarche, et c'est l'organisation qui subsiste encore aujourd'hui.

Peu de temps après, le patriarche Stephan fut révoqué de ses fonctions. Le peuple et les banquiers durent procéder à son remplacement ; mais ne pouvant s'accorder à choisir un homme quelque peu éminent, ils finirent par nommer un vieil évêque des plus obscurs. Cet homme, nommé Asdoaadzadoar, avait toujours eu des habitudes fort excentriques et paraissait déjà sur le point de tomber en enfance. Cette élection, si absurde en elle-même que personne n'y aurait songé sans l'impossibilité de s'entendre, favorisa la diffusion de la vérité dans le pays. Les Arméniens semblèrent dès lors penser que le mieux était de n'avoir rien à faire avec leur patriarche, de sorte que s'il arrivait à quelqu'un de parler de mesures rigoureuses à prendre contre la propagation des idées protestantes, on lui répondait presque toujours par ces mots : « En quoi ces choses nous concernent-elles ? Que chacun reste libre de faire comme il l'entend. »

En outre, le vicaire donné au nouveau patriarche ne fut rien moins qu'un des ecclésiastiques exilés,

en 1839, comme suspect de protestantisme. Cet homme, autrefois évêque de Trébizonde, avait, dans cette ville même, ouvert les yeux sur les erreurs de son Église. Son élévation au poste de vice-patriarche le surprit autant que nous. Mais en cela aussi se montra le doigt de Dieu. Très-peu de temps auparavant, le nouveau vicaire avait demandé à la mission de l'employer à titre d'écrivain.

Les frères, ainsi mis à l'abri de la persécution, ne cessèrent pas pour cela de prier et de travailler. Ils « marchaient dans la crainte du Seigneur » et ils « étaient multipliés par la consolation du Saint-Esprit. » Cette époque fut pour l'Église un temps de paisible et de solide accroissement, et comme les jours d'épreuve avaient tourné à son bien, de même encore les jours de paix furent pour elle, par la bénédiction du Seigneur, des jours de triomphe et de prospérité. Au printemps de 1842, un des missionnaires écrivait : « Jamais encore l'œuvre qui se fait parmi les Arméniens ne s'était présentée sous un aspect aussi encourageant. La vérité se répand dans toutes les directions, et elle paraît prendre si bien racine dans le pays que si, dès à présent, tous les missionnaires étaient forcés de le quitter, il y resterait après eux, non-seulement de la semence jetée en terre, mais encore une multitude d'épis, poussés et développés à divers degrés, depuis celui qui n'offre encore que des feuilles jusqu'à celui qu'un grain tout formé couronne déjà. » Les

frères indigènes faisaient chaque jour de remarquables progrès dans la vie spirituelle, et surtout ils déployaient un merveilleux esprit de prière. Sans autre suggestion que celle de leur cœur, on les voyait souvent se réunir entre eux pour implorer la bénédiction divine sur l'emploi des moyens de grâce, ou bien, le dimanche après la prédication, rester auprès de nous pour prier dans le même but. Si, dans l'auditoire, quelqu'un leur avait paru sérieusement impressionné, ils ne manquaient pas de l'aborder, et de l'entretenir ou de prier avec lui. Un dimanche, au séminaire de Bebek, trois jeunes gens pieux, laissés un instant seuls après le service, s'enfermèrent et se mirent à prier. Cet établissement, se trouvant la seule école arménienne où fussent enseignées les vérités qu'ils venaient d'entendre, c'était pour eux, dirent-ils plus tard, un devoir sacré que d'offrir continuellement des prières en sa faveur. A propos de cet incident, M. Hamlin écrivait : « Pendant l'été j'ai eu de fréquents rapports avec nos frères indigènes, et tout me porte à croire que l'esprit de grâce et de supplication abonde en eux. » Et ce qui montrait bien la vérité de cette remarque, c'est qu'il était rare que, dans leurs visites aux missionnaires, les frères dont il s'agit se retirassent avant d'avoir proposé de prier en commun.

Les objets habituels de leurs prières étaient une effusion du Saint-Esprit, abondante comme au jour

de la première Pentecôte chrétienne, et le salut de leurs compatriotes. Rarement ils oubliaient d'y mentionner d'une manière toute spéciale les guides ecclésiastiques de leur nation, et en même temps leurs adversaires et leurs persécuteurs.

Après ce qu'il vient de voir, le lecteur apprendra sans surprise que durant l'année 1842, l'influence spirituelle de la mission dépassa ce qu'elle avait été les années précédentes. Tout Constantinople résonnait du bruit de ce qu'on appelait : « les nouvelles doctrines, » et c'était à peu près le seul sujet de discussion qu'on traitât dans les réunions d'Arméniens. De plus, l'Esprit-Saint opérait en beaucoup d'âmes. Des gens légers devinrent sérieux et se mirent à prier; des mondains commencèrent à s'occuper de leurs intérêts spirituels ; des orgueilleux se firent humbles; plusieurs de nos persécuteurs renoncèrent à leur hostilité, ou même se transformèrent en amis et en collaborateurs. Impossible de ne pas voir en ces choses une œuvre du Seigneur.

Un prêtre, de l'aspect le plus vénérable, alla trouver M. Hamlin, pour lui exposer les craintes qu'il avait conçues sur son état spirituel et sur le danger qu'il courait de conduire ses paroissiens dans les voies de la perdition en restant plus longtemps attaché aux formes de son Église. Son agitation était telle, en faisant cet aveu, que bien que la journée fût froide, d'abondantes gouttes de sueur lui coulaient sur le visage.

Un vartabed de l'intérieur, s'adressant à quelquelques-uns des frères, leur demanda, tout tremblant, ce qu'il devait faire pour être sauvé. Pour la première fois de sa vie, il se sentait un pauvre pécheur perdu. Après avoir longtemps enseigné les autres, il avouait ne savoir pas le premier mot de la vérité, et il venait demander des conseils à des gens simples et sans lettres, mais auxquels avait été révélée la bonne nouvelle du salut. Et ce ne fut pas en vain. Les frères qu'il consulta lui apprirent que, pour le prêtre comme pour le laïque, il n'y a qu'un moyen d'être sauvé, celui de croire en Jésus-Christ, et par la grâce d'en haut il embrassa ce bon Sauveur pour se consacrer sans retour à son service. Cet homme était le vartabed Bedros, dont le nom reparaîtra plus d'une fois dans la suite de ce récit.

A la même époque un Arménien papiste qui, depuis des années, parcourait le pays à la recherche de la paix de l'âme, se laissa persuader de faire une visite à M. Hamlin. L'état spirituel de cet homme représentait assez bien celui de toute une classe d'Orientaux. Ne recevant ni de leurs anciennes Églises, ni de celles de Rome, rien qui puisse tranquilliser leur conscience réveillée, ils s'en vont de côté et d'autre cherchant du repos et n'en trouvant généralement nulle part, parce qu'ils ne vont jamais directement à Celui-là seul qui sait donner la paix. Celui dont nous parlons avait, sous la pression de

ce besoin, passé quelque temps dans un monastère de l'intérieur et s'y était livré aux fonctions les plus viles, dans l'espoir de s'amasser ainsi des mérites.

Trompé dans cette attente, il s'était ensuite enfoncé dans les profondeurs d'un désert, où, couvert d'un cilice et ne se nourrissant que des aliments les plus grossiers, il s'était efforcé d'échapper tout à la fois aux vices du monde et aux agitations fébriles de son propre cœur ; mais en cela encore il n'avait trouvé que des mécomptes. Reprenant alors le chemin de Constantinople, il s'était arrêté au parti de se réunir à l'Église arménienne latine, toujours dans l'espoir d'y trouver cette paix après laquelle il soupirait. Attaché ensuite, comme chantre, à une église des environs de la capitale, il s'y adonnait à l'observation la plus stricte des pratiques papales, quand un ami lui conseilla de se mettre en rapport avec les missionnaires américains. A cette proposition, son âme recula d'abord d'effroi. Nous étions, lui avait-on dit, des hérétiques, des ennemis de la foi chrétienne ; comment avoir la moindre relation avec de tels hommes ! Cependant l'ami, revenant à la charge, finit par le décider, après bien des hésitations, à se rendre avec quelques autres, dans la demeure de M. Hamlin. Arrivé là, notre homme s'assit aussi près de la porte qu'il le put, comme pour moins s'exposer à la souillure et afin de pouvoir en tout cas se retirer plus facilement. De cette place, il écouta, d'abord d'une oreille dé-

fiante, la conversation engagée entre les assistants. Peu à peu cependant il s'enhardit, posa quelques questions de nature à amener une controverse, et finit par soutenir, avec la plus parfaite confiance en lui-même, quelques-unes des plus grossières erreurs du papisme. Mais en un clin-d'œil des arguments empruntés à la Bible l'eurent terrassé. Trop loyal et trop respectueux pour ne pas s'incliner devant l'autorité de ce livre, dont pourtant il s'était peu occupé jusqu'à ce jour, il redevint alors un humble et docile auditeur de la Parole. Peu à peu, pour mieux l'entendre, il rapprocha son siége du missionnaire et finit par venir s'asseoir sur le sol, aux pieds mêmes de M. Hamlin, où il resta les yeux fixés sur l'orateur, et la bouche ouverte, comme pour boire à longs traits, dans un muet ravissement, ces vérités éternelles du salut qu'il fallait à son âme. Quoiqu'il les entendît pour la première fois, il les reconnut pour ce qu'il avait si longtemps cherché en vain. En un instant, son cœur fut changé à salut, et aujourd'hui c'est un fidèle ouvrier dans le royaume de Jésus-Christ. — A la même époque, d'autres Arméniens de cette même communauté latine et sur lesquels, par cela seul, nous avions conçu peu d'espérances, furent réveillés et donnèrent des signes de conversion.

Nos prédications du dimanche devenaient de plus en plus intéressantes et réunissaient un nombre toujours croissant d'auditeurs. Parmi ces derniers se

trouvaient souvent des individus venus de l'intérieur et quelquefois des points les plus éloignés. Joyeux d'avoir entendu, pour la première fois de leur vie, la bonne nouvelle du salut, ces hommes s'empressaient de la reporter chez eux, et ce fut ainsi qu'elle pénétra dans des villes et dans des villages qu'aucun prédicateur n'avait jamais visités. En février 1842, M. Goodell commença deux services en langue turque, l'un le dimanche et l'autre durant la semaine. Celui du dimanche avait lieu immédiatement après le service arménien, et se faisait en général devant les mêmes auditeurs, car tous les Arméniens connaissent plus ou moins la langue turque, pour laquelle plusieurs ont même abandonné leur langue nationale. Notre réunion mensuelle de prières pour la conversion du monde, offrait aussi l'intérêt le plus vif. Comme elle avait lieu à midi nos amis devaient, pour y assister, abandonner leurs affaires et franchir une distance d'environ deux milles; mais cela n'empêchait pas qu'on n'y vît souvent une trentaine d'hommes adultes : (à cette époque aucune femme ne fréquentait encore nos assemblées), et bien ardentes furent les prières qui, du sein de cette petite assemblée, allèrent chaque mois solliciter, au trône de la grâce, l'effusion du Saint-Esprit sur le genre humain tout entier.

Ce zèle de nos frères pour la conversion des âmes, était un des traits caractéristiques de leur piété. Mais ce qui les préoccupait surtout, c'était

le salut de leurs compatriotes. Sous l'empire de ce sentiment, quelques-uns d'entre eux se réunirent, au printemps de 1842, dans un endroit retiré des côteaux qui environnent la capitale. Là ils prirent, en priant beaucoup, la résolution d'envoyer, à leurs frais, l'un d'entre eux faire une excursion missionnaire dans l'intérieur de l'Asie-Mineure. Leur choix se porta sur le prêtre Vertanes, qui accepta cette mission, partit peu de temps après pour l'accomplir, et s'en acquitta d'une manière très-utile.

Tout en s'occupant ainsi de « leurs parents et de leurs frères selon la chair, » nos chrétiens ne négligeaient pas les autres races qui vivaient autour d'eux dans l'ignorance de l'Évangile. Presque tous les jours, entre autres, ils avaient avec les Juifs des entretiens où ils s'efforçaient de les amener à Jésus-Christ comme au Messie. Ce fait est d'autant plus remarquable, qu'en Turquie le sentiment qui prévaut dans toutes les classes, à l'égard de la race d'Abraham, est celui d'un orgueilleux mépris.

Citons aussi, parmi les signes les plus encourageants de cette époque, l'intérêt, de plus en plus vif, que les femmes commencèrent à prendre aux choses religieuses. Jusqu'alors cet élément d'influence avait manqué à notre œuvre, et deux raisons expliquaient cette lacune. C'étaient d'abord la profonde ignorance et par conséquent l'étroit bigotisme où les femmes de ce pays restent plongées, et ensuite leurs habitudes de réclusion. Cet usage nous empêchait de

pénétrer jusqu'à elles, et, à les supposer bien disposées en faveur de l'Évangile, c'était un obstacle à ce qu'elles fissent un emploi suffisant des moyens de grâce. Mais les prêtres arméniens peuvent, en leur double qualité de confesseurs et d'hommes mariés, franchir cet obstacle. Ceux d'entre eux qui s'étaient unis à nous se prévalurent avec activité de ce droit, et grâce à leurs efforts, nous eûmes, en 1842 et 1843, la joie de voir un certain nombre de femmes s'occuper sérieusement de leurs intérêts spirituels. Depuis ce moment, nous reçûmes d'elles des visites, nous pûmes communiquer avec elles plus librement, et quelques-unes, en petit nombre à la vérité, suivirent régulièrement les services religieux du séminaire. Il en fut de même d'un service spécial que je commençai moi-même à cette époque, en vue de cette intéressante classe d'auditeurs. La congrégation fut d'abord bien petite, mais la voie était ouverte, et dès le commencement même il s'y opéra quelque bien.

Beaucoup de personnes, de l'un et de l'autre sexe, convaincues au fond de la vérité des doctrines évangéliques, s'abstenaient pourtant, par des raisons de prudence, de visiter nos demeures ou d'assister à nos prédications. Mais ceux-là même étaient pour nous des auxiliaires. Ils contribuaient sans bruit, et non sans succès, à répandre la connaissance de la vérité et du salut en Christ. Plusieurs d'entre eux devaient leur réveil uniquement à la lecture de nos

publications; d'autres étaient une récompense accordée aux pieux efforts de nos frères indigènes.

La distribution de nos livres prit en même temps des proportions telles, qu'il devint nécessaire que l'on de nous y consacrât tout son temps. Ce fut M. Homes que nous commîmes à cette branche de l'œuvre, et il y trouva de quoi s'employer très-utilement. Les demandes de livres se multiplièrent tellement qu'au printemps de 1843, il nous fut impossible, vu l'insuffisance de nos ressources pécuniaires, de faire produire à notre presse et à notre atelier de reliure de Smyrne de quoi répondre à tous les besoins. En 1842, nous mîmes en circulation dans Constantinople deux fois plus de nos publications que les années précédentes; il n'en fut pas vendu pour moins de cinq cent cinquante dollars (environ deux mille huit cents francs). Huit ou dix libraires de la capitale en étaient constamment pourvus, et nous parvînmes à en faire pénétrer non-seulement sur à peu près tous les points du pays, mais jusques en Russie, en Géorgie et en Perse. On nous rapporta que quelques-unes d'entre elles étant tombées entre les mains d'un archevêque arménien des environs d'Odessa, il s'écria qu'on ne pouvait être trop reconnaissant envers les hommes qui avaient, dans l'intérêt de ses coreligionnaires, écrit des livres aussi excellents que ceux-là. Tous ces faits paraîtront singulièrement remarquables si l'on se rappelle que, trois ans auparavant, deux bulles patriarcales

avaient défendu au peuple, sous peine de l'anathême, de recevoir ou de lire aucun des écrits sortis de nos presses!

Les chrétiens évangéliques concouraient avec une grande activité à répandre ces livres. On en vit souvent, même parmi les moins riches, acheter un certain nombre de traités pour les donner aux gens qu'ils trouvaient disposés à les lire. Un des principaux banquiers de la capitale profita, dans le même but, d'un séjour de quelques jours que fit chez lui un magnat de l'intérieur. Il fit consentir ce personnage à prendre avec lui une assez grande quantité de nos publications pour les distribuer, à son retour, dans la ville qu'il habitait.

Il en fut de même à Brousse et à Trébizonde, d'où un grand nombre de volumes se répandirent dans le pays par les soins des agents natifs.

En somme, l'année 1842 vit sortir du dépôt de Smyrne plus de quarante-quatre mille volumes et traités, dont dix-neuf mille volumes en langue arménienne ou arméno-turque. Ces exemplaires représentaient une quarantaine d'ouvrages différents.

La traduction de l'Ancien Testament en arméno-turc, à laquelle M. Goodell consacrait son temps et ses forces depuis plusieurs années, fut achevée en novembre 1841, et publiée à Smyrne au printemps de 1842. Avant la fin de l'hiver suivant, le même frère termina la révision de la traduction du Nouveau Testament. Il serait impossible d'apprécier les ser-

vices rendus à la cause de la réformation par ce travail, auquel vint s'ajouter encore une édition du Nouveau Testament en arménien, revue par M. Adger, et imprimée à Smyrne vers la même époque. La Société biblique britannique et étrangère se chargea des frais d'impression de ce dernier ouvrage, et la Société biblique américaine de ceux du premier.

Le respect et l'amour pour la Parole de Dieu étaient dès lors un des traits caractéristiques de la piété des Arméniens réformés. On en a vu passer des nuits entières à la lire, et chez tous perçait le désir le plus ardent de conformer leurs croyances et leur conduite à ce qu'elle enseigne. Un Arménien, que ses co-religionnaires regardaient comme un oracle dans les matières religieuses, mais qui n'était au fond qu'un sophiste présomptueux et très-hostile à l'Évangile, disait un jour à l'un de nos simples et loyaux amis : « Comment se fait-il que vous autres, gens ignorants, vous ayez tant de choses à dire de la Bible, tandis que les hommes les plus sages et les plus savants ne s'accordent pas sur ce qu'elle renferme, et ne peuvent ni la comprendre, ni l'expliquer? — Ah ! répliqua notre frère, c'est que ce livre a été donné précisément pour des ignorants comme moi. C'est, ajouta-t-il, en serrant avec amour le volume contre son sein, c'est *mon* livre, et avec le secours du Saint-Esprit je le comprends, malgré mon ignorance. Mais, croyez-moi, il n'a pas été fait pour ces sages du monde dont vous faites partie, et toute

votre science ne vous le fera pas comprendre. Vous n'y parviendrez que si vous renoncez à votre confiance en vous-même, et que si vous avouez n'être qu'un pauvre ignorant. »

Le même prétendu savant qui s'était attiré cette réponse, publia peu de temps après contre le protestantisme, un livre dont on dit que les jésuites payèrent l'impression. Ce fut le premier ouvrage de ce genre, que, comme on le verra, beaucoup d'autres devaient suivre. Le vicaire du patriarche blâma hautement et devant plusieurs témoins cette publication comme très-peu sage : « On ne saurait nier, dit-il à cette occasion, qu'il y a dans notre Église des erreurs et des superstitions que nous serions heureux d'en voir extirpées, et qui le seraient bientôt sans l'appui que leur prêtent l'ignorance et les préjugés du peuple. Or, qu'arrivera-t-il de cette attaque? C'est, inévitablement, que les protestants répondront et en prendront occasion de mettre encore mieux au jour les plaies de notre Église. »

Cependant, notre séminaire résistait à toutes les attaques que lui suscitaient la jalousie et la haine de ses ennemis. Pendant plusieurs mois, les banquiers, les prêtres, les vartabeds, les évêques, et surtout ceux qui s'intéressaient au collége de Scutari, firent des efforts inouïs pour écraser cette institution naissante. Mais, hélas! ce fut, en dépit de toute cette agitation, le collége de Scutari qu'il fallut fermer, tandis que le nôtre vécut, devint de plus en

plus florissant, et finit par voir ses ennemis les plus ardents se réconcilier avec lui. Ainsi un ancien vicaire du patriarche, très-hostile d'abord, envoya son propre secrétaire se ranger parmi nos élèves. Ainsi encore, les habitants du village de Bebek, après avoir une fois essayé de mettre le feu aux bâtiments, devinrent les amis les plus chauds de l'institution, et il en fut de même du prêtre qui avait porté devant le patriarche, contre M. Hamlin, les absurdes accusations dont il a été parlé plus haut. Cet homme avoua qu'il avait agi avec trop de précipitation, d'après des renseignements inexacts, et en fin de compte, il plaça son fils dans l'établissement.

Le nombre des élèves s'élevait, à cette époque, à vingt-cinq, tous nourris dans la maison. L'institution rendait dès lors d'immenses services, non-seulement dans ses rapports avec l'œuvre en général, mais encore en attirant un grand nombre de visiteurs, qui se trouvaient ainsi mis en contact avec l'Évangile, et dont la plupart n'auraient peut-être jamais consenti à entrer dans la demeure d'un missionnaire. Tout en restant un établissement éducationnel, le séminaire devint de la sorte un foyer d'influence évangélique rayonnant au loin dans toutes les directions. En moyenne le chiffre des visiteurs était, durant la semaine, de six par jour, et le dimanche de deux fois autant. Ces derniers assistaient ordinairement au service divin. La plupart étaient de Constantinople, mais on y voyait souvent

aussi des gens de l'intérieur que leurs affaires avaient appelés dans la capitale. Les réunions du culte comptaient parfois jusqu'à vingt ou trente de ces étrangers, parmi lesquels ils n'était pas rare d'apercevoir quelques femmes.

Dans le courant de l'automne 1842, deux hommes, que nous avions mis au rang des convertis, et sur le compte desquels nous avions espéré de meilleures choses, se refroidirent et se retirèrent d'avec nous. La persécution de 1839 les avait déjà trouvés timides et plus enclins à rechercher des protections humaines qu'à confesser Christ courageusement en s'appuyant uniquement sur les promesses du Seigneur. Ils avaient ainsi abandonné Dieu ; Dieu à son tour les abandonna et, comme de raison, ils tombèrent. Nous ne désespérons cependant pas de les voir se relever.

A Brousse, la prédication de l'Évangile continuait à attirer l'attention, et à cette époque, cent trente-cinq personnes y avaient déjà assisté. Un prêtre, dont la conscience était sérieusement réveillée, venait trois ou quatre fois chaque semaine s'entretenir avec M. Serope, le pieux évangéliste de la station. Un autre ecclésiastique, poussé par les mêmes motifs, lui rendait aussi des visites, quoique moins régulièrement, et deux nouveaux personnages très-intéressants entrèrent à peu près à cette époque en rapport avec la mission. L'un d'eux faisait des tableaux d'église, mais n'eut pas plus tôt connu la vérité

qu'il prit la résolution d'abandonner un état dont les ressources tenaient à des pratiques idolâtres, et de gagner sa vie d'une manière plus chrétienne. L'autre, natif d'Érivan, non loin du mont Ararat, reporta au loin, en reprenant le chemin de cette ville, des idées religieuses bien différentes de celles qu'il avait eues en la quittant; il avait dans ce voyage appris à connaître véritablement Jésus-Christ comme le Sauveur de son âme. Deux ou trois prêtres des villages voisins paraissaient aussi sincèrement occupés à la recherche du même salut. On peut citer encore, comme un fait intéressant, que deux jeunes gens de Brousse, l'un et l'autre sérieux, et dont l'un surtout nous donnait beaucoup d'espérances, furent appelés à diriger des écoles de village aux frais des habitants eux-mêmes. Ces deux instituteurs exercèrent une influence chrétienne très-sensible, non-seulement dans leurs écoles, mais encore au sein des populations qui les environnaient.

Quelques signes d'opposition parurent cependant menacer alors l'œuvre de la réforme dans cette ville. Un évêque, nouvellement arrivé, commença par donner aux deux instituteurs l'ordre positif de cesser toute relation avec les missionnaires. « Ces hommes, disait-il, sont des impies ; ils ne croient ni à l'intercession, ni à la virginité perpétuelle de la sainte Mère de Dieu, ni à la présence réelle du corps et du sang dans l'Eucharistie, etc., etc. » Il

interdit également au peuple la lecture de nos publications. Mais il est juste de dire que toute son opposition se borna à des paroles, et qu'en conséquence, elle excita fort peu l'attention du public.

L'influence de la station de Trébizonde avait été considérable, sans que pourtant on y eût pu signaler un grand nombre de conversions. Des vingt ou vingt-cinq personnes qui fréquentaient plus ou moins régulièrement les services du dimanche, deux seulement avaient donné des marques satisfaisantes de piété. Mais cinq ou six autres inspirèrent des espérances, et on pouvait dire de toutes qu'elles écoutaient la Parole de Dieu avec des dispositions sérieuses. Un fait remarquable, c'est que dans le synode local de la communauté arménienne, corps composé de six individus, deux étaient amis décidés de la mission, et qu'on en pouvait dire autant de tous les prêtres, à l'exception d'un seul. On parlait aussi d'un prêtre qui, dirigeant une école importante dans un village des environs, agissait en homme éclairé et se servait de son influence pour favoriser la propagation des saintes Écritures. Quelques individus de la station eurent à souffrir de la part de leurs familles, mais, grâce à Dieu, tous les efforts tentés pour faire intervenir le pouvoir civil dans ces différends, restèrent inutiles. Au printemps de 1843, l'esprit de recherche fit de rapides progrès. Cinq ou six personnes nouvelles se mirent à sonder les Écritures et à suivre les prédications. Il en résulta quel-

que agitation d'une nature peu bienveillante, et pendant quelques dimanches consécutifs, les frères durent aller, par prudence, tenir leurs assemblées dans les champs.

A Erzeroum aussi, quelques prêtres, dégoûtés de leur système religieux, commencèrent à se montrer désireux « de choses meilleures. » L'un d'eux alla jusqu'à exhorter ses paroissiens à croire et à vivre selon les Évangiles. Plusieurs laïques manifestèrent aussi de l'intérêt pour les choses spirituelles, et au commencement de 1843, cette catégorie comprenait au moins une vingtaine de personnes. Un service religieux, établi dès l'année précédente par M. Jackson, vit en conséquence s'accroître de beaucoup le nombre des assistants. Ces faits étaient quelque chose de tout nouveau pour Erzeroum, qui avait jusqu'à ce moment donné beaucoup moins d'espérance qu'aucune des autres stations. Mais, comme il arrive ordinairement, le succès donna naissance à la persécution. L'évêque du lieu était absent, mais quelques-uns des magnats proférèrent des menaces contre le prêtre, contre l'instituteur de leur école, qui était un homme évangélique, et contre un autre jeune homme attaché au service de la mission. L'évêque, averti par lettres que le protestantisme gagnait du terrain dans son diocèse, se hâta de revenir. Les grecs et les catholiques romains travaillaient de toutes leurs forces à accroître l'irritation. L'évêque fit comparaître devant lui le jeune homme

attaché à la mission et lui enjoignit de quitter la ville dans quatre jours, mais cet ordre ne fut pas exécuté. Le prélat, dénonçant ensuite les missionnaires en pleine église, défendit au peuple d'avoir avec eux le moindre rapport. Le prêtre avait été dès l'abord privé de ses vêtements sacerdotaux, c'est-à-dire suspendu de ses fonctions ; mais quelques jours après, l'évêque le fit venir, l'accabla des plus grossières injures, et donna ordre qu'il fût lié et qu'il reçût la bastonnade ; mais aucun de ses gens ne voulut se rendre coupable d'un tel outrage sur la personne d'un prêtre, ce que voyant, le prélat se chargea lui-même de cette indigne exécution. Le patient compta vingt-cinq coups, après quoi il s'évanouit, de sorte qu'il ne put dire à quel chiffre s'arrêta l'évêque. Quand celui-ci fut fatigué, il fit passer une chaîne autour de sa victime, et le pauvre prêtre passa la nuit en prison. Le lendemain, l'intervention de quelques amis parvint cependant à le faire relâcher, et le jour suivant, ce même homme eut le courage de déclarer à l'évêque, en présence de plusieurs témoins, que malgré le traitement qu'il venait de subir, il continuerait à lire et à enseigner l'Évangile.

Ce fait est d'autant plus triste à raconter que l'évêque qu'on y voit figurer, avait lui-même cherché pour un temps la vérité et avait eu à souffrir pour elle. C'était un de ceux qu'une sentence d'exil avait frappés sous le patriarchat d'Hagapos, en

1839. Mais comme la vérité n'avait pas poussé dans son cœur d'assez profondes racines, il avait suffi de l'épreuve pour l'en extirper, et depuis sa rentrée au pouvoir, peu d'autres ecclésiastiques du pays se sont montrés adversaires plus haineux et plus violents de la foi protestante. On peut bien dire de cet homme que sa dernière condition est pire que la première.

Pendant que ces choses se passaient à Erzeroum, le Seigneur accordait d'admirables faveurs à nos frères d'Adabazar. Au printemps de 1842, le vartabed leur donna la permission formelle de s'assembler chaque dimanche dans une maison particulière pour s'y adonner à la prière et à la lecture de la Bible. De vingt-cinq à cinquante personnes prenaient habituellement part à ces réunions. Cependant il y avait là aussi des adversaires de l'œuvre, épiant avec vigilance l'occasion de l'entraver. Au printemps de 1853, une visite de l'évêque du diocèse sembla la leur fournir. Ce prélat n'était autre que l'ex-patriarche Stepan. On lui dénonça nos frères comme une secte nouvelle, foncièrement hérétique dans ses croyances et ardente à en répandre de toutes parts le venin. L'évêque prit les noms des principaux membres de cette prétendue secte, et les ayant fait venir devant lui, leur demanda quelques explications. Ils lui répondirent qu'ils ne s'étaient pas séparés de l'Église arménienne, mais qu'ils avaient adopté les saintes Écritures pour unique règle de

leur foi et de leur conduite ; qu'ils s'efforçaient de sanctifier le dimanche, de s'abstenir du mensonge, des jurements, des blasphèmes, et en un mot de se conformer en tout aux règles posées par Jésus-Christ. Le prélat leur adressa ensuite, dans le but de s'éclairer lui-même, quelques autres questions, puis il déclara qu'il ne trouvait aucun fondement aux accusations portées contre eux : « Ce que vous avez à cœur de faire, ajouta-t-il en les congédiant, est une chose excellente. Plût à Dieu que notre Église entière s'y appliquât également ! Retournez donc dans vos demeures et continuez paisiblement à marcher dans la même voie. »

Un peu plus tard d'autres accusateurs, reproduisant à peu près les mêmes griefs, prièrent encore l'évêque de s'opposer aux protestants. « Mais quel est donc leur crime ? demanda Stepan. — Ils ne font que de lire le Nouveau Testament et que de prier. — Lire le Nouveau Testament ! s'écria alors l'évêque, mais pourquoi ne le liraient-ils pas ? Ce livre n'est-il pas le seul fondement de notre foi ? Ne le recevons-nous pas tous comme tel ? Avons-nous une autre loi ? Ah ! qu'il serait heureux que sous ce rapport, vous ressemblassiez tous à ces gens ! »

A Nicomédie l'œuvre avait tristement langui pendant quelques mois ; mais durant l'été de 1842 on la vit reprendre une vie toute nouvelle. Un des symptômes en même temps qu'un des fruits de ce réveil fut l'accroissement du nombre des assistants

aux réunions de prières qui avaient lieu la semaine. Il s'éleva rapidement du chiffre de six ou huit à quarante ou cinquante. Beaucoup d'âmes s'y montrèrent sérieusement occupées des choses du salut ; c'en fut assez pour que les émissaires de Satan se missent aussi en mouvement. Quelques-uns des frères les plus notables furent cités devant l'évêque sous l'accusation d'hérésie ; mais ce prélat était encore Stepan. Il examina l'affaire et se prononça comme il l'avait fait à Adabazar. Il alla même plus loin, car le dimanche suivant et dans l'église même il s'exprima en ces termes : « J'ai examiné l'affaire de ces gens (les protestants) et me suis convaincu qu'ils se bornent à se réunir dans le but de lire l'Évangile et les Psaumes, habitude très-louable et que je voudrais voir répandue partout. J'ai aussi examiné leurs livres et je n'y ai rien trouvé de mauvais. Ils sont au contraire excellents. Abstenez-vous donc désormais de leur vouloir du mal, et appliquez-vous plutôt à vivre en paix les uns avec les autres. »

Un des traducteurs employés à Smyrne commença, dès cette époque, à donner des signes de réveil, et trois Arméniens de Kaiserieh, de passage dans la même ville, y prirent un profond intérêt à des conversations religieuses. Ainsi la salutaire influence du Saint-Esprit se fit, jusqu'à un certain point, sentir à Smyrne, comme sur à peu près tous les autres points du champ de la mission.

CHAPITRE VII.

Une exécution. — Histoire d'un renégat. — Insulte faite à la légation britannique. — Gage de liberté religieuse. — La main de la Providence. — Étendue de l'œuvre de réforme. — Épreuves de l'Évangile. — L'esprit de recherche se répand. — Influence religieuse du séminaire. — Réveil parmi les femmes — Conversion d'une nonne. — Ouverture d'une maison d'éducation pour les femmes. — Le patriarche donne sa démission, et Matheos est mis à sa place. — Persécution contre le prêtre Vertanes. — Caractère du patriarche Matheos. — Sa politique envers les protestants. — On prend la résolution de les persécuter. — Des affaires empêchent de le faire. — Bedros vartabed est banni. — Ses travaux et sa mort. — Second exil du prêtre Vertanes. — Cruel traitement de M. Tateos. — Délivrance de prison. — Attaques contre le séminaire. — Discussions et leurs fruits. — Débats publics. — Utilité de lapider. — Livres du pape. — Portrait d'un jésuite. — Colporteurs. — Opposition au papisme. — Censure de la presse. — Morts heureuses.

Vers la fin du mois d'août 1843, l'on vit un petit nombre d'officiers de police conduire à pas précipités, à travers les rues de Constantinople, un jeune homme vêtu à l'européenne. Ses bras étaient attachés derrière lui, il était pâle et sur ses traits se peignait l'anxiété. Lorsque ses conducteurs furent arrivés dans un lieu fréquenté par le public, au centre du quartier où se faisaient les affaires de la ville, ils s'arrêtèrent soudainement, firent agenouiller le prisonnier sur le pavé, et un Turc, aux formes athlé-

tiques, s'étant avancé, lui trancha la tête d'un seul coup de son yatagan. Un écrit, placé près de là (telle est encore la coutume en Orient), faisait connaître qu'il avait « été trouvé vêtu comme un apostat, » et que son crime était « l'apostasie de la vraie foi, » c'est-à-dire du mahométisme. Un ou deux jours après l'exécution, les marchands, qui demeuraient près de l'endroit où gisait le corps décapité (les corps ne restaient jamais exposés plus de trois jours), demandèrent au chef de la police qu'il fût enlevé à cause de sa mauvaise odeur. Sa réponse fut prophétique : « Il ne peut faire de mal à personne, dit-il, qu'au bout de trois jours ; *mais la plus mauvaise odeur du corps de cet homme est encore à venir*. » Pendant plusieurs jours, cet événement excita un intérêt extraordinaire parmi toutes les classes de la communauté, et l'on en parlait en tremblant et avec crainte; tout bas, mais avec emphase.

L'histoire et les circonstances de ce fait sont simplement ce qui suit : le jeune homme qui périt était un obscur individu, arménien de nation et de religion. L'on raconte que dans un moment de tentation et lorsqu'il était sous l'influence de l'alcool, il avait abjuré la foi de ses pères et s'était déclaré mahométan. Cependant, il ne s'était pas encore soumis au rite de la circoncision, lorsqu'il commença à se repentir de son imprudence et à se demander comment il pourrait retourner sur ses pas. Le châtiment de

l'apostasie était la mort; en conséquence il ne pouvait rester dans sa ville natale et y professer de nouveau la religion chrétienne. Il s'enfuit donc en Grèce, et après une absence d'un an environ, impatient de revoir ses amis et sa mère, qui était veuve, il revint à Constantinople, portant pour déguisement des vêtements européens. Il fut bientôt reconnu par un Turc qu'il avait connu autrefois, fut arrêté, emprisonné et condamné à être décapité. Alors, l'ambassadeur britannique, sir Stratford Canning, mû par des sentiments d'humanité (sentiments par lesquels il s'est toujours distingué), fit tous ses efforts pour le faire mettre en liberté. Le grand visir, après quelques jours de délai, promit enfin que le jeune homme n'aurait pas la tête tranchée. L'on ne sait s'il manqua alors de sincérité ou s'il fut ensuite dans l'impossibilité de persuader au divan impérial de tenir la promesse qu'il avait faite; ce qu'il y a de certain, c'est que lui et ses collègues au pouvoir étaient du parti opposé à la réforme, et qu'ils faisaient tous leurs efforts pour empêcher les innovations et pour ramener en Turquie l'ancien ordre de choses. Le jeune homme fut mis à mort, comme nous l'avons vu ; et dans de telles circonstances, cet acte était une insulte publique faite à la légation britannique, et les démarches qu'avait tentées l'ambassadeur la rendaient encore plus grave. Il y avait tout d'abord la violation volontaire d'une promesse solennelle; ensuite, l'exécution d'un hom-

me pour avoir embrassé la religion chrétienne fut considérée comme une insulte faite à la religion de l'Angleterre ainsi qu'à celle de toute l'Europe. Sir Stratford Canning fit alors, dans les termes les plus énergiques, des remontrances contre cette manière d'agir du gouvernement turc, et demanda avec autorité que l'on ne permît plus que des actes aussi barbares et aussi fanatiques eussent encore lieu. L'ambassadeur français et l'ambassadeur prussien l'appuyèrent fortement, dit-on, dans cette circonstance. Le grand visir fut, comme auparavant, prompt à faire verbalement la promesse qu'on lui demandait; mais, bientôt après, l'on découvrit un acte d'une trahison encore plus évidente. Un grec, dans l'intérieur de l'Asie mineure, s'était déclaré mahométan, et après cela avait refusé d'accomplir les rites de sa nouvelle foi; or, en même temps que le ministre turc faisait, au sujet des changements de religion, les plus belles promesses aux ambassadeurs, il préparait l'arrêt de mort du second renégat qui fut exécuté immédiatement! Un manque de foi si indigne et si souvent répété ne pouvait plus être supporté patiemment. Sir Stratford Canning demanda donc d'une manière très-péremptoire que le sultan lui-même donnât une promesse écrite (puisque l'on ne pouvait pas se fier plus longtemps à ses ministres), et qu'il y déclarât que ceux, qui, après avoir embrassé le mahométisme, retourneraient au christianisme, ne seraient plus condamnés

à mort pour cet acte. Et, bientôt après, l'ambassadeur britannique reçut de son gouvernement les instructions les plus formelles, ayant pour but de l'engager à ne pas descendre d'un degré du terrain où il s'était placé. Le gouvernement français et son ministre étaient également décidés; et, après quelques hésitations, la Russie elle-même jeta, dans la même balance, le poids de son influence. Les Turcs cédèrent par nécessité après des débats qui durèrent plusieurs semaines, et la promesse exigée « *que personne ne serait plus mis à mort en Turquie pour ses opinions religieuses*, » fut enfin donnée et signée par le sultan lui-même. Le doigt de Dieu était si visible dans toute cette affaire, que Son Excellence sir Stratford Canning reconnut après que Dieu seul l'avait accomplie, et il ajouta que, quant à lui, il la considérait presque comme un miracle.

Personne ne parla dans cette occasion des droits du peuple de Dieu qui habitait la Turquie, et qui, depuis longtemps déjà, luttait pour obtenir le privilége de croire en Dieu et de l'adorer selon sa conscience. Autant que l'on en peut juger, il paraîtrait que les grandes puissances européennes et leurs représentants près de la Porte, aussi bien que les Turcs eux-mêmes, ne demandaient l'écrit dont il est fait mention ici que pour protéger un homme qui, portant le nom de chrétien, aurait embrassé la religion mahométane (cas comparativement rare), puis retournerait à son ancienne religion. Mais Dieu, en

incitant ces puissants gouvernements à prendre cette attitude dans cette circonstance particulière, et en couronnant leurs efforts d'un succès signalé, avait des desseins bien plus vastes en vue. Il voulait établir son royaume spirituel dans ce pays, et pour que ces desseins fussent pleinement accomplis, il fallait que son peuple eût la liberté de l'adorer comme lui-même l'avait décrété. Mais si tout d'abord on avait parlé de protéger le protestantisme, comment aurait-on pu espérer que la Russie et la France eussent voulu employer leur influence pour favoriser cette religion en Turquie? Sous quel prétexte l'Angleterre aurait-elle pu s'en occuper avec autorité ou de quel moyen moral se serait-elle servi pour agir avec succès sur l'esprit des Turcs? Mais, par l'action merveilleuse de la Providence, toutes les puissances de l'Europe furent conduites à s'unir pour demander au sultan, avec une unanimité et une décision extraordinaires, une promesse qui, bien que l'on ne s'en doutât pas alors, devait dans la suite assurer aux chrétiens protestants, natifs de Turquie, la pleine jouissance de tous leurs droits civils. C'est en présence du cadavre mutilé du renégat arménien que fut livré le combat pour la liberté religieuse.

L'œuvre de Dieu continua à s'étendre de tous côtés dans l'empire turc; mais le nombre des vrais convertis et même des simples auditeurs était encore bien petit. Néanmoins l'on ne doit pas juger

de l'étendue de l'œuvre d'après cela. Des milliers d'Arméniens dans la métropole, et un grand nombre dans les provinces avaient reconnu les erreurs de leur Église et la vérité des doctrines évangéliques. Plusieurs d'entre eux n'avaient jamais vu de missionnaires, mais seulement des convertis de leur propre pays ; d'autres, qui avaient eu de fréquentes conversations avec des missionnaires, ne pouvaient cependant se décider à aller aux services publics. Plusieurs motifs les faisaient agir ainsi : quelques-uns étaient si engagés dans les affaires que, s'ils s'étaient avoués protestants, leur avenir temporel eût été détruit ; d'autres ne pouvaient se décider à sacrifier les honneurs mondains à la profession de leur foi ; d'autres enfin ne pouvaient se soumettre à endurer les reproches et les persécutions de leurs amis ; et tous étaient persuadés que tôt ou tard les foudres de la vengeance ecclésiastique éclateraient de nouveau sur la tête de ceux qui auraient embrassé l'Évangile.

De tout temps, ceux qui ont fait ouvertement profession d'obéir à Christ plutôt qu'à l'Église ont été exposés à des sacrifices et à des persécutions. Toutefois, il est probable que ceux dont l'esprit seul était convaincu et qui, par prudence humaine, s'abstenaient de professer la vérité, ne seraient cependant jamais retournés à leurs anciennes superstitions. En les comparant à la Parole de Dieu, ils avaient découvert avec joie qu'elles n'étaient que men-

songe. Quelque petit que fût encore alors le nombre des convertis prêts à braver tous les dangers pour leur foi, quinze ans d'un progrès semblable à celui déjà obtenu suffiraient non-seulement pour que l'Arménie se passât de missionnaires américains, mais encore pour qu'elle en fournît elle-même et auprès et au loin.

De 1843 à 1846, la persécution sévit presque continuellement ; mais dans toute l'étendue du champ de travail un esprit de recherche et de discussion se répandit d'une manière extraordinaire, et le nombre des croyants augmenta. En effet, les congrégations du dimanche étaient plus nombreuses, quoique à Trébizonde et à Erzeroum l'on fût obligé pendant une partie du service de suspendre le culte public à cause des hostilités du clergé. Il y avait, en vérité, une faim de la parole comme on en a rarement vu dans le monde entier. Le séminaire de Bébek ainsi que les maisons des missionnaires de Péra, devinrent des lieux de rendez-vous pour de petites troupes d'hommes et de femmes, qui y venaient tous les jours de la semaine et à toutes les heures du jour, et qui occasionnaient presque du tumulte pour pouvoir entendre prêcher l'Évangile. Plusieurs des élèves du séminaire étaient pieux à cette époque, et l'Évangile ne fit jamais plus de bien et n'eut jamais plus de pouvoir qu'alors sur les affections des membres de la communauté, qui étaient sérieusement impressionnés. Une pieuse veuve, en

plaçant son fils dans cette institution, lui dit : « Oubliez dès aujourd'hui que je suis votre mère, prenez Christ pour votre mère et vivez pour lui seul. Mon seul but en vous plaçant dans cette école, est que vous connaissiez mieux Christ et que vous deveniez son vrai disciple. »

Il est bon de faire remarquer, comme un des signes du progrès de l'époque dont nous nous occupons dans ce moment, qu'un culte domestique, consistant dans la lecture des Écritures et la prière en langue vulgaire, fut fondé dans plusieurs familles et que des femmes des différents quartiers de la ville demandèrent souvent qu'on tînt des réunions dans leur voisinage. En un mot, aucun obstacle ne gênait plus l'accès auprès de cette portion de la communauté, et ce champ de travail donnait les plus belles espérances. Comme preuve du changement remarquable qui avait eu lieu parmi les femmes, je dirai qu'un jour, ayant à parcourir un quartier arménien, je pus annoncer l'Évangile à trente ou quarante familles.

Une des plus frappantes conversions fut celle d'une nonne bigote, âgée d'environ soixante ans, qui avait usé sa vie dans les pratiques et les pénitences d'un ascétisme rigoureux, et qui apprit alors à considérer toutes ces choses comme « une perte à cause de Christ. » Elle disait : « Autrefois je pensais que le salut s'obtenait en faisant et souffrant beaucoup ; mais maintenant, que Dieu en soit béni !

j'ai appris que Christ seul est mon Sauveur. »

Pour obéir aux besoins qui se manifestaient et à ce qui nous parut une indication de la Providence, on ouvrit à Péra une maison d'éducation pour les femmes, dans l'automne de 1845.

Elle fut établie chez M. Goodell ; les élèves prenaient leurs repas avec sa famille et Mlle Lovell, venue pour cela d'Amérique, se chargea de la direction des études. L'école s'ouvrit avec huit élèves, nombre que nos fonds ne nous permettaient pas de dépasser, bien que plusieurs parents fussent très-désappointés lorsque nous leur dîmes que nous ne pouvions en recevoir davantage.

Dans l'automne de 1844, le patriarche Asdooadzadoor se démit de ses fonctions, et Matheos, autrefois évêque de Brousse, mais alors évêque de Smyrne, fut nommé à sa place. L'ancien patriarche, avant sa démission, s'était montré de plus en plus intolérant envers le protestantisme, quoique la plupart du temps son inimitié s'épuisât en paroles haineuses. Il avait déclaré plusieurs fois, dans différentes églises, que lui et les hommes importants de la communauté avaient fait vœu de ne se donner aucun repos avant d'avoir entièrement extirpé cette affreuse hérésie. Une fois entre autres, après les plus violentes malédictions contre les frères évangéliques, il exprima le désir que leurs fosses fussent creusées, et leurs corps ensevelis dans un mépris éternel et si profondément que le son de la

dernière trompette ne pût arriver jusqu'à eux! Une autre fois, après avoir dit au peuple que les protestants se servaient du prétexte de la religion pour essayer de détruire la foi arménienne, il ajouta : « Que la colère de Dieu soit sur eux ! Puissent-ils être tous détruits! » Toutes ces déclamations avaient pour but sans doute d'entretenir l'esprit de fanatisme. Cependant, bien que faites par un patriarche dont le caractère était bien connu, elles n'eurent que peu d'influence. La plus grande injustice et la plus grande persécution furent exercées, sous l'autorité de ce patriarche, contre le pieux prêtre dont il est si souvent fait mention sous le nom de Vertanes. Il avait répandu l'Évangile avec activité et avec succès. Comme il était prêtre, il réussit d'autant mieux contre le clergé qui, à son tour, prit occasion de sa prêtrise pour mieux se venger. Un prêtre appartient à l'Église et doit se soumettre aux ordres de son évêque ou du patriarche. Il peut être envoyé dans l'intérieur du pays pour y remplir ses fonctions ou pour expier des torts, et les Turcs, loin de s'y opposer, prêteraient leur appui à l'exécution d'une telle sentence.

Vertanes, comme nous l'avons déjà dit, avait cessé de remplir la charge de prêtre, bien qu'il appartînt encore officiellement au clergé et que lorsqu'il se présentait à l'église du patriarche, on lui donnât, selon la coutume, une robe de prêtre. Au mois de février 1843, cette robe lui fut arrachée

avec violence par le chef de cette église qui lui défendit d'exercer plus longtemps les fonctions ecclésiastiques. Cela causa une si grande agitation dans la ville, qu'il jugea prudent de s'en éloigner pendant quelque temps ; en conséquence, il fit un voyage de huit mois en Asie mineure et en Arménie. Partout où il allait, il ne « voulait savoir que Christ et Christ crucifié ; » et c'est seulement au Jugement dernier que l'on connaîtra tout le bien produit par ses travaux.

Bientôt après son retour, ou dans les premiers jours de décembre, il fut arrêté un dimanche en sortant de l'église et jeté dans la prison du patriarche, qui, cependant, essaya de lui persuader de se soumettre à l'Église et prépara une rétractation ; mais Vertanes répondit qu'il lui serait impossible de mettre son nom au bas d'un pareil document et lui en présenta un autre où il se déclarait régulièrement ordonné prêtre de l'Église arménienne et obligé par ses fonctions de prêcher Christ, comme il l'avait fait, et le ferait encore. Le patriarche refusa d'accepter cet écrit et lui en envoya un autre qui fut également repoussé.

Enfin, comme ultimatum, le patriarche lui en envoya un troisième. Vertanes dit : « Les Turcs ont dernièrement décapité un jeune homme arménien pour avoir renié la religion mahométane ; si vous le voulez, coupez-moi la tête ici, à la porte de l'église ; mais quant à votre papier, je ne puis le

signer. » Le lendemain, le prêtre fut délivré d'une manière imprévue. Mais il ne jouit pas longtemps de sa liberté. Il fut bientôt saisi de nouveau par les émissaires du patriarche et entraîné par force dans un bateau à voiles découvert ; on ne lui permit pas même de prendre chez lui de quoi se bien couvrir, bien que ce fût au milieu de l'hiver, et il fut en toute hâte envoyé, à travers la mer de Marmara, au couvent d'Armash, près de Nicomédie. Les autres frères cependant ne se laissèrent point intimider par ces actes de violence, et le nombre de nos auditeurs augmenta chaque dimanche à nos prédications.

Nous connaissons déjà un peu le caractère du nouveau patriarche. C'était un homme irrésolu, intimement convaincu des erreurs de son Église et disposé parfois à favoriser la réforme ; mais retenu par la crainte d'offenser le parti le plus puissant à cette époque. Le célèbre instituteur Peshtimaljian, déjà nommé, le connaissait beaucoup comme un de ses anciens élèves.

En 1834, lorsque Matheos était simple vartabed dans une église de village, et qu'il était avec lui dans les meilleurs termes, ce professeur nous en donna, pour notre gouverne, la description suivante.

Il le représenta comme un homme éclairé, mais sans principes, toujours prêt à se laisser gouverner par les opinions en vogue et les désirs dominants de ceux auxquels il voulait plaire. Lorsqu'il est avec

les cléricaux, il est clérical; au milieu des évangéliques, il devient évangélique; « en un mot, » dit l'instituteur, « il ressemble à une citerne vide : si vous mettez la tête à l'ouverture et que vous disiez BOO, la citerne dira BOO; si vous dites *bah*, elle répondra *bah*. » Et à mesure qu'il montra son caractère, nous pûmes reconnaître, depuis le commencement jusqu'à ce jour, que la description faite par le judicieux Peshtimaljian était parfaitement exacte. Matheos est un homme dont l'adresse et l'habileté sont peu communes, très-agréable dans ses manières et très-caché dans ses projets.

Peu de temps après son élévation au pouvoir, plusieurs des frères évangéliques allèrent le visiter; quelques-uns pour se conformer à l'usage, d'autres par suite d'une invitation. Il se montra amical avec tous et déclara qu'il désirait favoriser l'éducation et même la réforme et s'opposer à la persécution, tout en intimant aux missionnaires et aux colporteurs bibliques de rester tranquilles et d'éviter toute agitation, comme si des éléments si opposés que le sont ceux de la vérité de Dieu et ceux des doctrines et des pratiques de l'Église arménienne, pouvaient être mises en contact sans produire de commotion; et comme si des hommes d'une grande probité, dont le but unique était de vivre toujours dans la crainte de Dieu et de leur conscience, pouvaient se laisser guider et gouverner dans leur conduite religieuse par des mondains sans principes.

Le patriarche, il faut l'avouer, était à cette époque dans une position très-difficile. Les doctrines évangéliques se répandaient de tous côtés. Les ennemis de la vérité demandaient avec clameurs qu'on prît des mesures décisives pour arrêter efficacement cette alarmante tendance au protestantisme. Ils ne voulurent permettre à leur patriarche ni de laisser les choses comme elles étaient, ni de faire un compromis. Le bruit s'était déjà répandu que Matheos lui-même était protestant ; et intérieurement comme dans ses moments de sincérité, il reconnaissait que les protestants étaient dans la vérité et sa propre Église dans l'erreur. Je crois même que, s'il avait été sûr d'entraîner le peuple avec lui et de conserver ses dignités, ses richesses, ses honneurs, il aurait préféré abandonner l'ancien système et en embrasser un qui était plus simple et moins pesant. Mais il savait bien que les plus grands avantages terrestres dans l'Église arménienne se trouvaient dans l'autre parti. Il était ambitieux ; et comme il avait atteint le plus haut poste de sa nation, il était résolu à le conserver. Sa grande indifférence lui faisait espérer que les frères évangéliques cèderaient facilement dans les choses de foi et de conscience ; mais il fut trompé dans son attente. Il n'y avait pas d'alternative ; il dut se poser en adversaire, et pour sauver ses intérêts il sacrifia les protestants. Dès ce moment, il mit tout en œuvre pour extirper le protestantisme du pays. Deux moyens

se présentaient à lui : la persuasion ou la force, les arguments ou la persécution. Il voulut d'abord combiner ces deux moyens, espérant ainsi en augmenter les résultats.

La plupart des marchands et des artisans, en Turquie, ont besoin pour réussir du patronage de quelques individus riches et influents, et les jeunes gens ne peuvent guère espérer de faire leur chemin dans le monde sans de tels amis. Par d'habiles manœuvres, le patriarche plongea dans la misère bon nombre de ceux qui s'étaient attachés à l'Évangile. Il conseilla secrètement à tous les membres de son troupeau, patrons des frères évangéliques, et à ceux qui s'approvisionnaient habituellement chez eux de leur retirer sans bruit leur protection. En conséquence ceux qui étaient en voie de prospérité se trouvèrent tout-à-coup sans travail, et au lieu de pouvoir fournir aux besoins des amis qu'ils avaient jusque-là soutenus, ils manquèrent de ressources pour eux-mêmes. Ils comprirent bientôt que tous leurs reproches seraient inutiles aussi longtemps qu'ils n'abandonneraient pas les prédications des missionnaires et la défense des opinions évangéliques. Ce ne fut pas tout : les prêtres reçurent l'ordre de remettre au patriarche les noms de ceux qui n'allaient pas à confesse, ne recevaient pas l'absolution et ne participaient pas à la communion dans leurs églises. Les plus fermes, les plus éclairés, et c'étaient ceux qu'on avait surtout en vue, ne purent

se soumettre à ces rites entachés de superstition et d'idolâtrie. Ceux qui désobéissaient à cet ordre étaient menacés de l'excommunication, dont les conséquences, au point de vue temporel, devaient nécessairement être fort graves dans une communauté organisée comme celle-là. Toutefois l'excommunication fut ajournée, peut-être pour juger de ce qu'on pouvait attendre du système de persécution commencé. L'on devait en faire l'expérience dans les provinces aussi bien que dans la métropole, et des ordres semblables aux précedents furent envoyés aux évêques partout où se trouvaient des protestants.

En même temps un petit nombre d'ecclésiastiques penchaient eux-mêmes du côté évangélique. Deux ou trois vartabeds et quelques prêtres en étaient venus à suivre, dimanche après dimanche, le culte public de nos missionnaires, d'autres nous étaient favorables. Il fallait que les guides spirituels du peuple fissent quelque chose pour arrêter cette tendance au protestantisme. Le vartabed Bedros, converti dont nous avons déjà parlé, fut le premier que l'on choisit pour en faire un exemple. On savait dans toute la ville qu'il avait embrassé les vues évangéliques, et le patriarche, pour mettre ses opinions à l'épreuve, lui avait ordonné dans une certaine occasion de célébrer la messe; ce que Bedros avait refusé par motif de conscience. Alors le patriarche lui intima de se rendre sur-le-champ dans une ville située sur la frontière de la Russie, ostensiblement pour lui donner la

charge d'un diocèse, mais en réalité pour le placer de manière qu'il pût facilement être conduit en prison dans le monastère d'Echmiadzin. Il déclina poliment l'honneur de cette charge, et le patriarche n'était pas encore décidé à recourir à la force. Après quelque délai, il fut résolu que Bedros serait envoyé au monastère de Jérusalem. Le patriarche prépara un écrit où le vartabed faisait sa soumission à ses supérieurs et à leurs doctrines. Bedros persista résolument dans son refus, donnant pour raison qu'il ne pouvait accomplir consciencieusement plusieurs cérémonies de l'Église. Il n'alla jamais jusqu'à Jérusalem, mais seulement à Beyrouth, d'où il se rendit à Alep et à Aintab. Pendant plusieurs années il travailla dans ces villes et dans les environs avec beaucoup de zèle et de fidélité au bien spirituel de ses concitoyens au milieu des persécutions. Il distribua un grand nombre de livres chrétiens et prêcha l'Évangile avec succès à un grand nombre de personnes. Il fut subitement emporté par le choléra dans l'automne de 1849, mais il mourut en paix.

Il faut le reconnaître, ce cas excepté, on fit peu de chose pour intimider d'autres prêtres qui recherchaient la vérité ; mais le hardi Matheos ne se laissa pas toutefois décourager. Le prêtre Vertanes était en son pouvoir prisonnier au monastère d'Armash, où il avait été envoyé par le précédent patriarche. Mais ce prêtre avait ajouté de nouveaux torts à ses anciens, en prêchant aux moines le salut par le

sang de Jésus-Christ, seul, sans les œuvres de la loi. Plusieurs de ceux-ci furent réveillés et convaincus, et quelques-uns arrivèrent à la foi. L'on fit savoir à Constantinople que si le prêtre protestant n'était pas retiré du couvent, tous ceux qui y demeuraient seraient bientôt corrompus. Alors le patriarche Matheos se procura sur-le-champ un firman impérial (février 1845) pour que le prêtre Vertanes fût envoyé à Césarée, où, six ans auparavant, M. Der Sahagyan avait été exilé pour une faute semblable.

En se rendant dans cette ville, sous la garde d'un officier turc, il annonça partout sur sa route l'Évangile pour lequel il était dans les liens, et jusque dans son lieu d'exil il fit connaître Christ, et Christ crucifié, à tous ceux qu'il put approcher.

Au mois de juillet de la même année, le sultan, à l'occasion d'une grande fête, donna des ordres pour que tous les exilés du pays fussent mis en liberté ; et notre frère persécuté retourna le 4 août à Constantinople. Après son départ, le patriarche reçut de Césarée des lettres dans lesquelles on lui disait que si Vertanes était resté plus longtemps dans cette ville, tous les habitants auraient suivi son exemple, car il en avait déjà gagné plusieurs.

Nous devons rapporter un autre cas de persécution qui eut lieu à la même époque :

Un respectable habitant de Trébizonde, qui se nommait Tateos, ancien membre du conseil municipal arménien, prit intérêt à l'étude de la Bible.

Comme il était assez riche, il alla visiter Constantinople, Smyrne, Brousse, Nicomédie et Adabazar dans le seul but de faire la connaissance des missionnaires et des frères indigènes, et d'étudier les progrès de l'œuvre de Dieu, aussi bien que les vérités de sa parole. Il retourna à Trébizonde, fortifié dans sa foi et animé d'un plus grand zèle pour la vérité.

Avant son arrivée, en conséquence d'une lettre du patriarche Matheos, des mesures énergiques avaient été adoptées pour forcer les frères évangéliques à se soumettre à l'Église.

Presque la moitié de ceux qu'on regardait comme protestants s'étaient rétractés, et le parti persécuteur, craignant avec raison l'influence de Tateos, résolut de l'éloigner. Aussi fut-il, au départ du steamer pour Constantinople, conduit à bord par ruse, jeté à fond de cale et gardé là par ordre du pacha, agissant à l'instigation du vartabed arménien. Voilà donc un citoyen paisible, honnête et estimé, arraché secrètement à sa famille et sans examen, sans accusateur connu, sans savoir où il va, traité comme un criminel. Arrivé à Constantinople, d'abord conduit auprès du patriarche, ensuite dans un hôpital arménien, il fut enfin enfermé dans la maison des fous !

Là, il fut chargé de deux chaînes, dont l'une liait son cou à la muraille, l'autre ses pieds sur le plancher. On ne sait combien de temps il serait resté

là si heureusement des frères n'avaient découvert sa prison et obtenu, malgré la défense du patriarche d'y admettre personne, la liberté de parvenir jusqu'à lui. On le plaça ensuite dans une chambre plus retirée pour prévenir tout nouvel accès auprès de lui.

Un dimanche, huit jours après, tandis que l'assemblée arménienne entonnait un chant à Péra, le prisonnier entra librement dans la chapelle. Bien des prières s'étaient élevées pour lui; son apparition subite et inattendue au milieu de nous, nous rappela vivement l'histoire de Pierre, rapportée dans les Actes.

Aussitôt nous rendîmes ensemble des actions de grâces à Dieu et nous prîmes courage. Le fait était connu de sir Stratford Canning, et il est probable que ses représentations avaient déterminé le patriarche à relâcher cette innocente victime.

Dès l'arrivée de Matheos au pouvoir, il fut évident qu'il considérait l'école de Bébek comme l'instrument le plus puissant pour étendre le protestantisme dans le pays. Il travailla donc assidûment à la renverser. Il s'occupa pendant toute une année à dresser les plans les plus habiles pour atteindre ce but. Il ne recula pas même devant les moyens immoraux, et toutefois il ne réussit à éloigner qu'une demi-douzaine d'élèves, en même temps qu'une autre douzaine prenaient la place de ceux-ci, et à contraindre de nous quitter un sous-maître qui fut bientôt remplacé.

Toutefois, on crut qu'il fallait au moins faire semblant d'argumentation pour arrêter la diffusion des opinions évangéliques. Le parti du patriarche avait affecté de mépriser les protestants pour leur manque de savoir; il espérait, en provoquant une discussion avec ses hommes les plus capables, réduire les opposants au silence et tourner l'opinion publique contre eux. La première de ces conférences eut lieu dans la maison d'un papiste arménien, homme riche et influent, grand adversaire du protestantisme. Plusieurs savants de ses amis y vinrent, parmi lesquels trois ou quatre vartabeds; du côté évangélique se trouvaient quelques-uns de nos frères. M. Apisoghom Khachadoorian était notre principal orateur. Après deux ou trois discussions sur l'infaillibilité de l'Église, la transsubstantiation, la confession auriculaire, etc., le parti catholique se retira; mais l'homme dans la maison duquel ces assemblées avaient été tenues, demeura convaincu que la vérité était de notre côté, et finalement fut lui-même converti. Bientôt les protestants furent provoqués à envoyer leurs docteurs les plus capables pour discuter contre le plus fameux des champions de l'orthodoxie arménienne, M. Chamoorjian, principal du collége de Scutari.

Tout, dans ces réunions, était préparé pour favoriser le parti du patriarche. D'abord elles se tenaient dans une maison des leurs, et le nombre des Arméniens y était dix fois plus considérable que celui des

protestants ; les sujets à discuter étaient choisis par les avocats de l'Église, préparés d'avance et cachés aux protestants jusqu'au moment de la discussion. Nos adversaires reconnurent toutefois que les citations claires et simples de la Bible, présentées par M. Khachadoorian et ses compagnons, faisaient plus d'impression sur les esprits que la parade de science et de logique scolastique de leurs orgueilleux antagonistes ; aussi les conférences furent-elles suspendues.

Alors on eut recours à la presse, et ce même M. Chamoorjian publia un ouvrage sur la régénération baptismale, et un autre sur la transsubstantiation. M. Wood répondit avec talent au premier, et M. Khachadoorian au second. Enfin, par ordre du patriarche, des réunions furent ouvertes dans une salle attenante à la grande église, pour y discuter des sujets religieux. Seulement l'on ne laissa prendre part aux débats que ceux qui avaient consenti à signer un papier où ils déclaraient être attachés à l'Église et recevoir ses doctrines, moyen bien simple d'exclure tous les protestants ; aussi le but n'était-il que de raffermir la foi des Arméniens ébranlés.

Les sujets traités furent : la foi et les œuvres, et l'infaillibilité et l'autorité de l'Église. Trois réunions seulement eurent lieu, et dans les deux premières, le fameux champion du patriarche fut si complétement battu par les arguments des deux frères évan-

géliques, que chaque fois il quitta la salle en colère et qu'à la troisième il ne reparut pas. Les principaux orateurs protestants, dans ces assemblées, étaient M. Stepan, aujourd'hui agent séculier de la communauté protestante à la Porte, et M. Avedis, alors aide-instituteur au séminaire de Bébek, où il avait été élevé, et maintenant pasteur de l'église évangélique arménienne de Constantinople. Il y avait là, dit-on, trois cents personnes, et les protestants, au nombre de trois ou quatre, après avoir attendu quelque temps se retirèrent. Mais ils furent suivis dans la rue par des bandits qui les assaillirent de pierres, arguments que leur parti jugeait sans doute dignes de lui et les seuls qu'il eût réellement à sa disposition.

Plusieurs presses papistes furent employées à publier des ouvrages en arménien et en turc pour fortifier les préjugés contre les protestants et faire mépriser nos missionnaires.

Parmi les plus remarquables de ces ouvrages se trouvait une série de volumes publiés à Constantinople par un jésuite français, du nom de Boré. Ces volumes étaient remplis de honteuses calomnies, et par cela même manquèrent leur but. Boré avait évidemment été envoyé en Orient pour y combattre l'influence protestante, et il était bien choisi pour être le suppôt d'une société d'hommes qui s'appuient sur le mensonge et l'injustice. A son arrivée à Constantinople, il se fit passer pour un savant chargé

d'une mission ; à Oroomiah, c'était un colonel avec épée et épaulettes ; à Tabriz, un humble maître d'école ; à Ispahan, un zélé propagateur de la foi romaine ; à Mossoul, il devint un consul général français pour la Terre-Sainte.

Loin de diminuer la distribution des livres saints, l'hostilité des ecclésiastiques ne fit que l'accroître. Deux frères, hommes judicieux, actifs et instruits, étaient employés à parcourir la ville et les rives du Bosphore pour vendre des livres évangéliques et pour causer sur des sujets religieux, lorsque l'occasion s'en présentait. Ils firent beaucoup de bien en annonçant l'Évangile à leurs compatriotes et en les mettant en rapport avec les missionnaires. Il n'était pas rare non plus que des étrangers, et même des prêtres, vinssent chez M. Homes pour se procurer des livres qu'ils faisaient circuler.

Parmi ceux qui furent convertis à la vérité, se trouvaient quelques-uns de ses anciens ennemis. L'un d'eux, homme d'environ cinquante ans, confessa, en demandant pardon à Dieu, d'avoir, sur l'ordre du patriarche, porté les livres évangéliques qu'il avait pour être brûlés ; ce qu'il regardait aujourd'hui comme un grand péché, bien qu'accompli par ignorance. Un autre avoua qu'il s'était tenu près de la porte de la fournaise et qu'il avait aidé à jeter nos livres dans les flammes. Outre les efforts faits dans la capitale pour répandre au loin nos publications, plusieurs voyages furent accomplis avec un

succès vraiment encourageant par des agents indigènes, sous la direction de M. Homes. Dans un de ces voyages, les frères parcoururent tous les lieux importants du sud de la mer de Marmara, où ils furent bien reçus, vendirent un grand nombre de livres et en laissèrent dans chaque endroit un petit dépôt entre les mains d'un agent. Un autre voyage fut accompli par deux natifs convertis dans différentes parties de l'Arménie et principalement dans les pays baignés par l'Euphrate. A cause des craintes du peuple, ils n'eurent pas grand succès dans la vente des livres, mais ils trouvèrent bon nombre de personnes disposées à écouter leurs explications de l'Évangile. Ils éprouvèrent aussi plus d'une difficulté de la part du clergé. Un autre voyage fut fait à Varna, dans la Turquie d'Europe, sur les bords de la Mer Noire. Plusieurs personnes de cette ville entendirent la sainte Parole avec un grand intérêt; presque toutes les publications qu'on y avait apportées furent vendues, et plus tard une nouvelle provision y fut envoyée de Constantinople. Un autre voyage fut encore entrepris par deux des frères dans différentes parties de la Turquie d'Europe. Ils passèrent un mois entier à Rodosto, où les catholiques romains avaient récemment exercé une grande influence, et où plusieurs Arméniens avaient exprimé leur intention de s'unir au pape. Nos frères réussirent à leur persuader de ne plus prêter l'oreille aux enseignements trom-

peurs des émissaires de Rome, de sorte qu'une congrégation papiste, recueillie par un prêtre romain, au milieu des Arméniens, fut bientôt dispersée. Un grand nombre se montrèrent prêts à écouter l'Évangile, et même plusieurs prêtres se mirent à chercher la vérité. Cinq d'entre eux vinrent s'en enquérir auprès de nous. Après avoir quitté Rodosto, les frères visitèrent Andrinople, Philipopolis, et revinrent par Salonique. Ils avaient emporté avec eux une grande quantité de livres, et ils revinrent les mains vides, sans avoir pu répondre à tous les besoins.

Entre autres signes de progrès de la civilisation européenne en Turquie, l'on peut compter (quoique ce ne soit pas une amélioration) l'établissement d'une censure pour la presse. On ne sait pas si la première suggestion en est due à une puissance étrangère ou à un patriarche. Cette innovation commença par gêner notre distribution de livres ; mais la Providence nous délivra bientôt de tout embarras à ce sujet. Il fut d'abord décrété qu'aucun livre ne serait introduit dans la métropole sans être examiné par le patriarche dans la langue duquel il serait imprimé.

Nous eûmes bientôt la certitude, néanmoins, que l'unique but du gouvernement dans cette mesure était d'exclure les écrits politiques, dangereux, et les autorités turques connaissaient si bien notre caractère, que nous restâmes convaincus qu'aucune de nos publications ne serait jamais désignée comme

telle. L'officier chargé de la visite des livres à la douane nous était des plus favorable dans l'examen de nos caisses.

Six des Arméniens qui avaient donné des preuves satisfaisantes de piété, furent retirés de ce monde. Tous moururent en paix, rendant témoignage à la vérité et à la puissance de l'Évangile. De tels faits étaient nouveaux dans un pays où, d'ordinaire, on s'efforce d'arracher le mourant aux pensées de la mort, et de le bercer de vaines espérances de retour à la santé.

En expirant, un jeune homme parla calmement et joyeusement de sa dissolution, et exprima la plus douce assurance d'être bientôt reçu dans la joie de son Seigneur. Jamais fait pareil ne s'était vu parmi les Arméniens. Que sont tous les trésors dépensés à soutenir cette mission au prix d'une âme appelée à de telles espérances et à un tel bonheur?

CHAPITRE VIII.

Cruauté de l'évêque d'Erzeroum. — Le bien tiré du mal. — Les prélats éclairés, les pires des persécuteurs. — Position centrale d'Erzeroum. — La vérité se répand dans les villages. — Succès à Trébizonde. — Mort d'un croyant. — Honteuses funérailles. — Ecclésiastiques vaillants. — Boghos persécuteur. — Mesures de violence. — Arrestations de protestants. — Maison de M. Bliss assaillie. — Mauvais effets de la persécution. — Influence de Trébizonde sur l'intérieur. — La vérité gagne du terrain à Brousse. — Un ermite converti. — Progrès à Brousse et dans les villages. Voyage missionnaire à Nicomédie et à Adabazar. — Un persécuteur converti. — Grand zèle. — Exemples de persécutions à Kurdbeleng. — Familles anglaises pieuses à Nicomédie. — Mort de MM. Mugurdich et Sarlis à Smyrne. — Vartabed de Tarse, M. Van Lennep à Tocat.

L'œuvre du Seigneur n'était pas stationnaire en Arménie ; la persécution ne diminuait pas non plus; elle ne s'exerçait pas aussi librement dans la capitale que dans les provinces ; et même il arrivait souvent que les protestants de l'intérieur avaient à souffrir des cruautés inouïes, tandis qu'à Constantinople les frères vivaient en paix. L'évêque d'Erzeroum semblait surpasser par la haine et l'amertume de ses persécutions tous les autres ennemis de l'Église. Il établit des espions dans toutes les parties de la ville pour épier le peuple ; quelquefois ses prêtres mêmes étaient apostés dans les mai-

sons adjacentes aux résidences des missionnaires, pour noter leurs visiteurs, et jamais une transgression connue de ses ordres ne resta impunie. Maintes fois une cruelle bastonnade fut infligée sous ses propres yeux, pour punir quelques simples expressions de respect pour la Parole de Dieu. Un beau jeune homme reçut vingt coups de bâton sur les pieds et fut ensuite jeté en prison pour le double crime d'avoir vendu à un camarade un exemplaire des psaumes de David en arménien moderne, et d'avoir été rendre visite à un des missionnaires. Un autre, instituteur d'école de village, subit le même supplice pour avoir enseigné l'Évangile aux habitants de l'endroit. Un négociant, qui de bonne heure avait embrassé la vérité, fut renversé à terre dans la chambre de l'évêque, cruellement frappé, puis excommunié, et enfin exposé aux crachats du peuple dans la rue, le tout pour avoir visité les missionnaires. Un prêtre lui-même fut, pour lui avoir témoigné de la sympathie, cité devant l'évêque et bâtonné. Un autre, pour avoir fait une seule visite à M. Peabody et emprunté quelques livres, fut saisi, enchaîné et mis dans un cachot. Ses livres furent brûlés devant ses yeux, et il ne reçut sa liberté que sur l'engagement écrit qu'il ne s'occuperait plus jamais des missionnaires ni de leurs publications. Enfin, un jeune homme pieux fut encore cruellement frappé pour avoir laissé échapper quelques expressions indiquant le désir de se conformer

aux préceptes de la Bible, expressions rapportées par des espions de l'évêque.

Dans la plupart des cas, ces mesures violentes ne servaient qu'à fortifier la foi de nos frères, en mettant en évidence le véritable esprit des autorités ecclésiastiques. La vérité ne fit de progrès parmi la population arménienne d'Erzeroum que pendant ces persécutions. Le nombre des personnes qui recherchaient les missionnaires s'accroissait de jour en jour. On demandait des livres, et quelques-uns de ceux qui ne nous avaient jamais connus personnellement étaient dans l'habitude de se réunir pour lire la sainte Écriture et chercher ensemble à la comprendre.

Un des plus violents adversaires qui s'étaient employés à faire punir le jeune instituteur dont nous avons parlé, fut subitement convaincu de ses erreurs et commença à prêcher avec zèle la foi qu'il s'était efforcé de détruire. Ce ne fut pas le seul exemple de ce genre. Un autre, jadis non moins opposé, homme riche et influent, prit à la Parole un si vif intérêt, qu'il suivit les prédications de M. Peabody, et s'attacha complètement à la vérité. Un vartabed éclairé et très-zélé pour le bien de son troupeau suivit aussi ces prédications.

C'est un fait triste, mais instructif, que les persécuteurs les plus ardents étaient des prélats de l'Église arménienne, et que dans leur nombre s'en trouvaient trois, autrefois amis des missionnaires, et

qui, par conséquent, connaissaient mieux la vérité que les autres : Matheos, patriarche de Constantinople, dont nous rapporterons plus tard les persécutions ; Eprem, évêque d'Erzeroum, dont nous venons de raconter la conduite violente ; Boghos, vartabed de Trébizonde, qui, dans la guerre injuste et cruelle qu'il fit aux vrais disciples du Christ, ne le cédait en rien à ses confrères. Tous les trois, nous devons le dire, n'étaient ni des ignorants ni des bigots. Tous les trois reconnaissaient les erreurs et les superstitions de leur Église, et avaient souvent exprimé leur désir de réformer les abus. Deux d'entre eux avaient même été persécutés comme protestants ; et les voilà maintenant les plus zélés, les plus persévérants parmi les persécuteurs. C'est qu'ils recherchaient les louanges des hommes plus que l'approbation de Dieu.

La principale raison du clergé arménien pour expulser le protestantisme d'Erzeroum, était la position centrale de cette ville, et par conséquent son influence sur toutes les provinces de l'Arménie ; et ce fait rend une station sur ce point d'autant plus importante.

Les missionnaires et leurs aides avaient l'habitude de faire des tournées dans diverses directions pour prêcher l'Évangile et distribuer des livres. Dans le district de Pasin, à l'est d'Erzeroum, qui embrasse, en tout, près de deux cents villages, M. Peabody

trouva les prêtres et le peuple très-accessibles. Un ou deux parmi les prêtres montrèrent un vrai désir de s'instruire, et dans les villages plus rapprochés, bien que les évêques eussent défendu aux paysans de recevoir nos livres ou de s'entretenir avec nous, il s'en trouvait toujours de disposés, par amour de la vérité, à enfreindre les ordres de leurs chefs spirituels. Une fois le prêtre principal voulut connaître la voie du salut aussi bien qu'une partie de son troupeau; dans une autre occasion deux vartabeds parurent avoir le sentiment de leurs péchés et chercher comment ils pourraient échapper à la condamnation. Partout il y avait des adversaires ; mais ni la violence, ni les menaces de l'évêque ne pouvaient empêcher le peuple de rechercher avec avidité nos publications et nos entretiens. Il n'était pas rare de voir des individus arriver d'Égine, de Diarbekir et autres lieux éloignés, pour consulter les missionnaires.

Une tournée de deux ou trois mois à Sivas, à Erzengan, à Égine, etc., que fit M. Harootun, alors au service de la mission, et actuellement pasteur de l'Église évangélique à Nicomédie, fit connaître un grand nombre de faits très-réjouissants sur l'état des esprits dans cette partie du pays. Dans chaque endroit un peu important se trouvaient quelques personnes à la recherche de la vérité, et le manque d'ouvriers seul s'opposait à une moisson plus abondante.

A Trébizonde, l'Évangile avait fait d'encourageants progrès, sinon dans les cœurs, du moins dans les intelligences. Cette station se trouvait parmi les plus avancées de la Turquie. La prédication paisible de la Parole divine, et la distribution des saintes Écritures et de quelques autres livres et traités avaient, avec le secours de Dieu, remué les esprits et leur avaient enseigné à distinguer la vérité de l'erreur. Mais au milieu de ces hommes ardents à l'étude de la Parole, prompts à saisir l'occasion de la prière, il s'en trouvait peu d'assez avancés pour courir quelques risques par amour de la vérité, et encore moins qui fussent réellement « nés de nouveau. »

Toutefois, il faut en convenir, les indices du caractère chrétien au milieu d'un tel peuple, doivent différer de ce qu'ils sont dans une nation née sous des influences chrétiennes. Les Arméniens se développent au milieu de jurements, de mensonges, d'ivrognerie et de toutes les mauvaises passions que leur conscience ne leur reproche pas comme des péchés. Faire cesser un tel état de choses chez ce peuple, suppose donc en lui un plus grand changement que les mêmes effets produits chez une nation chrétiennement instruite. Et si, en même temps, nous voyons là des hommes prêts à supporter, sans se plaindre, des persécutions pour l'Évangile, étudiant la Parole avec avidité et respect, recherchant la société des enfants de Dieu, malgré les dangers qui

peuvent en résulter, comment ne pas tirer la conclusion que ces hommes ont été radicalement changés par l'influence du Saint-Esprit? Il était doux de voir la vigilance croissante contre le péché, l'esprit de prière, l'humilité, le zèle et tous les signes de la vie spirituelle se développer chez quelques frères. Il n'était pas rare que de nouvelles conversions vinssent à la connaissance des missionnaires.

Un jeune homme d'un esprit et d'une éducation supérieurs, appartenant à la foi catholique arménienne, et qui avait pendant quelque temps donné les témoignages les plus satisfaisants de piété, fut appelé à Dieu au printemps de 1844. Il avait été jusqu'à son dernier moment obsédé par son prêtre, s'efforçant de le ramener à son Église. Masurdick, tel est son nom, se montra très-décidé ; quelques jours avant sa mort, il abjura par écrit ses anciennes erreurs, et s'abandonna paisiblement à la miséricorde du Christ. Son corps ne fut point reçu au cimetière, ni honoré des cérémonies d'usage ; mais au milieu d'une nuit obscure et orageuse il fut transporté à un mille hors de la ville par des portefaix et enterré en plein champ. On l'avait menacé de l'enterrer comme un chien, et voilà comment s'exécuta la menace ; mais, comme il l'avait dit lui-même, cela lui importait peu, car on ne pouvait atteindre son âme.

C'est ici le lieu de raconter un enterrement du même genre qui se fit à Trébizonde : Une femme,

dont le mari et les fils étaient évangéliques, mourut. Bien que restée fidèle elle-même à son Église, les autorités ecclésiastiques refusèrent à son corps un ensevelissement chrétien aussi longtemps que son mari et ses fils ne rentreraient pas dans le giron de l'Église. Il n'y avait rien à reprocher à cette femme, et toute cette comédie fut jouée pour ramener les survivants. Ceux-ci, toutefois, ne voulurent pas acheter l'exemption de cette insulte par l'abandon de l'Évangile; de sorte qu'après bien des ennuis ils furent obligés d'enterrer le corps eux-mêmes, et d'aller, à travers les insultes de la populace, l'ensevelir loin de la ville, dans un coin de la ferme d'un musulman.

La conduite adoptée par le vartabed de Trébizonde envers le parti évangélique était singulièrement timide et indécise. Un jour il permettait à nos frères de se réunir pour lire les Écritures; le lendemain il les dénonçait du haut de la chaire, s'emparait de leurs livres, et les déchirait de ses propres mains. Une autre fois il leur accorda de tenir des réunions religieuses, il désigna même un prêtre qui devait y assister, puis après deux ou trois séances où assistaient quatre-vingts personnes, il les interdit, prêcha avec violence contre les protestants, et menaça de la bastonnade l'agent préposé à la distribution des livres de la mission, s'il osait continuer à exercer son emploi. Le secret de sa conduite était dans son désir de plaire aux deux partis, tous deux

mécontents. L'un lui conseillait de chasser du pays les protestants par la persécution, et au moment où il se disposait à suivre ce conseil, un autre venait lui dire qu'il ferait mieux de les laisser tranquilles, s'il ne voulait s'attirer des malheurs : « Hélas ! disait le pauvre vartabed, je brûle entre deux feux. L'un me pousse à la persécution, l'autre m'en éloigne. Plût à Dieu que je ne fusse jamais venu ici ! »

Enfin, harcelé de tous les côtés, ce fonctionnaire se vit obligé de porter plainte devant le pacha contre les protestants. Celui-ci demanda leurs noms, et alors s'éleva une nouvelle difficulté. Les conseillers du vartabed ne se trouvaient pas d'accord sur les noms que l'on devait inscrire, car chacun avait parmi les proscrits des amis qu'il ne voulait pas livrer aux caprices du tribunal turc. C'est ainsi que le Seigneur déjoua les perfides conseils de ses ennemis.

Plusieurs mois après, une querelle s'éleva parmi les Arméniens au sujet de leur vartabed, que quelques-uns voulaient éloigner de sa place, et que d'autres voulaient y maintenir ; il en résulta dans la persécution un temps d'arrêt pendant lequel les frères purent recueillir leurs forces pour les combats qu'ils prévoyaient dans l'avenir. Le vartabed, esprit vacillant, fut remplacé par un autre plus décidé et plus capable, mais moins religieux. C'était Boghos, dont nous avons déjà parlé, se disant jadis notre ami, mais aujourd'hui l'ennemi déclaré de l'Évangile. Après son arrivée au pouvoir, il entra

dans une suite de violences contre la Réformation. Il commença par citer devant lui deux de nos frères les plus actifs, et en leur parlant avec une douceur affectée de ce qu'il appelait en plaisantant leurs erreurs, il s'efforça de les prémunir contre les missionnaires, en déversant sur eux des injures et des calomnies. Les réponses de nos frères furent telles, qu'elles irritèrent le vartabed ; mais il dissimula sa colère et les laissa partir en paix, les exhortant à réfléchir jusqu'à ce qu'il les fît rappeler. Dix jours après il les fit venir une seconde fois, après avoir réuni son conseil des Douze. Trois accusations furent portées contre eux : d'avoir suivi les prédications des Américains, de s'être enfermés dans leur chambre pour prier, et d'avoir refusé d'aller au marché le dimanche malgré l'ordre de leur père. Le vartabed et ses conseillers furent très-vexés de ne pouvoir répondre aux arguments que nos deux frères puisaient dans l'Écriture, et il devint clair qu'on était disposé, sinon déterminé, à recourir à la force. Plusieurs actes de persécution s'ensuivirent, mais on ne fit rien de grave jusqu'à ce qu'on eût reçu du patriarche de Constantinople une réponse à la lettre qu'on lui avait adressée à ce sujet.

Cette réponse arriva enfin au printemps de 1845 ; elle était caractéristique. Tous les rapports avec les protestants furent défendus, même les salutations dans la rue ; ceux qui leur avaient loué des maisons devaient les mettre à la porte ; enfin tous les moyens

de les tourmenter étaient recommandés, et si tout cela ne réussissait pas, on devait prendre des mesures encore plus dures. Ces ordres furent suivis à la lettre ; il devint impossible à nos frères de se montrer dans la rue sans être exposés à des insultes et même à des dangers, et ils furent poursuivis jusque dans leur intérieur. Ils demeurèrent fermes pendant quelque temps ; mais enfin ils cédèrent l'un après l'autre, et au bout d'une dizaine de jours la moitié de ceux qui lisaient l'Évangile l'avait abandonné. C'est alors que revint et fut arrêté M. Tateos, qui avait été envoyé à Constantinople, comme nous l'avons dit précédemment.

Ces mesures violentes étaient destinées à jeter la panique parmi nos frères. Muni de cette lettre du patriarche, le vartabed se crut en droit de recourir au besoin à l'autorité. Un protestant renégat fut si troublé dans sa conscience, qu'il vint courageusement chez le vartabed retirer sa rétractation. Il fut immédiatement jeté en prison ; les noms de ceux qui refusaient de se soumettre à l'Église furent envoyés au pacha, et une arrestation générale fut décidée. Pendant toute la nuit qui suivit le départ de M. Tateos, les patrouilles de la police parcouraient les rues en armes, quelquefois s'introduisant violemment dans les maisons pour y saisir les victimes de la colère ecclésiastique. Trois frères furent alors arrêtés et mis dans la prison des criminels. D'autres s'enfuirent à la campagne où le len-

demain ils furent traqués comme des bêtes fauves. D'autres, cachés dans la ville, y furent poursuivis par la police. L'exaspération de l'ennemi s'accroissait par son peu de succès. Un des prisonniers fut envoyé en exil à Karahissar, à deux ou trois cents lieues dans l'intérieur. Quant aux autres prisonniers, ils furent bientôt mis en liberté, et il devint évident que toutes ces violences n'avaient eu pour but que de frapper les esprits.

Un fait qui montre l'esprit féroce de cette époque, c'est l'attaque de la maison de M. Bliss par la populace qui, pendant une heure, l'assaillit de pierres, en brisa les vitres, et mit en danger la vie de plusieurs membres de la famille.

Bien que la rage de l'ennemi à Trébizonde fût apaisée, elle n'en avait pas moins laissé des traces. Par diverses causes, ceux que l'on avait crus convertis disparurent presque entièrement. Un était mort, deux absents, d'autres éloignés par avance, et deux enfin en exil. M. Powers cependant en découvrit encore quelques-uns affamés du pain de vie et disposés à suivre des prédications, bien qu'encore quelque peu effrayés.

L'influence de la station de Trébizonde se faisait de plus en plus sentir. Un prêtre éclairé demeurant dans un district peu éloigné s'efforça de répandre l'instruction et la foi. Un autre prêtre de la campagne, d'abord opposé, devint tout-à-coup défenseur de l'Évangile. Un de nos pieux colporteurs à Tocat,

réussit à répandre un grand nombre de nos publications, aussi bien qu'à pénétrer auprès du peuple et des prêtres pour les entretenir de religion.

Tandis que la persécution était à l'ordre du jour à Trébizonde et à Erzeroum, nos frères de Brousse vivaient en paix. De temps à autre ils furent menacés, mais jamais violentés. L'œuvre de l'évangélisation continua sans interruption. Les Écritures en langue anglaise furent introduites dans une école de filles, patronnée par la communauté, et le peuple la reçut toujours avec plus de faveur ; aussi l'Évangile y fit-il de rapides progrès. Un des magnats dit un jour chez M. Schneider : « C'est une erreur de croire que le baptême régénère, car alors tous ceux qui portent le nom de chrétiens seraient sauvés. Ce n'est qu'un signe extérieur, tandis que la nouvelle naissance dont parle Notre-Seigneur, est un changement radical de vie. » Quelques années auparavant on n'aurait pas pu trouver dans toute la ville de Brousse un seul individu capable de faire une pareille distinction. Dans une conversation d'un de nos frères avec deux vartabeds sur les erreurs de leur Église, ceux-ci acquiescèrent à tout, mais en ajoutant : « Qui oserait parler de tout cela publiquement? » Le courage leur manquait, mais cette simple connaissance intellectuelle était déjà un présage du progrès, surtout parmi les prêtres.

Nous eûmes alors un exemple de ce que peut l'Évangile pour changer le cœur. Un ermite vivant dans

les déserts, et ne visitant les hommes que rarement pour se procurer de la nourriture, donnait en paiement l'exhibition d'un petit os, relique de saint, dont la vue guérissait tous les maux, et quand les vivres lui manqaient il se nourrissait de racines et d'herbes. Ayant entendu parler des missionnaires de Brousse, il alla visiter M. Schneider et lui demanda son avis sur les reliques et d'autres superstitions. Il puisa dans cette conversation de toutes nouvelles idées, jeta son os et demanda un Nouveau Testament. Depuis ce moment, il en fit son compagnon, et ne l'étudia pas en vain. Le Saint-Esprit fut son docteur, Christ seul devint son espérance, sa paix et sa joie. On a rarement eu un plus bel exemple de douceur, de simplicité et de piété vivante.

En janvier 1845, les missionnaires de Brousse déclarèrent que les progrès de l'Évangile n'avaient jamais été plus grands. Un trait remarquable de l'œuvre était alors que les femmes arrivaient plus nombreuses à l'Évangile. Quelques-unes, douées d'une grande tendresse de cœur, se montrèrent prêtes à abandonner leurs anciennes superstitions et leur mauvaise conduite, pour vivre selon la Parole de Dieu. Tout ceci peut s'appliquer en grande partie aux villages environnant Brousse, où se trouvaient des Arméniens. Les missionnaires, accompagnés de leurs aides indigènes, firent plusieurs tournées et trouvèrent partout un esprit d'investigation chez quelques individus. Ainsi le peuple avait ou-

vert çà et là de petites réunions pour lire les Écritures et pour prier, et même quelques prêtres prenaient intérêt aux nouvelles vérités qu'ils découvraient dans l'Évangile. Deux hommes zélés pour le bien réunissaient le dimanche ou les jours de fêtes une douzaine de leurs collègues, pour prier Dieu soit dans leur maison soit sur quelque point retiré des montagnes. Le vartabed de la même Église approuva la distribution de nos livres. Nous ne pouvions nous y tromper : les sentiments évangéliques se propageaient rapidement malgré leurs nombreux adversaires. Quelques-unes des autorités ecclésiastiques obtinrent du gouverneur turc, près de l'ancienne Nicée, un ordre lu dans les églises, défendant au peuple de parler religion, et de prononcer même le mot de protestant, sous peine de bastonnade, de trois ans de prison et du carcan. Cet ordre réprima la profession extérieure de la vérité, mais ne put en arrêter les progrès dans les esprits. M. Schneider, au lieu d'envoyer un agent comme de coutume, visita lui-même Balikesr à l'époque de la foire, vendit plus de cinq cents volumes à des personnes venues de l'intérieur, et profita de l'occasion pour annoncer l'Évangile à quelques esprits réveillés.

Comme il n'y avait pas de station ni à Nicomédie ni à Adabazar, ces villes furent occasionnellement visitées par les missionnaires; en 1844 et 1845 par moi-même; une fois par M. Schneider, et deux fois

par le docteur Azariah Smith. Les directeurs de l'Église arménienne étaient des incrédules insouciants ou de zélés formalistes, tous hostiles à un christianisme spirituel et pur. D'un autre côté, nos frères évangéliques étaient peu nombreux, avaient peu d'influence politique, et manquaient de protecteurs, surtout les plus éloignés de la capitale. Troublés par de petites persécutions, assaillis de menaces, ils étaient à la fois vexés dans leurs affaires et chassés de nos réunions religieuses. Ils craignaient qu'on ne les vît parler aux missionnaires, et même ils n'osaient se parler entre eux. Cependant leur nombre augmentait chaque jour, et le Seigneur mit un frein à la colère de l'ennemi. Une fois les frères de Nicomédie tenaient une réunion dans les champs, par crainte de leurs oppresseurs. Un jeune homme à la tête chaude et au poing solide, prit avec lui quelques bandits, et tous armés de bâtons, ils vinrent au lieu de réunion pour corriger nos frères. En les voyant venir et connaissant leurs pensées, celui qui présidait l'assemblée fixa son regard sur le jeune homme, l'interpella avec douceur par son nom, lui présenta un Nouveau Testament et lui dit : « Y a-t-il dans ce livre quelque chose que vous désiriez m'empêcher de lire? » Le jeune homme, subitement vaincu, jeta au loin son arme, et après s'être enquis de la vérité, il fut transformé dans tout son être et devint lui-même un disciple persécuté de Jésus-Christ.

Il fallait user de précautions dans les rap-

ports avec les missionnaires qui venaient à Nicomédie et à Adabazar. Les réunions se tenaient ordinairement le soir vers onze heures ou minuit dans une chambre haute, comme aux temps apostoliques. La prédication du dimanche se faisait ordinairement dans quelque jardin retiré, dans quelque lieu éloigné. Rien d'intéressant comme ces assemblées; on ne saurait croire avec quel plaisir ces hommes, à peine échappés aux ténèbres spirituelles, vivant comme des brebis au milieu de loups dévorants, voyaient arriver un missionnaire, et prêtaient l'oreille à ses paroles. Pour eux ces réunions de prières et de lecture de la Parole de Dieu n'étaient plus une affaire de pure forme; ils s'attachaient au fond, et sentaient que leurs devoirs envers Christ et son Évangile passaient avant tout. Ils se nourrissaient de la doctrine de la Bible, et en butte aux persécutions, ils vivaient paisibles et joyeux.

Donnons ici quelques exemples des persécutions soutenues par ces humbles chrétiens. A Adabazar, un d'eux, pour avoir refusé d'ouvrir sa boutique le dimanche, fut envoyé par un puissant arménien chercher, pour le compte du gouvernement, des bois de construction sur une montagne au milieu de la neige et de la pluie. Cet homme, délicat et inaccoutumé à de tels travaux, aurait succombé, si des Turcs, touchés de sa faiblesse, ne fussent venus à son secours. Un prêtre qui osa plaindre ce frère fut rasé, peine infamante aux yeux du peuple. Un individu,

pour avoir vendu nos livres, fut mis au carcan. Quatre ou cinq des prêtres furent emprisonnés au couvent d'Armash, pour avoir refusé de se soumettre aux superstitions de l'Église. A cette nouvelle, quelques frères vinrent ensemble à la prison, et dirent : « Nous avons la même croyance que ces hommes, et nous voulons partager leurs épreuves. » Ils furent emprisonnés. Dans un village arménien de Koordbeleng, où se trouvaient plusieurs « lecteurs de la Bible, » le chef de la communauté, qui était banquier, cédant aux instigations du principal prêtre, fit venir un officier de police turc, et après l'avoir enivré, l'excita à battre ces protestants, ce qu'il fit à coups de bâton, si cruellement que l'un d'eux manqua d'en mourir. Ce même banquier fut assassiné plus tard, avec l'approbation du même prêtre qui l'avait poussé à persécuter les protestants.

Un des frères ds Nicomédie fut enlevé à ses travaux en octobre 1845. A l'heure de la mort il était plein de joie dans le Seigneur, et causait avec ses amis de son bonheur d'aller à Christ. Quelques Anglais vinrent cette année habiter avec leurs familles à Nicomédie, appelés par le gouvernement turc pour diriger une fabrique de laine. M. Binns, son frère et leurs femmes étaient de vrais chrétiens, et ils exerçaient la plus heureuse influence. Leur présence fut un soutien moral et matériel pour les frères indigènes exposés à la misère et à la persécution ; et pendant le long temps où nos ennemis veil-

laient pour empêcher partout les réunions protestantes, la maison de M. Binns fut obligeamment ouverte pour cet objet.

La station de Smyrne eut à regretter la perte de deux excellents traducteurs. Le premier, M. Mugurdich Towmasian, homme spécialement propre à faire des visites, mourut à Constantinople, en prononçant ces paroles : « Je suis un grand pécheur ; mais je sais que Christ est mon Sauveur. » Le second, M. Sarkis, un des meilleurs élèves de sa nation, et un des premiers dont le cœur fut touché à Constantinople, dit aussi à son dernier moment : « Je suis un grand pécheur, mais le Christ est un plus grand Sauveur. »

Un vartabed venu de Tarse fit visite à M. Adger et lui exprima la plus vive satisfaction pour les livres qui, sortis de nos presses, étaient allés tomber entre ses mains, dans un lieu si éloigné. Évidemment son esprit s'ouvrait à la vérité. Vers la fin de 1845, le service en arménien était suivi à Smyrne par environ quinze personnes, dont quelques-unes recherchaient le salut avec ardeur.

M. Van Lennep, de la station de Constantinople, visita Tocat, où quelques frères lui exprimèrent le désir d'avoir un missionnaire toujours fixé auprès d'eux. Des dispositions à chercher la vérité semblaient se généraliser au milieu des chrétiens des villes et des campagnes. On pouvait dire avec vérité que la moisson était grande et les ouvriers peu nombreux.

CHAPITRE IX.

Rapport des Arméniens évangéliques avec l'Église. — Leurs devoirs comme membres de la Communauté civile. — Les Protestants soumis aux autorités. — Nouveaux moyens d'oppression. — Le prêtre Vertanes anathématisé. — Dénonciation du patriarche. — Châtiments infligés. — Le fanatisme triomphe. — Second anathème. — Formule de rétractation. — Le nouveau symbole du patriarche. — Exemples d'oppression. — Le pain et l'eau retirés aux protestants. — Entrevue de Khachadoorian avec le patriarche. — Dieu soutient les siens. — Bons fruits de la persécution. — Lettres au patriarche et aux primats. — Pétition présentée à Reschid-Pacha et aux ambassadeurs étrangers. — Empoisonnements. — Efforts tentés pour bannir les protestants. — Le gouvernement proclame la liberté religieuse. — Les prisonniers rendus à la liberté. — Calomnies dirigées contre eux. — Faux témoignages. — Abri procuré aux persécutés. — Bontés du révérend M. Halem. — Généreuses contributions.

Les Arméniens évangéliques étaient restés jusqu'alors membres de la communauté ecclésiastico-civile au sein de laquelle ils étaient nés. Ils se conformaient plus ou moins aux ordonnances de l'Église, selon qu'ils se trouvaient plus ou moins éclairés et disposés à souffrir pour l'amour de Christ. Les uns abandonnaient entièrement le culte public dans leurs temples, convaincus qu'ils étaient que par leur présence ils sanctionnaient de fait la superstition et l'idolâtrie que leur conscience désa-

vouait. Les autres s'y rendaient de temps en temps pour entendre un sermon, mais ils se faisaient un devoir de ne pas assister aux autres parties du service. D'autres encore, surtout ceux dont l'esprit seul était convaincu de la vérité, observaient extérieurement les cérémonies de leur religion aussi régulièrement que les usages l'exigeaient; et nous devons faire observer que, déjà antérieurement au mouvement protestant qui s'était opéré, il y avait une grande diversité de vues quant aux pratiques religieuses, et qu'on n'a jamais employé dans l'Église arménienne cette rigueur par laquelle on veut forcer les individus à observer les réglements ecclésiastiques, rigueur qui caractérise l'Église romaine à un si haut degré.

D'après les lois fondamentales de l'empire turc, chaque sujet chrétien doit être enrôlé dans une des communautés existantes, à la tête de laquelle se trouve un patriarche. Le sultan avait plusieurs fois défendu d'abandonner une de ces communautés pour une autre; on ne pouvait même le faire sans danger, bien que souvent la politique et l'or du pape eussent excusé de semblables infractions quand elles étaient en faveur de la foi romaine. Se détacher d'une de ces communautés sans se joindre à aucune autre, était renoncer à tout droit et à tout privilége civils, ce qui exposait nécessairement à toutes les conséquences fâcheuses d'une position illégale. Afin de faire mieux comprendre cet état de choses, il

sera nécessaire d'entrer dans quelques détails.

A Constantinople, comme dans les autres grandes villes de Turquie, chaque corps de métier forme une corporation dont les affaires sont réglées par un comité composé d'un petit nombre de membres riches et puissants de la corporation. Il n'est permis à personne d'ouvrir une boutique sans l'autorisation de ce comité. Souvent ainsi, un seul individu, sorte de surintendant, a, sinon nominalement, du moins de fait, le pouvoir d'accorder ou de refuser les autorisations. Un officier turc, dont la sanction officielle est nécessaire pour donner force de loi aux décisions des comités, préside toutes ces corporations. Chaque ouvrier et même chaque apprenti doit être muni d'un permis qu'il doit montrer aux officiers de la police turque toutes les fois qu'on le lui demande ; si un ouvrier n'a pas ce permis, il risque d'être jeté en prison comme un malfaiteur et un vagabond. Pour obtenir ces certificats, on est obligé de donner deux garanties ou plus de bonne conduite. Le patriarche se porte garant pour toute sa communauté.

On verra bientôt combien de facilité ce système donnait à la persécution pour poursuivre impunément son œuvre, même sous des apparences légales. Cependant notre but dans ce moment est de montrer ce qui résulte de l'abandon volontaire des communautés existantes en Turquie. Prenez, par exemple, la communauté arménienne, puisque

c'est de celle-là que nous devons parler maintenant. On doit se rappeler que devant la loi turque, la juridiction du patriarche est civile, et c'est ainsi qu'elle est considérée par le peuple. Au point de vue ecclésiastique, comme nous l'avons déjà expliqué, il n'est qu'un évêque, et il n'a pas plus de pouvoir dans l'Église que tout autre évêque du pays. Mais comme patriarche, il est au-dessus de tous les évêques, et cette distinction lui a été accordée par le gouvernement turc; en d'autres termes, elle est purement civile. Les fonctions de patriarche peuvent être remplies par un prêtre ou même par un laïque, comme cela s'est vu quelquefois. Or, comme il n'y avait aucune communauté protestante reconnue en Turquie, si les Arméniens évangéliques avaient déclaré ne pas vouloir reconnaître l'autorité du patriarche, ils auraient été considérés comme en révolte ouverte contre les autorités civiles, et punis comme tels.

En matière spirituelle, ceux qui étaient complètement décidés s'abstenaient soigneusement de toute participation à la superstition. Ils suivaient régulièrement les prédications des missionnaires et venaient s'asseoir à la Table du Seigneur comme des hôtes, parce qu'ils ne pouvaient, en conscience et d'une manière profitable, participer au culte dans l'Église arménienne. Ils maintenaient cependant des rapports avec elle et conservaient généralement l'espoir que, petit à petit, l'Église armé-

nienne tout entière se convertirait à la foi évangélique, et qu'on éviterait ainsi toute rupture sérieuse. Nous allons voir comment le patriarche Matheos leur enleva cette attente.

Les moyens employés jusqu'alors pour extirper le protestantisme avaient été complètement vains. C'est pourquoi, au commencement de l'année 1846, le patriarche résolut d'avoir recours à des mesures plus efficaces. La première victime choisie pour cette nouvelle expérience fut le prêtre Vertanes, dont le zèle et l'activité pour la cause du pur Évangile semblaient doublement odieux, parce qu'il était prêtre arménien, et qu'il avait été déjà deux fois exilé à cause de son adhésion à la réforme. Un des sergents du patriarche, avec l'officier municipal en chef des Arméniens du quartier, fut envoyé chez lui pour l'arrêter. Le propriétaire, qui était de ses amis, quoiqu'il ne fût pas lui-même protestant, ne recula pas devant un mensonge, déclara que Vertanes était absent, et parvint ainsi à se débarrasser des officier. Le prêtre s'échappa cette même nuit et gagna une autre partie de la ville, où il se cacha pendant plusieurs semaines chez un ami.

Le dimanche 25 janvier, quand l'office du matin fut terminé dans l'église arménienne, on éteignit les cierges, tout resta dans l'obscurité, le maître-autel fut voilé, et une bulle d'excommunication et d'anathème fut lue solennellement contre le prêtre Vertanes, et contre tous les adhérents des « sectaires

modernes. » Ce bien-aimé frère, qui avait déjà tant souffert pour son attachement fidèle à l'Évangile de Christ, fut qualifié par le patriarche de « vil misérable, » qui, « pour suivre les appétits de la chair, avait abandonné l'Église, et erre comme un vagabond, » « ne disant que des mensonges, » et « étant pour plusieurs une pierre d'achoppement. » On le traita également de « traître et d'assassin de Christ, — d'enfant de Satan, d'antéchrist, pire qu'un païen et qu'un athée, » parce qu'il enseigne les impiétés et les séductions des « sectaires modernes » (les protestants). « C'est pourquoi, dit le patriarche, nous l'expulsons et le chassons comme démon, et enfant du diable — et lui défendons de paraître dans la compagnie des croyants. Nous lui interdisons l'exercice du ministère, comme membre malade et détaché du corps du Christ, comme sarment arraché de la vigne, qui n'est plus bon qu'à être jeté au feu. Par cette bulle admonitrice, je commande donc, et j'ordonne à tous mes bien-aimés frères, dans toutes les villes éloignées ou rapprochées, de ne point le regarder, parce que son visage est comme celui de Bélial ; de ne point le recevoir dans leurs saintes demeures, car c'est un loup qui les ravagerait et les détruirait ; de ne considérer ses salutations que comme un poison mortel pour l'âme ; de se garder, ainsi que toutes leurs familles, de tout rapport avec les adhérents impies et séducteurs de la fausse doctrine des sectaires modernes ;

et de prier pour eux le Dieu qui ne se souvient point de l'iniquité des pécheurs, si toutefois ils s'en repentent, abandonnent leurs mauvaises voies et travaillent au salut de leurs âmes, par la grâce de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, béni à tout jamais. Amen. »

Et il ne faut pas croire que ces paroles fussent la répétition vaine d'une antique formule, prononcée pour obéir à une vieille coutume, mais oubliée et surannée en réalité. Si les termes de l'anathème furent sévères, ceux de la harangue que fit ensuite le patriarche au peuple, l'étaient bien davantage ; car la lecture de la bulle fut suivie d'une violente déclamation contre les protestants en général et le prêtre en particulier, déclamation qui excita de nombreux « *amen* » de la part du peuple fanatisé.

Le lendemain, la plus grande activité régnait parmi les prêtres, dans chaque quartier de la ville et des faubourgs. Tous s'agitaient comme les différentes parties d'une machine mise en mouvement par une même impulsion, et il n'était pas difficile de découvrir d'où celle-ci venait. Le patriarche, qui avait résolu de ne pas se fier uniquement à l'impression produite sur le peuple par l'anathème et les malédictions du jour précédent, avait ordonné à son clergé de veiller à ce que les punitions temporelles, dont le prêtre et les sectaires étaient menacés dans cette pièce, fussent appliquées à la lettre. Le même ordre avait été donné à tous, et les prêtres se dis-

posèrent unanimement à l'exécuter, la plupart, avec une apparente bonne volonté; mais plusieurs aussi, dont les sympathies étaient plutôt pour les opprimés que pour les oppresseurs, avec une grande répugnance. Il fut de plus ordonné aux chefs arméniens des corps de métier de la ville, de n'avoir aucune communication avec ceux des protestants qui refuseraient de se rétracter. Les hôteliers et les propriétaires de la ville furent obligés de renvoyer tout hôte ou locataire qui refuserait de souscrire à ces conditions. Les familles soupçonnées d'hérésie furent aussi visitées par les prêtres, à qui il fut ordonné d'en chasser les membres réfractaires, fils ou fille, frère ou sœur, mari ou femme. Les frères protestants furent sommés de comparaître devant le patriarche, afin d'abjurer publiquement et de se réconcilier avec l'Église. Et puis, pour rendre l'édit plus salutaire, on menaça tous ceux qui refuseraient leur concours à l'autorité, de l'excommunication dont on frappait les « nouveaux sectaires. »

Le fanatisme le plus effréné régnait dans la ville. Il bannit tout sentiment de droiture, tout respect pour la vérité et la justice, toute compassion. Plus d'une fois même l'affection tendre et forte qui unissait un mari et sa femme, des frères et des sœurs, des parents et des enfants, se convertit en haine et en persécution. La constance du peuple de Dieu ne faisait qu'animer davantage la colère de ses ennemis.

Leur résignation à souffrir joyeusement la con-

fiscation de leurs biens, était regardée comme preuve que les missionnaires leur avaient promis de grandes récompenses temporelles, et on considérait leur fidélité à souffrir pour le nom de Christ, comme de l'obstination. Quelques-uns des arméniens, dont le zèle à mettre à exécution les violentes mesures du patriarche avaient d'abord été tièdes, furent irrités par cette persévérance qui, dans leur indifférence religieuse, ne leur paraissait de la part des protestants que de l'entêtement et de la folie, et ils devinrent aussi d'ardents persécuteurs.

Les hommes influents des divers corps de métier étaient ceux qui montraient le plus d'acharnement pour forcer les frères évangéliques à se soumettre aux ordres du patriarche; et c'étaient eux qui, aux yeux du monde, pouvaient faire valoir les motifs les plus puissants à cet effet. Quel que fût le genre de violence qui fût employé par les prêtres ou par le peuple, il fut publiquement déclaré partout que c'était toujours d'après les ordres exprès du patriarche Matheos.

Pendant la semaine qui suivit la lecture du premier anathème, quoique plusieurs protestants eussent été violemment chassés de leurs maisons et de leurs boutiques, et empêchés ainsi de gagner leur vie et celle de leurs familles, d'autres arrachés au foyer paternel ou affligés de quelque autre manière, cependant aucun d'eux ne fut tenté de se rétracter. Le dimanche suivant, un second anathème

vint enflammer davantage encore les passions aveugles et forcenées d'un peuple ignorant et superstitieux. Cet anathème fut également lu dans toutes les églises, et accompagné des malédictions les plus violentes du patriarche, des évêques et des vartabeds. Dans cette nouvelle bulle il fut déclaré que non-seulement, le « maudit Vertanes, » « faussement appelé prêtre, » était anathématisé par la « sainte Église, » mais aussi « tous ceux qui pensaient comme lui. » Ils furent tous ensemble « maudits et excommuniés par Dieu et par tous ses saints, ainsi que par nous » (patriarche Matheos). « C'est pourquoi, » ajoutait-il, « quiconque possède un fils qui soit du nombre de ces impies, ou un père, ou un associé (de commerce), et lui donne à manger ou l'aide à gagner son pain, ou bien entretient avec lui des rapports d'amitié, qu'une telle personne sache qu'en agissant ainsi, elle nourrit dans sa maison un serpent venimeux qui lui inoculera un jour un poison mortel. Une telle personne reçoit Judas. Une telle personne se déclare ennemie de la sainte foi chrétienne, et aide à détruire la sainte Église orthodoxe des Arméniens. C'est pourquoi, nous maudissons aussi leurs maisons et leurs boutiques; et quiconque ira les visiter, sera dénoncé à la sainte Église, et puni par de terribles anathèmes. »

L'exaspération était à son comble. Les frères furent cités l'un après l'autre devant le patriarche, ou devant les autorités locales ecclésiastiques du

quartier de la ville où ils demeuraient, et engagés à signer un document d'abjuration, sous peine d'une malédiction terrible, qui les empêcherait de gagner leur vie et les ferait traiter comme des criminels. Par le premier papier qu'ils devaient signer, ils confessaient que « par les séductions de Satan » ils s'étaient séparés du giron de la sainte Église, » et s'étaient joints à « la secte impie » des protestants, qu'ils ne considéraient plus maintenant que comme une invention, un piége de Satan, une secte de confusion, une voie large menant à la perdition. » C'est pourquoi, repentants de leurs actions impies, ils se jetaient pour obtenir leur pardon « dans le giron de la sainte Église arménienne, immaculée et confessaient qu'elle seule avait « une foi sans tache, des sacrements divins, des rites d'institution apostolique, » et promettaient d'admettre « tout ce qu'admet cette Église, soit quant aux articles de foi, soit quant aux cérémonies, « et de rejeter avec anathème toute doctrine qu'elle croit bon de rejeter. »

Ce premier document n'étant pas encore suffisamment explicite pour quelques-uns des persécuteurs, on en rédigea un autre sous forme de *credo*, que tous les hérétiques furent appelés à signer comme la seule condition qui pût leur rendre la faveur du patriarche, c'est-à-dire leurs priviléges civils. Cette confession de foi contenait en substance toutes les erreurs du papisme. Elle reconnaissait la puissance des bonnes œuvres pour justifier l'homme

aussi bien que la foi ; sept sacrements ; la nécessité du baptême d'eau et de la confession auriculaire pour le salut ; l'efficace des prières de l'Église, du sacrifice de la messe et des aumônes pour les âmes de ceux qui étaient morts dans l'impénitence ; le pain et le vin de la communion comme étant véritablement le corps et le sang de Jésus-Christ ; la Vierge Marie comme mère de Dieu ; les crucifix, oints par les saintes huiles, comme dignes d'adoration ainsi que les reliques et les tableaux ; l'intercession des Saints comme agréable à Dieu ; et les patriarches comme représentants de Christ. Ce mandement exigeait en outre de ceux qui y souscrivaient, de se joindre dans la malédiction de tous ceux qui condamnent comme pratiques idolâtres l'adoration de la sainte Croix, des reliques et des images, et qui rejettent comme des superstitions les cérémonies de l'Église.

Ces deux pièces, dont la première eut pour titre : Papier d'abjuration, et la seconde : Nouveau *credo* du patriarche Matheos, sans avoir égard au nom du véritable auteur, furent données sous l'autorisation du patriarche lui-même, et par lui envoyées dans tout le pays pour être signées par les protestants. A Smyrne, à Nicomédie, à Adabazar, à Trébizonde et à Erzeroum, les chrétiens furent cités devant leurs chefs ecclésiastiques, et on leur présenta ce même *credo* en leur disant qu'il venait du patriarche, et que celui-ci leur commandait de le signer.

Un négociant très-respectable, qui était associé avec son beau-père, fut chassé de son comptoir, séparé de sa femme et de ses enfants, et dépouillé de ses biens, pour avoir refusé d'obéir aux ordres du patriarche. Un autre, qui faisait le commerce des soieries, fut cité devant le patriarche, qui, ne voyant en lui aucun signe de repentance, s'oublia à tel point qu'il l'apostropha avec des paroles dures et profanes, puis, déclarant que lui et tous ceux qui lui ressemblaient étaient maudits, il le chassa de sa présence. Cet homme retourna à son magasin, et fut suivi par un sergent du patriarche, qui somma alors son associé de comparaître devant ce dignitaire. L'associé reçut l'ordre de rompre immédiatement tout rapport avec l'hérétique, ce que la peur lui fit faire sans délai. Comme le magasin et la plus grande partie du capital employé dans le commerce appartenaient à l'associé, notre frère fut tout d'un coup réduit à la plus affreuse misère. Pour continuer ces actes de violence, le patriarche envoya chercher son père, et lui ordonna de chasser son fils de chez lui et de le déshériter. Cet ordre fut ensuite répété par écrit, adressé à un prêtre et cacheté du sceau du patriarche. Deux autres fils de cet homme étaient aussi compris dans la malédiction. Voici une traduction littérale de l'original, qui me tomba entre les mains :

« Prêtre bien-aimé! — Ce khachadoor pénitent a dit —« J'ai péché »— et a promis de se confesser

à vous et de communier au sein de notre Église. Mais ses trois fils (l'un desquels était le marchand de soieries) sont impénitents, endurcis dans le péché. S'ils reviennent à la maison de leur père, celui-ci ne doit pas les recevoir, ni les regarder comme ses héritiers; mais il doit les dépouiller de leur héritage, s'ils ne renoncent pas à leur iniquité. Adieu.

18 janvier (T. S.) 1846. Au patriarcat des Arméniens. — Constantinople.

(Scellé.)



Deux autres individus de l'intérieur du pays, tous deux citoyens inoffensifs et paisibles, qui se livraient à des occupations honnêtes et régulières, furent saisis par ordre du patriarche, livrés à la police turque, comme criminels, et renvoyés contre leur gré dans leurs demeures lointaines. Ils furent tous les deux munis de passeports par le chef de la police, et dans ces passeports il était expressément constaté que l'individu qui en était porteur, avait été « représenté par le patriarche comme vivant d'une vie vagabonde et irrégulière à Constantinople. » Nous possédons ces passeports.

Deux frères, associés dans le commerce, furent cités, d'abord devant un conseil composé d'un vartabed et de quatre prêtres, et ensuite devant le pa-

triarche lui-même, et sommés de dire s'ils consentaient à obéir à l'Église ou non. Sur leur réponse qu'ils recevaient tout ce qu'enseignent les saintes Écritures, mais qu'ils rejetaient tout le reste, ils furent rudement renvoyés. Le dimanche suivant tous les deux furent excommuniés, et on défendit à tout le monde de rien acheter dans leur magasin. Un arménien, fidèle disciple de l'Église, voulut faire un arrangement avec eux, acheter leur fonds et continuer leur commerce; mais le patriarche le lui interdit aussi; il déclara que la boutique et les marchandises qu'elle contenait étaient sous l'anathème ecclésiastique, et que quiconque voudrait s'établir dans cet endroit serait excommunié.

Un marchand pelletier, qu'on soupçonnait d'hérésie, fut aussi amené devant les quinze chefs de son corps de métier, et là il lui fut signifié que s'il voulait continuer son commerce, il devait les accompagner devant le patriarche pour confesser ses péchés et promettre de se conformer à l'avenir aux cérémonies et aux rites de l'Église. Cet homme répondit que ne sachant pas comment il avait pu offenser le patriarche, il ne saurait que confesser. A quoi on lui répondit : « On dit que vous êtes protestant; c'est-à-dire que vous ne recevez pas les Saints comme médiateurs, et que vous ne pratiquez pas les cérémonies de notre Église. » *Réponse.* — « Je suis arménien de naissance, et chrétien par la foi. Je reçois les saints Écrits de l'Ancien et du Nouveau

Testament comme guide, et je ne reconnais rien qui soit contraire à leur témoignage. » — « Alors, répliquèrent-ils, vous êtes excommunié, et dorénavant nous ne pouvons ni vous saluer, ni recevoir vos salutations, ni avoir avec vous aucune espèce de relation. » — Et des ordres furent donnés immédiatement à tous les marchands du voisinage pour leur défendre de trafiquer avec lui, parce qu'il était anathème. Son prêtre défendit à son boulanger, qui était arménien, de lui vendre du pain, et il se trouva ainsi dans la plus grande détresse.

Un pieux horloger fut amené à l'église patriarcale, et y fut réprimandé par un prêtre pour avoir » inventé une nouvelle secte ». L'horloger demanda si lire l'Évangile de « Christ était inventer une nouvelle secte. » Le prêtre répondit qu'il n'avait pas envie d'entamer de grandes discussions parce qu'il était très-pressé ; » mais, dit-il, quelle réponse donnez-vous? Voulez-vous recevoir les rites et cérémonies de l'Église, vous confesser au prêtre, et prendre part à la communion ou non? Si non je vous dénoncerai au patriarche. » Cet homme répondit qu'il ne pouvait recevoir tout ce qu'enseignait l'Église, et qu'il ne craignait pas d'être dénoncé au patriarche.

Peu de jours après, l'horloger fut cité devant son chef de métier, qui lui dit que le patriarche lui avait envoyé une note pour l'informer qu'il y avait des protestants dans sa corporation, et qu'il désirait savoir s'il en était un. Ce frère répondit qu'en matière

de religion il prenait pour guide les Écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils lui dirent : « Il n'est pas question de cela maintenant. Nous voulons savoir si vous recevez la religion enseignée par le patriarche (faisant évidemment allusion au nouveau *credo*), dont il paraît que quelques-uns ne sont pas satisfaits? » — *Réponse.* « Non. » — *Demande.* « Qu'êtes-vous? » — *Réponse.* « Je suis arménien. » — *Demande.* « Obéissez-vous au patriarche? » — *Réponse.* « Oui, je lui obéis comme à un magistrat civil, choisi par le Sultan pour régler nos affaires temporelles. » — *Demande.* « Ceci ne répond pas à notre question. Le reconnaissez-vous comme votre guide spirituel? » — *Réponse.* Non. »

Là-dessus, ils apprirent à notre frère, que le cautionnement du patriarche ne lui offrirait plus une garantie suffisante, et qu'il devait s'en procurer une autre, ou fermer sa boutique. Il leur amena aussitôt comme répondant un homme riche et influent, mais comme il faisait aussi partie des frères évangéliques, son cautionnement ne fut pas agréé. Et comme aucun des Arméniens qui n'étaient pas décidément évangéliques, n'osa se porter pour garant par crainte d'être excommunié, le pauvre horloger fut complétement ruiné.

Un prêtre se présenta chez un des protestants, et lui demanda s'il était décidé à aller à l'église. — *Réponse.* « Et pourquoi irais-je à l'église — pour adorer les images? » — *Le prêtre.* « Oui, il est de votre

devoir, non-seulement d'adorer les images, mais encore de vous confesser aux prêtres et d'obéir au patriarche.»—*Réponse*. «J'obéis au patriarche, mais non à ses superstitions.» — *Le prêtre*. «Je suis l'envoyé de Christ, et vous êtes tenu de me confesser vos péchés ; et quant à l'adoration des images, il est écrit dans mon Évangile, sinon dans le vôtre, qu'elles doivent être adorées.» — *Réponse*. « Montrez-moi votre Évangile, où cela est écrit.

Au lieu de lui accorder cette demande, pourtant si raisonnable, le prêtre commença à jurer et à maudire le frère, et le chassa de la maison qu'il occupait, en ordonnant en même temps au propriétaire de jeter son mobilier dans la rue, ce jour-là même, s'il ne s'en allait pas ailleurs. Sa famille fut aussi chassée et obligée de se réfugier chez un parent.

Les exemples que nous venons de citer ne sont que des échantillons des moyens généralement employés alors pour forcer les frères évangéliques à se réconcilier avec l'Église. Près de quarante individus, à Constantinople, furent de cette manière réduits à fermer leurs magasins et de cesser leur commerce. Près de soixante-dix personnes furent obligées de quitter ou père, ou mère, ou frère, ou sœur, ou mari, ou femme, ou enfant, pour l'amour de Christ, et contraintes d'abandonner leurs demeures par ordre du patriarche. Afin d'augmenter leur embarras, on défendit aux boulangers de leur fournir du pain, et aux porteurs d'eau de leur vendre de l'eau. Comme

dans la capitale une multitude de familles n'ont d'autre eau que celle que les porteurs leur vendent, et que le plus grand nombre de ces porteurs d'eau sont notoirement de bigots Arméniens, cette mesure fut la plus cruelle épreuve que les pauvres frères eurent à supporter.

Un grand nombre de ceux qui furent ainsi privés de tout emploi étaient forcés de dissoudre les associations dont ils faisaient partie, et de régler subitement leurs comptes, ce qui les enveloppait les uns et les autres dans une ruine complète. Et les agents du patriarche recherchaient avec la plus grande activité, si, parmi les excommuniés, il ne s'en trouvait pas qui dûssent de l'argent à ceux qui restaient fidèles à l'Église; dans ce cas, ces derniers, quelque regret qu'ils eussent pu avoir à gêner leurs amis, étaient obligés d'exiger immédiatement le paiement de la dette. Enfin, on eut recours à toute espèce d'inventions pour affliger le peuple de Dieu et le « forcer si possible à blasphémer. » On ne faisait autre chose au patriarchat que de diriger la persécution. Des prêtres, des commis des corps de métier et des propriétaires de khans, arrivaient continuellement pour rendre compte de la réussite ou de la non-réussite des divers complots tramés pour réduire les protestants rebelles à l'obéissance. Ces rapports faits, ils se retiraient encore avec de nouvelles instructions.

Beaucoup de protestants suspects furent amenés

devant le patriarche, qui les engagea fortement à se soumettre à l'Église et à signer le *credo*. Quoiqu'on ne manquât pas de se vanter de la longue liste de signatures qu'on s'était procurées, il était de fait que parmi tous ceux qui avaient abjuré, il n'y en avait que quatre ou cinq que les missionnaires eussent cru sincèrement attachés à l'Évangile, et et encore ceux-là se hâtèrent-ils d'abjurer la confession forcée qu'ils avaient faite, et de revenir parmi les protestants. Aussi furent-ils excommuniés avec les autres. Plusieurs milliers de personnes avaient entendu prêcher les missionnaires, ou par curiosité les avaient visités une fois ou deux, mais sans avoir jamais eu le moindre rapport ni avec eux, ni avec les frères évangéliques. Il fut reconnu par la suite que les noms de plusieurs d'entre elles avaient été écrits sur l'acte d'abjuration ainsi que sur le *credo;* de sorte qu'au premier abord il paraissait y avoir là un prétexte plausible pour se vanter, quoique, en réalité, on n'en eût pas le moindre droit.

Le patriarche appela une fois devant lui plusieurs des personnages les plus marquants parmi les protestants, et s'efforça de les engager, par la douceur, à obéir aux commandements de l'Église. Mais quand il vit qu'ils pouvaient lui tenir tête, il leur dit presque avec colère : « A quoi sert votre babil? Je ne vous ai fait venir que pour signer ce papier. Si vous ne voulez pas le faire, vous pouvez partir, et dimanche

prochain vous serez tous anathématisés. » Un d'eux fut cependant retenu pour une conversation particulière. C'était M. Apisoghom Khachadoorian. Quand tous les assistants furent sortis, le patriarche, avec une grande bonté apparente, engagea notre frère à obéir aux ordres de l'Eglise, par amour pour la paix. « Faites-moi savoir, » dit-il, « ce que vous recevez d'appointements de la part de ces hommes (voulant parler des missionnaires), et je m'engage à vous en donner de plus grands si vous voulez seulement passer de notre côté. » M. Apisoghom Khachadoorian pria le patriarche de ne point blesser davantage ses sentiments en l'entretenant de motifs aussi méprisables dans une chose d'une aussi grave importance.

Le patriarche reprit alors : « Si vous voulez seulement venir avec nous, il vous sera permis de conserver vos opinions particulières, et personne ne vous tourmentera; vous n'aurez qu'à garder le silence, et à ne point parler de vos sentiments aux autres. Pourquoi prêcher? vous n'êtes pas prêtre.

Khachadoorian.—Je ne puis accepter de pareilles conditions. Il est du devoir de tout homme d'essayer d'éclairer ses semblables au sujet de l'Évangile, et de les guider dans les choses qui appartiennent à leur salut.

Le patriarche.—Mais si on permet aux frères évangéliques de rester tranquillement dans l'Église à des conditions pareilles, dans peu de temps ils auront converti l'Église tout entière.

Khachadoorian. — Eh bien! quand il en serait ainsi? Serait-ce une calamité pour notre peuple que de recevoir la Parole de Dieu, et de vouloir la suivre? Vous savez fort bien qu'elle est le chemin de la vérité. Vous savez que vous-même me l'avez confessé il y a plusieurs années. La voie où vous êtes entré est celle de la ruine de notre peuple. Je comprends fort bien vos motifs. On vous a accusé d'être protestant, et vous cherchez à effacer cette tache de votre nom. Mais n'avez-vous pas déjà assez fait dans ce but? Il n'y a personne qui ne soit maintenant convaincu que vous êtes arménien et non protestant. Cessez donc, je vous en supplie, de poursuivre l'œuvre que vous avez commencée; par amour pour vous, je vous en supplie, renoncez-y, autrement il pourrait en résulter quelque chose de bien fâcheux pour vous.

Le patriarche. — Pourquoi? Que pourraient-ils me faire? (voulant parler des missionnaires.)

Khachadoorian. — Ils ne vous feront rien; c'est la nation elle-même qui se chargera de vous punir si vous persistez à agir ainsi.

Cette conversation dura encore quelque temps, et il y eut un moment où la conscience du patriarche parut touchée des paroles sérieuses de notre frère, car il resta pensif et mélancolique. Il pria M. Khachadoorian de revenir le voir au bout de deux jours; celui-ci vint, mais il ne fut pas reçu; un vartabed vint l'avertir que s'il était toujours dans

les mêmes sentiments, le patriarche ne voulait pas le recevoir, et le dimanche suivant il fut publiquement anathématisé dans toutes les Églises.

La grâce de Dieu était visible dans la patience et la résignation de nos frères au milieu de ces dures épreuves. Chassés de leurs maisons et de leurs magasins, n'ayant point de retraite assurée, réduits en outre à la misère, livrés aux insultes des passants, quelquefois même à des voies de fait, ayant toute raison de s'attendre à des persécutions nouvelles et encore plus violentes, ils montraient cependant un esprit calme, une grande résignation à souffrir la perte de tous leurs biens pour l'amour de Christ, et au milieu de leurs souffrances, une paix et une joie qui prouvaient évidemment que le Seigneur les fortifiait en réalité par sa présence. Un d'eux, qui sans doute exprimait ainsi les sentiments de tous, dit un jour à un missionnaire : « Je prie Dieu constamment de faire en sorte que quand même il ne resterait plus que moi pour rendre témoignage à la vérité, il me donne une foi assez vive pour demeurer ferme dans la doctrine du salut par la grâce de Christ seul. Je sais que toute la résistance que nous offrons maintenant à l'erreur tournera au profit des générations à venir. Il se peut que nous n'en recueillions jamais les fruits, mais l'exercice de notre fermeté et de notre foi permettra à des milliers et peut-être à des millions de fidèles qui viendront après nous de jouir de la liberté de conscience, et d'un culte pur

et saint.» On avait la preuve que ce cher frère avait l'habitude de passer journellement plusieurs heures en prières pour lui et pour ses frères, ainsi que pour toute la communauté arménienne.

Un autre frère, à qui un ami riche offrait plus de vingt mille piastres (environ 5420 fr.), à condition qu'il se conformerait aux réglements de l'Église, lui répondit : « Si vous connaissiez la valeur réelle de l'Évangile, ou celle de la foi en Jésus-Christ, vous n'auriez jamais eu la pensée de me séduire par une offre de mille, ni même de cent mille piastres.

Beaucoup de gens que nous connaissions fort peu furent amenés par les mêmes violences des autorités ecclésiastiques à se décider entièrement pour la vérité ; au milieu des plus cruelles persécutions de l'ennemi, nos maisons et nos chambres dans le khan étaient plus que jamais encombrées de visiteurs, et notre auditoire devenait toujours plus nombreux.

Peu de temps après la première excommunication, les frères persécutés adressèrent une lettre au patriarche, pour lui expliquer leurs sentiments religieux, lui demandant que quelle que fût l'erreur qu'il pourrait y trouver, il voulût bien la leur indiquer ; et en même temps le priant humblement de faire cesser les persécutions auxquelles ils étaient en butte. Après avoir confessé leur foi en la Trinité et en Christ, seul Sauveur du monde, Grand-Prêtre, Médiateur et Chef de l'Église, et leur confiance dans les saintes Écritures comme règle parfaite de

croyance et de conduite, ils ajoutaient : « Comment pourrions-nous recevoir des dogmes qui sont opposés aux saints Écrits et y sont expressément condamnés avec anathème? Et parce que nous ne recevons que les choses que la Bible enseigne, persisterez-vous à nous traiter de rebelles, d'entêtés, d'ennemis de notre nation, et de destructeurs de l'Église? Nous n'avons jamais eu un pareil dessein, et nous pouvons vous parler comme saint Paul aux Romains (IX. Rom. 3) : nous aimons tellement notre nation, que nous nous glorifions du nom d'Arméniens. Nous sommes arméniens par la naissance, chrétiens par la foi, et fidèles sujets du gouvernement ottoman. Néanmoins, si en matière religieuse nous sommes dans l'erreur (car nous n'avons point la prétention d'être infaillibles), nous abandonnerons nos erreurs avec joie, si vous voulez bien nous les montrer. Vous savez bien que l'esprit humain n'est convaincu que par la vérité et non par la force; et, dans la crainte de Dieu, nous ne pouvons rien faire contre nos consciences. »

Comme cette lettre n'eut aucun résultat, ils en adressèrent une autre aux magnats de la communauté arménienne. Mais personne ne semblait disposé à se faire l'avocat de leur cause; et comme leurs lettres étaient traitées par les uns avec la plus grande indifférence, par les autres avec un mépris manifeste, et que leurs souffrances temporelles s'accroissaient de jour en jour, ils finirent par adresser

une pétition à Reschid Pacha, ministre des affaires étrangères. Cette pétition contenait un récit clair et détaillé des maux dont ils souffraient, et qu'ils attribuaient tous au patriarche, « lequel, disaient-ils, non content de les excommunier et de les maudire, avait ordonné à son troupeau et à tous les chefs des corps de métiers des différents quartiers de la ville, ainsi qu'aux prêtres, de les opprimer et de leur nuire de toute manière sous peine d'être eux-mêmes excommuniés et maudits. » Et à la fin ils suppliaient Son Excellence de « commander au patriarche de faire cesser ses oppressions. » Cette pétition fut accueillie avec bienveillance ; mais, par suite de l'influence de quelques magnats arméniens, elle n'amena aucun soulagement. Plus tard, les frères persécutés envoyèrent des lettres au chargé d'affaires anglais, prussien et américain, priant ces hauts fonctionnaires publics de terminer leurs souffrances et de leur assurer la garantie de leurs droits civils. Le plus grand intérêt leur fut montré par les personnes généreuses et compatissantes qui occupaient ces postes. Des efforts réitérés furent faits pour assurer leur tranquillité; mais la persécution continuait toujours. Trois horlogers furent jetés en prison par le surintendant turc des métiers, à la requête du parti du patriarche, sous prétexte qu'ils n'avaient ni permis de commerce, ni cautionnement. Un autre individu fut jeté en prison sous un prétexte encore bien moindre. On les tint enfermés pendant

plusieurs semaines, quoiqu'on fît tous les efforts pour les délivrer. Quand les officiers de la Porte demandèrent compte aux chefs du métier de l'emprisonnement de ces trois individus, ils répondirent que ce n'était pas pour cause d'affaires, mais que c'était une chose qui regardait le patriarche. Quand celui-ci fut questionné à ce sujet, il déclara qu'il ne s'en était jamais mêlé, mais que c'était uniquement une affaire de métier. Personne ne voulait prendre la responsabilité de cette mesure, et cependant les prisonniers ne furent pas délivrés, et on les tourmentait continuellement pour les soumettre au patriarche, les assurant que s'ils voulaient signer son *credo*, ils seraient immédiatement mis en liberté.

Quelques-unes des autorités turques se mêlaient évidemment de cette affaire, et le patriarche fut tellement encouragé par ses succès, qu'il envoya à la Porte les noms de treize notables protestants en demandant leur bannissement. Dans sa réponse, le sultan renversa tous ses plans. Il déclara qu'ayant adopté le principe de la liberté de conscience, il ne pouvait plus condamner à l'exil pour cause de prétendues erreurs religieuses. Le fait était que l'ambassadeur anglais, sir Stratford Canning, avait déjà appelé l'attention du ministère turc sur cette promesse, donnée trois ans auparavant par le sultan, *que dorénavant il n'y aurait plus de persécution religieuse en Turquie*. Pour accomplir cette promesse, il fut décidé que la persécution des Arméniens évangéliques ne pouvait être autorisée. Les efforts du char-

gé d'affaires américain, M. Brown, puis du ministre américain, M. Carr, ainsi que du ministre prussien, M. Le Coq, avaient contribué essentiellement à amener cette heureuse issue. Une pétition adressée par les frères persécutés au sultan lui-même, eut bien aussi quelque influence par l'entremise de sir Stratford. Reschid Pacha fit paraître devant lui le patriarche, et le somma de faire cesser ses persécutions. La même autorité ordonna aussi la mise en liberté des quatre prisonniers. On leur permit de répondre les uns pour les autres, afin d'éviter les difficultés légales, moyen que les frères avaient eux-mêmes proposé maintes et maintes fois, mais en vain.

La persécution avait commencé la dernière semaine de janvier, et nous étions dans la dernière moitié de mars. Pendant tout ce temps, les protestants avaient en vain lutté pour obtenir leurs droits civils et sociaux. Chaque dimanche, les églises arméniennes de la capitale et des environs retentissaient de nouveaux anathèmes contre tous ceux qui suivaient « la nouvelle secte. » Les plus violentes harangues étaient celles du patriarche, qui paraissait décidé à entretenir contre ceux qu'on appelait les « impies » et les « athées » les passions excitées d'une populace ignorante et bigote. On calomnia grossièrement du haut des chaires et même dans des livres sanctionnés par le patriarche les pratiques religieuses des protestants. Dans un de ces livres, portant l'*imprimatur* du patriarche, on déclarait avec le plus grand sang-froid que la religion

protestante permettait l'adultère, la polygamie, le vol, et la révolte contre les autorités civiles! Avec de tels exemples, et des efforts si persévérants de la part du clergé pour exciter la haine du peuple, il n'est pas étonnant que nos frères ne pouvaient passer dans les rues sans qu'on les insultât grossièrement, qu'on leur crachât dessus le visage ou qu'on leur jetât des pierres.

Nous avons déjà dit qu'un grand nombre de frères avaient été dès le commencement de la persécution forcés de quitter leurs demeures. On vit une fois deux ou trois familles chassées dans les rues à minuit, pour avoir refusé de se conformer au symbole du patriarche. Ce ne fut pas toutefois cette raison qu'on donna aux autorités turques. Ces familles vivaient ensemble sous le même toit, et l'accusation de tenir une maison mal famée fut portée contre elles et confirmée par de faux témoins, dont on peut toujours suborner un nombre quelconque en Turquie. Dans d'autres cas semblables, le propriétaire de la maison lui-même était le moteur dans l'affaire, bien qu'il ne fût souvent que l'instrument de quelque oppresseur ecclésiastique. On eut grand soin de ne pas dépasser les limites de la loi, surtout quand on eut su que les ambassadeurs étrangers avaient l'œil sur toutes ces menées; de sorte qu'au moment même où soixante-dix hommes, femmes et enfants qui avaient refusé de s'adonner à l'idolâtrie, erraient sans abri dans les rues, on disait encore qu'il n'y avait point de persécution.

Toutefois, quant à nous, sachant qu'ils avaient été chassés de leurs demeures à cause de leur foi et pour l'amour de Christ, nous ne pouvions nous refuser à les loger. Leur malheur semblait nous inviter à faire un appel à nos frères des pays lointains ; et nous rapppelant que tous les vrais croyants ne font qu'un en Jésus-Christ, et que tout ce qu'on fait pour le plus petit d'entre eux est considéré comme fait pour Christ, notre devoir était évident. Par un hasard providentiel, le révérend M. Allen, missionnaire de l'Église libre d'Écosse parmi les juifs, avait tout récemment loué une grande maison pour y prêcher et y demeurer avec sa famille. Avec une sympathie et une générosité vraiment chrétiennes, il en ouvrit les portes aux opprimés. Une vingtaine d'entre eux y trouvèrent une demeure très-confortable. Pour les autres nous louâmes les logements que nous pûmes trouver, pendant que nous donnions du pain aux affamés privés de tout moyen de subsistance. On fit un rapport de toutes les oppressions que nos frères avaient souffertes en Turquie. Ce rapport fut accompagné d'un appel à la sympathie et à l'assistance des chrétiens évangéliques du monde entier, et les contributions généreuses que nous reçûmes de toutes les parties du monde nous prouvèrent combien est fort le lien de l'amour de Christ. Des lettres remplies de la plus grande sympathie chrétienne, et accompagnées de dons généreux pour les frères persécutés, nous arrivèrent de tous les pays protestants de l'Europe, d'Angleterre,

de Malte, de l'Inde, aussi bien que de notre propre pays. Dans ce mouvement spontané en faveur du peuple de Dieu, toutes les distinctions nominales furent oubliées. Environ cinq cents dollars (2,710 fr.) furent donnés par les protestants étrangers résidant dans le pays, parce que naturellement ils sentaient d'autant plus vivement qu'ils étaient témoins des douleurs qu'on les appelait à soulager.

Je ne puis terminer ce chapitre sans rappeler un autre exemple dans lequel Dieu fit manifestement sortir le bien du mal. A Constantinople, les frères évangéliques demeuraient à de grandes distances les uns des autres, répandus qu'ils étaient sur un espace de huit à dix milles de diamètre; ils ne pouvaient donc que rarement se réunir, et ne se connaissaient presque pas. Depuis longtemps nous sentions que c'était un mal, mais nous n'y connaissions aucun remède. Lorsqu'on les eut chassés de leurs demeures, ils restèrent pendant plusieurs semaines dans les lieux de refuge que la charité de leurs frères leur avait préparés; et comme ces endroits étaient presque tous dans le même quartier, ils eurent alors le temps et les occasions de faire amplement connaissance. Ils étaient presque constamment réunis pour prier et louer Dieu, de sorte que leur temps d'exil devint comme une réunion prolongée. Il en résulta un bien évident et permanent, dans l'intérêt toujours croissant qu'ils ressentirent les uns pour les autres, et dans les liens qu'ils formèrent alors entre eux.

CHAPITRE X.

Duplicité du patriarche. — Encouragements qu'il reçoit de l'évêque Southgate. — Les frères sont calomniés. — Violence à Nicomédie. — Dieu entend le cri des opprimés. — Le prêtre Harotoun persécuté. — Sa lettre à l'évêque. — Traitements indignes qu'il subit. — Sa joie en Dieu. — Chute et relèvement de quelques frères. — Fermeté des croyants à Adabazar. — Visite de M. Van Lennep.—L'esprit de persécution redouble.—Violences à Trébizonde. — Intervention du consul anglais. — L'évêque d'Erzeroum banni. — Les persécuteurs réprimés. — Tous les yeux se tournent vers la capitale. — Sir Stratfort Canning. — Ruses du patriarche. — Premier manifeste impérial en faveur des protestants. — L'hostilité tourne au profit du séminaire. — Projet d'organisation ecclésiastique. — Une Église organisée. — Ordination du premier pasteur. — Son caractère. — Déclaration publique des protestants. — Églises fondées à Nicomédie, à Adabazar et à Trébizonde. — Mahométans favorables aux persécutés.

Le patriarche avait enfin reçu, des autorités supérieures, des leçons telles qu'elles durent grandement modifier les espérances qu'il avait conçues d'anéantir le protestantisme par la force, et il se vit même contraint, avec beaucoup de répugnance, de donner publiquement des ordres pour arrêter la persécution, bien qu'on sût qu'en même temps il donnait secrètement des instructions opposées.

Il devient ici nécessaire de parler brièvement des autres personnes qui encourageaient et secondaient

ce haut fonctionnaire dans ses plans. Dès le commencement de cette persécution le très-révérend Horatio Southgate, évêque missionnaire de l'Église épiscopale américaine dans l'empire Ottoman et ses dépendances, prit publiquement parti pour le patriarche. Pendant toute la durée des conférences qui eurent lieu au patriarcat, à cette époque, il en fut le conseiller secret et privilégié, et il a fait connaître le conseil qu'il donna dans une certaine occasion. Avant de prendre aucune mesure publique, le patriarche lui demanda son avis à l'égard du prêtre Vertanes, pour savoir ce qu'il fallait faire d'un tel individu. L'évêque Southgate rapporte qu'il recommanda d'user de douceur et de modération *aussi longtemps que possible*. Puis, lorsque la bulle d'excommunication eut été lancée contre ce digne et saint prêtre, l'évêque avoue qu'il ne douta point que la sentence ne fût juste. Quant à la nature et à la portée des avis qu'il donna dans d'autres occasions, nous n'en pouvons juger que par ses propres déclarations. Il n'a pas hésité cependant à avouer qu'il était attaché à la cause du patriarche contre les persécutés, et à user de son influence pour empêcher que les chrétiens d'Angleterre et d'Amérique ne secourussent leurs frères de Turquie.

Il attribuait l'esprit d'investigation qui caractérisait alors l'Église arménienne, au progrès des connaissances européennes et aux principes révolutionnaires du rationalisme européen, ainsi qu'aux œu-

vres de Volney et de Voltaire. On ne peut donc s'étonner qu'avec de pareilles vues sur l'origine de cette « nouvelle secte, » il consentît à reconnaître, sur la foi de sa signature, que les nouveaux sectateurs n'étaient en général que des infidèles et des révolutionnaires qui ne méritaient point la sympathie d'un public chrétien.

En parlant du patriarche, il dit que c'est un homme d'un caractère doux et conciliant, qui a eu la patience la plus exemplaire envers tous, qui n'a jamais pris aucune mesure qui pût sanctionner la corruption existante, qui a accordé ce que la conscience la plus scrupuleuse peut rigoureusement exiger, qui n'a jamais dépassé les justes limites de la discipline ecclésiastique ; il déclarait en outre que tout ce dont on l'accuse est sans exception de viles inventions, et qu'il espérait n'être plus jamais témoin d'une attaque aussi injuste contre un patriarche chrétien.

L'évêque Southgate ajouta encore qu'il n'avait jamais vu une séparation de l'Église aussi mal fondée que celle qui fut cause de l'acte d'excommunication, et qu'il serait à désirer, comme il l'espérait, que tous ces schismatiques revinssent à la tranquille observation de leurs devoirs religieux dans l'Église où ils avaient reçu le baptême.

Le grand jour du jugement dernier révélera seul l'influence immense qu'eut sur le patriarche un homme animé de tels sentiments et occupant une telle position.

L'auteur de cet ouvrage a cru remplir son devoir d'historien en transcrivant ainsi les aveux des sentiments de l'évêque Southgate, signés de sa propre main dans les journaux publics de son Église.

Des exemplaires imprimés des deux anathèmes du patriarche furent envoyés dans toutes les provinces de la Turquie, pour être lus dans toutes les églises. A Nicomédie, le règne de la violence commença bientôt. Un jeune ouvrier protestant distingué, qui, dans un temps de persécution, avait eu la faiblesse de retourner aux pratiques idolâtres de l'Église, mais qui s'en était bientôt repenti, fut choisi comme première victime. Il fut publiquement excommunié et arraché à son atelier et à sa famille. Quelques-uns étaient d'avis de l'exiler ; mais l'évêque, craignant la responsabilité de cette mesure, l'envoya sous bonne escorte au patriarche, à Constantinople. Le sbire qui l'accompagnait fut chargé de le ramener après avoir reçu cette seule réponse du patriarche : « Dites à l'évêque que je lui ai lancé un anathème de plus. » Il fut ensuite chassé de la ville par les autorités arméniennes, comme indigne de vivre parmi les honnêtes gens. Pendant plusieurs semaines il trouva un asile dans les cafés turcs, où les musulmans le traitèrent avec une bienveillance qu'il n'aurait pu trouver chez ses coreligionnaires. Un jour, il se hasarda à se rendre dans la maison de son père pour voir sa femme et ses enfants, et pour ce seul crime il reçut quinze coups

de bâton sur la plante des pieds, par ordre du principal magistrat arménien de la ville. Cet homme, qui avait des biens et beaucoup d'influence, pouvait s'arroger le droit d'infliger des cruautés pareilles sans craindre ses collègues. Mais les cris des malheureux et des opprimés montent aux oreilles du grand Roi des rois, qui sait protéger son peuple et le venger de ses oppresseurs. Quelques mois après, cet homme riche fit une chute de cheval qui lui fractura le crâne et termina bientôt sa vie. Par la suite, sa magnifique demeure devint la proie des flammes, ainsi qu'une grande partie de son immense fortune.

Ce fut ensuite le prêtre Harotoun qui fut appelé à passer par la rude épreuve de la persécution. C'était un des deux prêtres qui avaient commencé l'œuvre de régénération spirituelle à Nicomédie. D'un caractère extrêmement humble et timide, il avait vécu pendant longtemps conformément aux pratiques de son Église, tandis qu'en secret il était sincèrement attaché à l'Évangile. Il agissait en cela contre ses propres convictions et contre les conseils et supplications de ses frères ; mais bien qu'il reconnût sincèrement qu'il faisait mal, il ne pouvait se décider à bien faire ; Dieu lui avait réservé la persécution pour lui en donner la force.

L'évêque de Nicomédie, qui n'était autre que l'ex-patriarche Stepan, autrefois si doux, si inoffensif, maintenant transformé en persécuteur furieux, exigea du prêtre une profession de foi écrite

de sa main, pour être lue publiquement devant l'Église, afin de prouver à ceux qui pouvaient avoir des doutes sur lui, qu'il était un vrai et fidèle Arménien. Le prêtre lui accorda cette demande, mais d'une manière qui fut loin de le satisfaire. Il exprima en termes clairs et énergiques sa foi à la Bible et à ses doctrines ; et ajouta à cette profession de foi une lettre adressée à l'évêque et écrite avec le plus grand respect, dans laquelle il déclarait recevoir tout ce que l'Église reçoit et enseigne conformément aux saintes Écritures, mais, que dans la crainte de Dieu, il ne pouvait rien reconnaître qui leur fut opposé ; et il ajoutait en terminant : « A l'égard du désir qu'a Votre Révérence que j'écrive un acte de rétractation, à Dieu ne plaise que j'écrive quoi que ce soit par crainte des hommes ou pour m'assurer leur faveur. En agissant ainsi, je renierais la vraie foi, je serais un infidèle, un impie, un membre corrompu de la sainte Église de Christ, qu'il a rachetée par son propre sang. Mais, Dieu en soit loué ! en confessant la vraie foi et en prêchant le saint Évangile, je reste fidèlement ministre de l'Église de Christ, et j'espère que, par le Saint-Esprit, j'y demeurerai fidèle jusqu'à la mort, et que je jouirai dans l'éternité du repos promis. Enfin, quelque disgrâce ou punition qu'on me réserve, je suis prêt à la subir avec amour et avec joie, pour l'amour de la gloire de Dieu. »

Ces paroles remplirent de rage ses ennemis. Le dimanche suivant, ce vénérable frère fut mené à l'é-

glise, où l'évêque lut à haute voix sa confession, puis l'excommunia et le maudit. Les prêtres lui arrachèrent avec violence son costume ecclésiastique, et s'écrièrent avec véhémence : « Chassez ce maudit de l'église. » La populace furieuse se jeta sur lui et le poussa dans la rue à coups de pied, accompagnés d'insultes. Il souffrit tout cela avec la plus grande douceur, et s'en retourna chez lui, joyeux d'avoir été digne de souffrir pour le nom de Jésus.

L'affaire n'en resta pas là. L'évêque envoya ensuite un acte d'abjuration, abrégé de celui du patriarche, un peu modifié, pour le faire signer au prêtre Harotoun. Ce dernier ayant refusé de le faire, on usa d'un petit artifice pour le jeter en prison. On découvrit qu'il devait plusieurs petites sommes d'argent à diverses personnes. Ces dettes furent toutes achetées par le principal magnat de la ville (celui dont la mort subite a déjà été rapportée), qui en exigea immédiatement le remboursement. Comme il était dans l'impossibilité de le faire, ce que du reste on savait bien d'avance, il fut emprisonnné *suivant la loi*. Après avoir passé treize jours en prison, il fut conduit par un soldat au palais de l'évêque, où on lui présenta pour le signer le *credo* du patriarche. Quand, après beaucoup d'instances, on vit que tout était inutile, on lui dit que par ordre du patriarche, on allait lui couper la barbe. Chez les Orientaux, c'est la plus grande humiliation qu'on puisse faire à un homme, et surtout à un prêtre. Tou-

tefois il répondit : « Avec l'aide de Dieu, je suis prêt à subir cet outrage, et même, si telle est la volonté du Seigneur, à répandre mon sang pour sa cause. » On appela un barbier, on lui rasa, non-seulement la barbe, mais encore tous les cheveux, de sorte que, comme il le dit lui-même, il ne lui resta pas un seul cheveu, depuis le cou jusqu'au sommet de la tête. Son bonnet de prêtre, qu'on avait déchiré, fut jeté avec les cheveux et la barbe dans les ordures de la rue. Des enfants attachèrent ensuite la barbe à une longue perche au bout de laquelle ils placèrent aussi les lambeaux du bonnet clérical, et se promenèrent dans toutes les rues de la ville, en criant : « Arrivez ! arrivez ! voici le bonnet du maudit Harotoun, etc. » Le soldat le reconduisit ensuite en prison. En sortant du palais épiscopal, il trouva une foule immense d'hommes, de femmes et d'enfants, réunis pour l'insulter et le maudire sur son passage. On ne lui fit pas prendre le chemin direct de la prison ; mais il y fut conduit par une route détournée, afin de prolonger ses souffrances, car il était toujours suivi par la foule, qui lui crachait à la figure et l'insultait dans le plus impur et le plus grossier langage. Il écrivait peu de temps après à un frère : « Je suis entré en prison avec un cœur joyeux, me remettant au Seigneur, et le glorifiant de ce qu'il m'avait rendu capable de souffrir le feu et l'épée, et m'avait amené dans un lieu de repos. »

Le gouverneur turc de la prison, évidemment touché de compassion à cause des souffrances de ce pauvre vieillard, le mit à l'instant même en liberté. Pour éviter la populace, encore assemblée par petits groupes dans différentes rues, il traversa un cimetière turc et gagna sa demeure sans être aperçu. C'était un dimanche, et il nous dit : « Délivré des mains des méchants, je me jetai la face contre terre, environ vers la huitième heure du jour, seul avec ma femme, glorifiant Dieu de m'avoir trouvé digne d'un si grand honneur, honneur qu'auparavant je redoutais, mais qu'alors, par sa grâce divine, je reçus avec une grande joie, quoique j'en fusse toujours indigne. Dieu m'avait réservé pour cette journée-là. »

Ce fut ainsi que ce frère, malgré sa timidité, se trouva soutenu au milieu « des eaux et des flammes. » Plus la coupe qu'il devait boire était amère, plus il la recevait avec joie et plus il était déterminé à ne jamais renier Christ, quoi qu'il dût lui en coûter. Sa réputation sans tache, et la douceur avec laquelle il supporta ses souffrances, lui gagnèrent une foule d'amis, même parmi les mahométans.

Les autres frères évangéliques de Nicomédie furent sommés de comparaître en corps devant l'évêque; mais, quoiqu'ils fussent jusqu'alors demeurés fermement attachés à leurs principes, et parussent préparés à tout endurer pour l'amour de Christ, ils furent tellement effrayés à l'aspect menaçant des

affaires, qu'il n'y en eut que quatre qui refusèrent de signer. Quelques-uns de ceux qui avaient signé, cependant, avouèrent sans crainte à l'évêque qu'ils continueraient à lire l'Évangile et à se réunir pour prier; et, de son côté, l'évêque les aveugla à tel point qu'il leur fit croire qu'il n'avait exigé cette signature que comme une simple forme, et qu'il les laisserait libres d'agir et de croire comme bon leur semblerait. Ils n'eurent dès lors aucune tranquillité d'esprit jusqu'à ce qu'ils eussent rétracté l'acte qu'ils avaient signé, confessé humblement à Dieu leur péché, et déclaré publiquement qu'ils étaient résolus à s'en tenir jusqu'à la mort aux doctrines de l'Évangile. Ils furent bientôt tous excommuniés.

A Adabazar, les épreuves des frères ne furent pas moins sévères. Les uns furent chassés de leurs boutiques et les autres de leurs maisons. Le clergé fit de grands efforts pour les engager à signer le papier du patriarche, et trois d'entre eux, vaincus par la crainte, cédèrent. Les autres étaient étroitement unis et bien résolus à ne point renier Christ, quand même il devrait leur en coûter la vie. Il n'y avait point là de missionnaires ni d'étrangers pour sympathiser avec eux comme à Nicomédie. Ils vivaient comme des brebis au milieu des loups, n'ayant d'autre protection que celle de Dieu, mais résolus et heureux.

On exerçait sur eux une telle surveillance, qu'il leur était extrêmement difficile d'entretenir une

correspondance avec Nicomédie ou Constantinople. Leurs lettres étaient arrêtées, lues, puis détruites, de sorte qu'ils étaient obligés d'être très-prudents. Un juif de leurs amis, qui allait de temps à autre à Nicomédie pour ses affaires, se fit porteur de leurs dépêches. C'était en général des messages courts, mais expressifs, écrits en langue turque, avec des caractères hébraïques. Voici l'un d'eux comme spécimen : « La mort est là; mais nous ne reculerons pas. Nous sommes vingt. »

Dans la dernière partie du mois de mars 1846, M. Van Lennep visita Nicomédie et Adabazar. Ce fut surtout son influence qui détermina ceux qui avaient renié d'abord Christ, à revenir à Lui. Sa présence semblait irriter l'ennemi et l'engager à de nouvelles persécutions. Quatre des frères furent saisis pour dettes et jetés en prison. Tout commerce fut suspendu dans les bazars, et la foule s'amoncelait partout pour parler du missionnaire qui était venu visiter les hérétiques. Toutes les fois qu'un protestant passait dans les rues, il était assailli d'injures et de malédictions. M. Van Lennep résolut de partir immédiatement, dans la crainte d'exposer les frères à de plus grandes souffrances, quoique l'un d'eux lui eût dit : « Qu'on nous persécute doublement pendant votre séjour ici, peu nous importe, aussi longtemps que nous aurons le bonheur de vous voir et de vous entendre. » Quelques heures avant son départ, une foule de plusieurs centaines

de personnes s'était amassée devant le café où il était logé. Quand il fut en route, il entendit derrière lui des rires moqueurs, mêlés d'insultes et de malédictions. C'était une chose bien pénible pour lui que de laisser ainsi ses frères bien-aimés à la merci d'une populace fanatique; mais que pouvait-il faire pour eux, sinon les recommander à la miséricorde du Seigneur, pour l'amour de qui ils souffraient ces choses? Cependant tandis que leurs persécuteurs étaient agités par de cruelles passions, eux étaient calmes et joyeux, eux seuls étaient vraiment heureux dans toute la ville.

Tous les jours on leur faisait quelque nouvel outrage. Un des frères, trouvé seul à peu de distance de la ville, fut battu avec un gros bâton et laissé à demi-mort. Un autre, qui venait d'ouvrir un magasin, vit ses marchandises jetées pêle-mêle dans la rue, sa boutique fermée et sa clef remise entre les mains de la police. Un troisième fut emprisonné pour une prétendue dette qu'il n'avait jamais contractée. On les poursuivait à coups de pierre jusque dans leurs maisons. Un jour le principal magnat des Arméniens, à la tête d'une bande de cinquante fanatiques, força la maison d'un frère tout-à-fait inoffensif, et le jeta dans la rue, où il fut battu sans miséricorde, pour être ensuite traîné en prison. Le lendemain, presque toute la population arménienne de la ville, armée de bâtons et de pierres, se rassembla pour attaquer successivement la demeure de trois

des principaux frères ; les portes, les palissades, les fenêtres, les volets, les meubles, tout fut brisé ; les arbres fruitiers furent coupés, les jardins et la basse-cour complètement ravagés, etc., etc. Ils étaient accompagnés de deux vartabeds qui les encourageaient constamment dans leur œuvre diabolique. Il est impossible de dire jusqu'où les choses seraient allées si le gouverneur turc, juge du lieu, n'était arrivé là pour mettre fin à ces actes violents.

Dans toute l'Arménie cet esprit de persécution commença à prévaloir, et presque partout il s'exerçait de même. Partout c'était la même profession de foi qu'on voulait forcer les frères de signer, sous peine d'excommunication, d'anathème et d'autres vexations temporelles. Une partie très-importante du système du patriarche, et celle qu'on observait le plus soigneusement, était d'injurier et de calomnier les protestants dans de violentes harangues adressées au peuple du haut des chaires, pour entretenir sa haine et ses passions contre la nouvelle secte. C'était un appel général adressé aux fidèles pour les engager à se séparer de tous les adhérents de cette secte nouvelle, alors même qu'ils leur seraient unis par les liens les plus tendres. Dans les provinces, les évêques et les vartabeds n'hésitèrent pas à engager ouvertement leurs troupeaux à traiter les protestants de la manière la plus indigne.

A Trébizonde, deux frères, qui demeuraient dans la maison de leur père avec leurs familles, ayant été

excommuniés, le nouveau vartabed, nommé Garabed, ordonna à leurs femmes de se séparer d'eux, et à leur père de les renvoyer de chez lui. Le père et la mère s'étaient tous deux fait remarquer par leur opposition à l'Évangile ; le premier fit appeler deux agents de police, et se mit en devoir d'exécuter les ordres du vartabed. Toute remontrance fut vaine, quoique les trois quarts des biens de la famille appartinssent aux deux fils. Tous leurs livres, Bibles, traités religieux, écrits périodiques, furent déchirés en mille morceaux, qu'on sema dans les rues. Leur magasin fut aussi forcé, et tous les livres qu'on y trouva furent saisis avec tous les papiers : tels que des comptes, des contrats, etc. Un des deux frères alla se plaindre à la police ; mais une foule de malfaiteurs s'amassèrent autour de lui, demandant à grands cris qu'il fût emprisonné ; ce qui fut fait. C'est ainsi que l'innocent fut puni et le coupable laissé libre.

Plusieurs des amis de la vérité furent tellement effrayés, qu'ils finirent par céder aux importunités du vartabed, ce qui n'a rien d'étonnant quand on considère les circonstances difficiles où ils étaient. Plusieurs d'entre eux étaient pauvres et endettés ; ils avaient des familles à soutenir, et point d'amis pour leur venir en aide. Ils ne pouvaient remplir aucun emploi, et étaient exposés à toutes sortes de mauvais traitements aussi longtemps qu'ils refusaient de se soumettre à l'Église. Ils ne pouvaient obtenir justice

devant aucun tribunal, et leurs ennemis, toujours tout puissants, forgeaient continuellement des mensonges, et subornaient de faux témoins pour les faire condamner par la loi. Pour supporter de telles épreuves, il fallait une mesure peu ordinaire de foi et de patience. Quelques-uns persévérèrent noblement jusqu'à la fin, et ceux-mêmes qui cédèrent furent, pour la plupart, ramenés à la foi, comme le furent les disciples de Notre-Seigneur qui, à l'heure terrible de la trahison, l'avaient tous abandonné et s'étaient enfuis.

L'épreuve la plus terrible à supporter était la bastonnade, que le vartabed résolut enfin d'employer quand il vit que tous les autres moyens étaient vains. Un jeune homme fut appelé en présence de ce dignitaire ecclésiastique et requis de signer le *credo* du patriarche. Sur son refus, il fut jeté par terre et reçut la bastonnade sur la plante des pieds, supplice cruel que le vartabed lui-même aida à infliger. Il fut ensuite jeté dans une écurie; on lui lia les mains derrière le dos par les deux pouces, une corde fut passée autour de ses épaules et attachée à une poutre au-dessus de sa tête, pour le forcer à se tenir debout. On versa ensuite de l'eau sur la terre froide où reposaient ses pieds nus et déchirés, et on l'obligea à rester toute la nuit dans cette cruelle position. Les ordres les plus sévères furent donnés pour qu'il ne reçût aucune nourriture. Il fut ainsi gardé pendant près de deux jours, mais non toute-

fois dans la même position ; enfin, après avoir été souvent menacé de souffrances plus cruelles encore, s'il persistait plus longtemps, il finit par céder. Deux autres frères furent battus de la même manière, d'autres emprisonnés jusqu'à ce qu'enfin, par l'intervention généreuse du consul britannique, M. Stevens, le pacha arrêta pendant un temps ces violences.

Il était évident que le vartabed était allé trop loin. La bastonnade avait ouvert bien des yeux, et confirmé beaucoup d'esprits dans la vérité. Les frères devinrent plus humbles et plus décidés, et plusieurs de ceux qui, jusqu'alors, s'étaient tenus à l'écart, bien qu'attachés de cœur aux missionnaires, commencèrent à suivre leurs prédications. C'est ainsi que Dieu fit servir « la colère des hommes à sa gloire. »

A Erzeroum, on vit des scènes plus révoltantes encore qu'à Trébizonde. Il est cependant remarquable que jusqu'au milieu de mars, les protestants y furent laissés en repos, bien qu'Eprem, dont nous avons déjà vu l'activité comme persécuteur, occupât toujours le siége épiscopal. Le fait est qu'il ne s'accordait pas très-bien avec le patriarche, et que c'était probablement la véritable cause de sa lenteur à exécuter les ordres de son supérieur. Le patriarche trouva bientôt moyen de le faire exiler dans l'intérieur, et peu de temps après, la persécution commença à Erzeroum avec acharnement. Ses principaux instruments étaient le vartabed, qui était

revêtu d'un pouvoir épiscopal, et quelques-uns des magnats. Celui qui fut le premier appelé à souffrir, fut un jeune converti d'un caractère actif et courageux. Il fut cité devant un conseil dans la demeure du vartabed, et interrogé sur sa foi en Christ ; ses réponses étaient sans réplique, et il déclara que rien ne le ferait signer le *credo*. Leur seule ressource était donc la persécution. On l'étendit sur le parquet, et plusieurs bâtons furent rompus sur ses pieds par divers individus de la compagnie, qui se relayaient les uns les autres. Non contents de cet affreux supplice, quelques prêtres lui donnèrent des coups de pied et le frappèrent si violemment au visage, que le sang lui sortit de la bouche et des narines. Il fut ensuite enchaîné dans une prison humide, sans avoir seulement un peu d'eau pour laver le sang de son visage. On le mena à l'église le dimanche suivant, où, en présence de toute la congrégation, il fut excommunié et mille fois maudit. En sortant de l'église, le peuple l'outragea de toutes les manières, lui cracha à la figure et le menaça même de la mort.

D'autres furent excommuniés le même jour, et trois ou quatre furent amenés en présence du vartabed, et cruellement menacés. L'un d'eux fut même emprisonné toute la nuit ; mais comme tout cela fut immédiatement rapporté au pacha et au consul britannique, et par ce dernier à son ambassadeur, les persécuteurs jugèrent prudent de s'en tenir là pour le moment.

Les mêmes moyens furent employés dans le même but à Brousse et à Smyrne, mais ils eurent toujours les mêmes résultats. De toutes les parties du pays les persécuteurs et leurs innocentes victimes tournaient les yeux vers Constantinople, d'où venaient les ordres pour continuer ou arrêter la persécution. Retournons-y donc, et voyons ce qui s'y passait.

Sir Stratford Canning, dont les généreux efforts pour la liberté religieuse en Turquie sont dignes de tout éloge, ne cessait de presser le gouvernement turc d'assurer à ses sujets protestants le droit de s'adonner sans entraves à leurs professions légales. A Constantinople seul, trente ou quarante d'entre eux étaient toujours exclus de leurs magasins, sous prétexte qu'ils n'avaient pas de répondants. L'ambassadeur représenta qu'on pouvait satisfaire aux exigences de la loi en leur permettant de se porter garants les uns pour les autres. Cette importante concession leur fut enfin accordée par le gouvernement, et Reschid Pacha, ministre des affaires étrangères, puis ensuite grand vizir, ordonna que les protestants reprissent leurs affaires à cette condition. Cet ordre, qui dans une application plus limitée avait déjà procuré la liberté aux horlogers, étant devenu général, détermina la question de la liberté religieuse pour les protestants de la Turquie. Le soulagement immédiat qu'il apporta fut important sans être complet. Les frères furent encore éprouvés de diverses manières. Les circonstances ne per-

mirent pas à tous de reprendre la position qu'ils avaient occupée. D'autres souffrirent encore d'une persécution secrète d'autant plus pénible que la source en était plus difficile à découvrir et à révéler d'une manière ostensible aux autorités. Le patriarche, voyant comment les choses tournaient, essaya, avec une adresse toute particulière, de se faire passer pour un défenseur de la liberté religieuse et un protecteur des opprimés, tout en répétant chaque dimanche ses anathèmes dans sa propre église, et en excitant le fanatisme du peuple comme auparavant. Cette conduite maintint l'esprit de persécution, et divers complots furent tramés pour empêcher les frères qui avaient ouvert leurs magasins de faire leurs affaires. Des porteurs d'eau refusaient souvent de fournir de l'eau aux familles protestantes, et les boulangers leur pain, Ils durent souffrir beaucoup d'autres vexations, et souvent on mettait beaucoup de lenteur à leur rendre justice, même quand leurs réclamations étaient les plus justes. Mais on devait s'attendre à ces irrégularités, dans un tel pays et dans de telles circonstances. On avait des preuves satisfaisantes que le gouvernement turc était bien disposé en faveur de la liberté religieuse. Une lettre du grand vizir, datée du commencement de juin 1846, et ordonnant au pacha d'Erzeroum de veiller à ce que les droits civils des protestants fussent respectés aussi longtemps qu'ils demeureraient sujets fidèles du sultan, est digne d'attention, comme

étant le premier édit impérial qui eût jamais été donné par le gouvernement turc pour la protection de ses sujets protestants.

Pendant la durée des persécutions que nous venons de raconter, le patriarche fit des efforts incessants pour faire tomber le séminaire de la Mission à Bebek. Il réussit à diverses reprises à faire sortir de l'établissement dix-sept élèves sur les vingt-sept qui y étaient; mais cinq d'entre eux y revinrent bientôt, et dix autres jeunes gens entrèrent dans l'institution. La plupart de ces derniers, d'une grande piété et qui promettaient beaucoup, avaient été arrachés à leurs occupations par la persécution, et avaient été ainsi amenés à se consacrer au ministère, et à chercher dans notre séminaire la discipline morale et intellectuelle dont ils avaient besoin pour leur œuvre. Aussi peut-on dire avec vérité « que la rage de l'oppresseur » rendit ce séminaire, ce qu'il n'avait jamais été que dans les désirs et les espérances de ses fondateurs, une école de théologie, dans laquelle un grand nombre de futurs pasteurs de l'Église évangélique de Turquie, et des missionnaires de la croix, devait se former pour leur œuvre.

Pendant près de six mois l'anathème avait été répété tous les dimanches dans l'église patriarcale et dans d'autres églises, tellement qu'on commençait à s'en fatiguer, car on en avait si souvent varié la forme pour lui donner plus de force, qu'elle

avait fini par sembler entièrement nulle. Toutefois au milieu de l'année 1846, influencés par le clergé, les boulangers et les porteurs d'eau ne voulaient vendre ni pain, ni eau aux protestants, et on mit en œuvre tout ce qu'on pouvait faire sans danger pour tourmenter ceux qui restaient fidèles à la vérité. Les opprimés s'étaient maintes et maintes fois adressés au patriarche et aux magnats pour être secourus, mais ils avaient toujours été repoussés par cette déclaration, qu'il n'y aurait pour eux aucun espoir d'améliorer leur condition sans une soumission pleine et entière aux volontés de l'Église. Jusqu'alors personne ne s'était volontairement séparé de la communauté arménienne. Ceux qu'on appelait schismatiques, ne l'étaient devenus que par l'acte exclusif du patriarche lui-même, qui était le seul auteur du schisme, et semblait essayer tous les moyens en son pouvoir pour rendre la séparation perpétuelle.

Le 21 juin 1846, il mit la dernière main à son œuvre, par un acte public et officiel, relatif à l'organisation des Églises protestantes évangéliques en Turquie. Comme c'était un jour de fête solennelle pour l'Église, il lança une nouvelle bulle d'excommunication et d'anathème contre tous ceux qui demeuraient attachés aux principes évangéliques, et décréta que cette bulle serait lue à chaque anniversaire de cette même fête dans toutes les églises arméniennes de l'empire Ottoman. C'est ainsi que

les protestants furent à jamais rejetés et anathématisés. Mais bien qu'ils n'eussent pas le pouvoir de s'organiser en communauté civile, cependant il était de leur devoir de s'assurer immédiatement, autant qu'ils le pouvaient, la possession entière de tous les priviléges spirituels de l'Évangile.

Ils firent donc une demande écrite aux missionnaires pour qu'ils les aidassent dans une affaire où ils étaient sans expérience. En conséquence on tint à Constantinople une conférence composée de délégués des diverses stations de la Mission en Turquie. Les révérends messieurs Allen et Kœnig, missionnaires de l'Église libre d'Écosse parmi les juifs de Constantinople, et le révérend docteur Pomroy, alors pasteur de l'Église congrégationaliste à Bangor, Maine, et l'un des secrétaires de la commission, qui se trouvait providentiellement alors en Orient, s'étaient aussi rendus à la conférence et avaient pris part aux délibérations. Chacun sentit que Dieu était avec nous. La grande importance de l'affaire qui nous réunissait, jointe à la conviction de notre ignorance et de notre impuissance, semblait nous obliger à nous reposer entièrement sur le Seigneur. Sans sa sagesse, nous ne pouvions rien décider qui fût sûr ou utile; sans son approbation et sa bénédiction, toutes nos mesures eussent été vaines et même funestes. Sa Providence et son Esprit n'avaient jusqu'alors cessé de veiller sur son peuple dans cette terre de ténèbres, il ne les abandonnerait pas main-

tenant. Personne ne pouvait prévoir encore quel changement aurait lieu dans leur condition temporelle quand ils annonceraient au gouvernement l'organisation régulière d'une église protestante ; mais ils n'avaient aucun doute quant à leur devoir. Nous priâmes beaucoup, et c'est pourquoi sans doute il y eut tant d'harmonie dans nos délibérations, quoique l'assemblée fût composée de chrétiens de trois ou quatre dénominations différentes.

Le 1er juillet 1846, les Arméniens évangéliques de Constantinople, au nombre de quarante (parmi lesquels se trouvaient trois femmes) se réunirent pour se constituer en Église. Le plan de cette organisation, préparé à la séance dont nous venons de parler, fut lu et expliqué avec soin, article par article, et adopté unanimement et solennellement par ceux qui étaient présents. C'est ainsi que fut formée LA PREMIÈRE ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE ARMÉNIENNE DE CONSTANTINOPLE. Comme témoins, il y avait, outre les missionnaires du Comité, les deux frères écossais déjà nommés, un frère arménien de Nicomédie, et un autre d'Adabazar. Après que les noms des membres de l'Église eurent été enregistrés, on procéda à l'élection d'un pasteur, sans délibération préalable. M. Apisoghom Khachadoorian fut choisi à l'unanimité. Les autres officiants furent ensuite élus, et la séance fut ajournée. Le plus grand intérêt se soutint du commencement à la fin, bien que la cérémonie eût duré de quatre à cinq heures ;

une tendresse et une sympathie ineffables se manifestèrent parmi tous, et les yeux de plusieurs furent baignés de larmes.

Une semaine après, le candidat reçut publiquement l'ordination comme pasteur de la nouvelle Église. Le conseil ecclésiastique invité par l'Église à faire cette cérémonie se composait des missionnaires du comité demeurant à Constantinople, et du révérend M. Allen, de la mission de l'Église libre d'Écosse parmi les juifs de la capitale. Le nouveau pasteur fut examiné, en présence de l'Église, quant à sa piété personnelle, ses vues sur le ministère, sur les doctrines de l'Évangile, la discipline de l'Église, les sacrements, et les devoirs pastoraux. Ses réponses furent toutes très-satisfaisantes. Quoiqu'il n'eût pas joui des avantages d'un cours suivi d'études comme les étudiants en théologie de l'Amérique, cependant, outre l'éducation qu'il avait reçue à l'école de Peshtimaljian, la meilleure qui existe chez les Arméniens, il avait eu pendant des années des rapports constants avec les missionnaires, avait suivi leurs cours de théologie et d'exégèse, et reçu d'eux des instructions privées. Mais ce qui valait mieux que tout cela, c'est qu'il semblait à un haut degré guidé et enseigné par le Saint-Esprit, et possédait une connaissance profonde et expérimentale des Écritures ; ses ennemis même étaient obligés non-seulement de le respecter pour ses talents, mais encore de reconnaître que c'était un homme droit.

Sa conception claire de l'Évangile, son talent de raisonnement, ses manières expressives, la supériorité de son jugement, sa hardiesse, son ardeur, enfin la valeur morale de son caractère, le tout sanctifié par une piété éminente, l'avaient suffisamment désigné comme choisi de Dieu pour les temps dans lesquels il vivait et le poste qu'il devait occuper. Ceux qui étaient présents à son ordination n'oublieront pas de sitôt sa profonde émotion dans cette occasion solennelle. Il paraissait presque accablé à la vue de la responsabilité si inattendue qui allait peser sur lui. Pendant tout le temps que dura la prière d'ordination, ses larmes coulèrent abondamment, et le sentiment de sa propre incapacité l'abaissait presque jusqu'à terre.

Une scène aussi nouvelle à Constantinople qu'une ordination protestante avait attiré la foule dans notre chapelle; plusieurs des spectateurs étaient du parti du patriarche. Le silence le plus absolu régna néanmoins, et la plus grande attention fut donnée aux moindres détails du service. Quel que pût être le jugement des indifférents ou des ennemis, pour les chrétiens ils étaient de la plus haute importance. Une vigne, plantée par la main de Dieu même, allait croître et étendre ses rameaux au Nord et au Midi, à l'Orient et à l'Occident, pour couvrir ensuite tout le pays et y répandre ses fruits abondants et délicieux.

Pour leur propre satisfaction, les membres de cette

nouvelle Église se hâtèrent de proclamer devant tout le monde la déclaration de leur foi, et les motifs de leur conduite. Ils publièrent, en langue arménienne, une brochure qui contenait la « Profession de foi et les réglements de l'Église évangélique arménienne de Constantinople, » précédés d'un compte-rendu abrégé des moyens que les mesures tyranniques du patriarche les avaient obligés d'employer pour se constituer en Église.

Dans le courant de l'été, des Églises fondées sur les mêmes bases, à Nicomédie, à Adabazar et à Trébizonde firent beaucoup de bien, quoique, au commencement, les auditeurs y fussent peu nombreux. On n'a jamais vu que la plus petite objection ait été faite à ces fondations par le gouvernement turc ou quelqu'un de ses agents. On peut même affirmer que les sympathies des mahométans étaient plutôt pour les persécutés que pour leurs oppresseurs. Les Arméniens avaient quelquefois assez d'influence sur les Turcs pour empêcher, pendant quelque temps, un fonctionnaire public de soutenir la cause d'un protestant opprimé ; mais d'un autre côté on voyait très-souvent les persécutés trouver protection auprès des musulmans ; et rien n'était plus ordinaire que d'entendre ceux-ci affirmer que c'étaient les protestants, et non les Arméniens, qui avaient raison. Le culte des images, l'invocation des saints, les doctrines de la transsubstantiation et de l'absolution des prêtres, sont aussi peu conformes au Koran qu'à la Bible.

Ce qui arriva à Adabazar, à peu près à l'époque de l'organisation de l'Église évangélique, est un exemple frappant des sentiments ordinaires et avoués des mahométans sur les protestants, qu'ils connaissaient parfaitement, du reste. Quelques-uns des frères avaient été convoqués au palais du gouverneur, où se trouvaient réunis un grand nombre de magnats arméniens, de Grecs, de Turcs, d'entre les principaux de la ville : là ils furent sommés de promettre publiquement de n'avoir aucun rapport avec M. Wood qui se trouvait alors dans la ville. Ils répondirent avec fermeté qu'ils étaient Arméniens par la naissance, chrétiens évangéliques par la foi, et sous le rapport civil, fidèles sujets du sultan. « Et maintenant, dirent-ils, si, parce qu'il est américain, nous avons tort d'entretenir des rapports avec un pasteur qui a la même foi que nous, montrez-nous que c'est défendu dans la Bible ou dans un édit du sultan, et nous nous soumettrons, sinon nous ne pouvons consentir à nous priver des avantages que nous retirons de nos relations avec lui. » Tous les Turcs présents approuvèrent hautement le terrain sur lequel ils se plaçaient, et le juge leur dit : « Nous ne pouvons intervenir pour vous garantir de l'excommunication, mais tant que vous maintiendrez la déclaration que vous venez de faire, nous vous protégerons. Nous ferons pour vos biens comme pour nos biens, pour vos maisons comme pour nos maisons, et pour vos personnes comme pour nos personnes. Allez en paix. »

Le jour suivant, qui était le dimanche, comme M. Wood se rendait avec quelques frères dans les champs, où il avait été convenu qu'ils se réuniraient ce jour-là, ils passèrent devant une maison turque, dont le propriétaire les invita à venir se rafraîchir chez lui. Il leur exprima alors combien il avait été satisfait du résultat du procès de la veille, et leur dit qu'il était bien juste qu'ils adorassent Dieu à leur manière sans être persécutés. Plus loin, un autre Turc les invita à se réunir dans son champ et ordonna à ses ouvriers de veiller à ce qu'aucun Arménien hostile n'y entrât. C'est ainsi que l'on vit s'élever, pour les pauvres agneaux faibles et sans défense du troupeau de Christ, des protecteurs sur lesquels on n'aurait jamais osé compter.

Évidemment le doigt de Dieu était là!

CHAPITRE XI.

Lenteur des progrès en fait de liberté religieuse. — Persécutions occultes. — Emprisonnement de Stepan. — Tentative pour faire fermer la chapelle protestante. — Tumultes. — Justice du gouvernement. — Améliorations progressives. — Funérailles protestantes. — Accroissement de la communauté. — Travaux parmi les femmes. — Trois morts heureuses. — Ordinations. — Une scène à Nicomédie. — Excursions missionnaires. — Mouvement à Aintab. — Lord Cowley. — Les protestants reconnus comme communauté — Un jour d'actions de grâces. — Nouvelle impulsion donnée à l'œuvre. — Geghi. — Aintab devient une station. — Colporteurs. — Consécration de M. Sahakian. — Le cimetière de Trébizonde. — Préservation de la chapelle de Péra. — Déposition dn patriarche Matheos.

Après ce qui vient d'être raconté, le lecteur s'étonnera sans doute d'apprendre que la persécution fût encore l'instrument choisi par la Providence pour continuer la réforme en Turquie, et exercer salutairement le peuple de Dieu. Il est vrai que l'autorité suprême du pays s'y était opposée, et que cette opposition s'accordait avec les droits et les garanties donnés par le sultan à son peuple après son avénement au trône. Elle s'accordait de même avec l'esprit de progrès qui amenait en Turquie de grands changements dans les mœurs, les habitudes du peuple, le costume, la législation, le système d'éducation, et qui tendait chaque jour tout particulièrement

à séparer le pouvoir civil et ecclésiastique. Le chrétien éclairé, qui remarque que les réformes de la Turquie se sont opérées presque simultanément avec les mouvements missionnaires dans le pays, et en ont suivi les progrès sans avoir de rapports visibles avec ces mouvements, n'hésitera point à attribuer ces œuvres à un pouvoir suprême, celui que Dieu exerce par son esprit et sa providence. Et cependant, celui qui connaît la Turquie et l'histoire du monde, peut-il s'étonner qu'un décret en faveur de la liberté religieuse ne soit point exécuté à la lettre en un jour? Écrire un édit, c'est l'œuvre de quelques minutes; changer les opinions et les habitudes des hommes, est souvent le travail de plusieurs années. Les décrets impériaux peuvent empêcher les méchants de se porter à des actes de violence; mais, tant que la disposition au mal existe, et surtout si elle provient des passions ou des préjugés, elle trouvera toujours moyen de se manifester en secret; si elle ne le peut en public.

Le gouvernement du sultan avait ordonné que les protestants ne fussent plus attaqués dans leurs droits civils à cause de leurs sentiments religieux. Leurs magasins furent de nouveau ouverts, comme nous l'avons vu, mais il était assez facile à leurs ennemis acharnés de les empêcher, sans désobéir ouvertement aux lois, de faire aucun commerce, et c'est ce qui arriva plusieurs fois. Ils ne pouvaient plus être emprisonnés ou bannis à cause

de leurs sentiments religieux ; mais pour de fausses dettes, pour des accusations calomnieuses, ils pouvaient l'être, et ils l'étaient. A Constantinople, des sommes considérables furent payées par diverses personnes afin d'éviter l'emprisonnement pour de prétendues dettes; et plus d'une vingtaine de protestants, à différentes époques, furent emprisonnés avec des criminels de la pire espèce, pour des crimes dont ils avaient été accusés par témoins et que l'organisation des tribunaux turcs ne leur permettait pas de réfuter. Pour montrer jusqu'où le patriarche pouvait pousser son système de persécution, nous raconterons l'histoire suivante. On avait ouvert, dans la ville proprement dite, un lieu de culte protestant pour les familles qui, demeurant trop loin, ne pouvaient se rendre à la chapelle de Péra. La maison louée à cette intention avait été bâtie par un patriarche, mais elle appartenait alors à son frère, protestant distingué. Cette maison était située près de celle du patriarche, ce qui irritait doublement celui-ci. A cette époque, on n'aurait pu se procurer dans tout Constantinople aucune autre maison pour cet objet. Par une ruse infernale, le patriarche fit emprisonner Stepan, propriétaire de la maison, par la police turque, sous l'accusation d'avoir battu un de ses prêtres! Ce prêtre avait été envoyé par son ordre dans la maison de Stepan, pendant son absence, pour essayer de persuader à sa femme de se séparer de lui; le mari offensé s'était rendu chez le

prêtre, avait frappé à sa porte, et l'avait simplement averti de ne plus revenir chez lui, sous peine d'être dénoncé à la police. C'était suffisant pour un prétexte; le procès qui s'en suivit en démontra toute la futilité; car on vit bien que le seul but de ces accusations était d'empêcher que le culte protestant n'eût lieu dans la maison en question. Le patriarche réclama d'abord la maison comme appartenant à l'Église, parce qu'elle avait été bâtie par un patriarche. Il ne put l'obtenir. Alors il demanda que Stepan fût chassé de chez lui parce que tous ses voisins se plaignaient qu'il troublait la paix. Cette accusation fut également reconnue fausse, car les voisins n'avaient rien à dire contre lui. Après plusieurs autres vaines tentatives du patriarche pour arriver à son but, le juge se mit enfin de son côté, et dit à Stepan : « Le gouvernement ne peut vous donner la permission de vous réunir dans cette maison. » Monsieur, répondit Stepan avec gravité, je vous engage à ne point vous fatiguer en efforts inutiles pour nous empêcher de nous réunir; car, je vous déclare que non-seulement moi, mais tous les protestants arméniens sont prêts à répandre leur sang dans cette cause. Consultez-vous donc, si vous le voulez, sur les meilleurs moyens de vous débarrasser de nous, soit par l'exil, ou par l'épée, ou par le feu; mais il est inutile de vouloir nous le commander, notre devoir et notre conscience nous ordonnent d'obéir; ainsi, nous ne cesserons pas de

nous réunir pour adorer Dieu. » Le juge n'eut rien à répliquer à cette noble réponse; il se contenta de faire écrire à son commis que « les protestants disent que se réunir est pour eux une affaire de foi et de conscience. » Stepan fut bientôt mis en liberté, et quoique le clergé persévérât dans ses efforts pour faire fermer ce lieu de culte, Dieu ne permit point qu'ils y réussissent.

A l'intérieur du pays, où le nouvel ordre des choses n'était pas bien compris, et où les gouverneurs de province étaient plus complètement les créatures et les instruments d'Arméniens riches et influents, il était plus facile encore de tourmenter impunément les protestants. A Nicomédie, après que la liberté religieuse eut été proclamée pour les protestants, on insultait encore les frères dans les rues, et on jetait des pierres contre leurs maisons. Le prêtre Harootun eut presque toutes ses fenêtres brisées; à Adabazar, un pasteur protestant fut chargé de chaînes et jeté en prison, sur l'accusation générale qu'il troublait la paix publique, bien qu'en réalité il n'y eût personne dans la ville qui fût plus paisible que lui. A Trébizonde, une foule de femmes attaqua, à coups de pierres, deux autres femmes qui revenaient d'entendre la prédication des missionnaires; leurs maris ayant cherché à les défendre, furent jetés en prison. On les étendit sur le sol humide, la face contre terre et les pieds serrés dans des entraves. Dans cette pénible position on les laissa un jour

entier sans manger, de sorte que l'un d'eux perdit connaissance, et était plus mort que vif quand on le détacha. L'autre fut emprisonné pendant plusieurs mois à Constantinople, comme un perturbateur du repos public, et un homme dangereux. Dans la même ville, à l'occasion de la mort d'un frère protestant, la maison où était le mort fut assaillie à coups de pierre par une foule furieuse, qui voulait à toute force empêcher l'enterrement. Ce devoir nécessaire ne put même être accompli que la nuit suivante, et en payant vingt-un dollars (113 fr. 62 c.) pour obtenir la permission de lui creuser une tombe sur le grand chemin. A Erzeroum, la populace, furieuse, força la maison du docteur Smith et enleva un prêtre de l'Église qui s'y était réfugié pour éviter les mauvais traitements dont il était menacé comme protestant de cœur. Ces hommes furieux revinrent à la charge, forcèrent une seconde fois la maison, renversèrent un aide du docteur et un de ses malades, et détruisirent pour sept à huit cents dollars (4,000 fr.) de livres et de meubles.

Dans la capitale elle-même, au premier enterrement protestant après le schisme, quand le cortége revint du cimetière, il fut suivi par une troupe d'Arméniens, qui commencèrent à vociférer de la manière la plus inconvenante en disant les injures les plus grossières; puis à lancer des pierres, dont quelques-unes étaient énormes. Cette foule suivit le cortége à plus d'un quart de mille, grossissant tou-

jours, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le nombre de mille personnes au moins. Quelques-uns des frères arméniens, et un des missionnaires furent frappés, mais heureusement ils ne reçurent aucune blessure dangereuse. Dans tous ces cas et dans nombre d'autres semblables, on s'adressait immédiatement aux tribunaux turcs pour obtenir justice, et on l'obtenait tôt ou tard, mais pas toujours d'une manière aussi satisfaisante qu'on aurait pu le désirer.

A Nicomédie, le gouverneur ordonna aux chefs civils et ecclésiastiques des communautés arméniennes de cesser leurs persécutions, en disant : « Les protestants ne vous appartiennent plus, et vous n'avez pas le droit de vous mêler de leur religion. » On envoya même une fois un piquet de soldats pour disperser la foule. A Trébizonde, des officiers de police furent stationnés à l'entrée des temples protestants aussi longtemps qu'on le crut nécessaire. Par l'intervention prompte et décisive de l'ambassadeur des États-Unis auprès du sultan, M. Carr, on obtint réparation des dommages causés, à Erzeroum, au docteur Smith, et quatre des principaux meneurs de la populace furent emprisonnés. A Constantinople, la police prit aussi des mesures pour prévenir le renouvellement de scènes aussi honteuses que celle qui s'était passée au premier enterrement protestant.

La position des protestants en Turquie était toujours anormale. Ils étaient séparés de la commu-

nauté arménienne sans être rattachés à aucune autre. Le gouvernement turc ne voulait plus les laisser persécuter par le patriarche ou par ses ministres, mais n'avait pas encore pris d'autre résolution à leur égard. D'après le réglement municipal de Constantinople, ni les mariages, ni les baptêmes, ni les enterrements ne peuvent se faire sans la connaissance de l'autorité civile. Un certificat du patriarche doit être présenté au chef de la police quand on veut obtenir la permission de se marier. Il faut donner aussi le nom de tout enfant qu'on veut baptiser, et de tout mort qu'on veut enterrer. En outre, personne ne peut voyager dans le pays sans passeport, et on ne peut obtenir de passeport sans avoir un témoin qui réponde de l'honnêteté du voyageur. Au premier abord, il paraissait entrer dans le plan du gouvernement que tout en cherchant à soustraire entièrement les protestants à l'autorité spirituelle du patriarche, celui-ci pût encore agir comme leur représentant civil auprès du sultan, mais on reconnut bientôt que c'était de toute impossibilité. Il y avait deux objections principales à leur organisation régulière en communauté civile, savoir, leur petit nombre et la forte opposition de certains individus très-influents dans le gouvernement. Leurs droits étant reconnus sans être assurés, ils demeurèrent un an et demi environ exposés à de fréquentes vexations. On doit se rappeler aussi que les protestants de l'intérieur du pays étaient exposés à des épreuves de

ce genre d'autant plus grandes qu'ils se trouvaient plus éloignés de la capitale.

Mais, bien que la patience des Arméniens évangéliques fût longtemps éprouvée de diverses manières, leur condition avait subi une amélioration sensible qui paraissait très-encourageante aux yeux de ceux qui faisaient attention aux signes des temps. Il est impossible de se figurer la joie des protestants quand, pour la première fois, ils purent enlever leurs morts en paix sous la protection du pouvoir civil et se procurer une autorisation de mariage, ou un passe-port sans l'intervention du patriarche. Le second enterrement offrit un contraste frappant avec le premier; il eut lieu un dimanche : cent à cent cinquante protestants du pays composaient le cortége, à la tête duquel était leur pasteur avec sa Bible. Il défila en silence et gravement, à midi, à travers les rues les plus fréquentées de Péra, jusqu'au cimetière protestant, sous la protection de la police. C'était un spectacle nouveau et étonnant pour la Turquie ; les boutiquiers et les ouvriers interrompaient en le voyant leurs occupations pour se demander les uns aux autres . « Quelle est cette nouveauté? » Jusqu'alors les convois funèbres des chrétiens avaient été accompagnés de croix dorées, de cierges, de prêtres aux vêtements sacerdotaux, de chants. Aussi répétait-on de bouche en bouche : « Voici des protestants. Voyez comme le gouvernement les protége ! » Quelques musulmans s'écrièrent « Voyez ! il n'y a pas de croix ! pas de chant ! Voilà comme cela doit

être ! » Plusieurs centaines de personnes de toutes classes, des Arméniens, des frères, des catholiques et des Turcs, s'assemblèrent autour de la tombe où on chanta une hymne et où le pasteur fit une courte mais ardente allocution. Plusieurs revinrent chez eux avec des idées nouvelles et plus justes sur le protestantisme. L'effet moral de cette scène fut des plus salutaires ; tous sentirent qu'un pas immense avait été fait dans la cause protestante. Il en fut de même quelques mois après à l'occasion du premier mariage protestant autorisé par le gouvernement turc, et célébré par M. Khachadoorian, le pasteur, non-seulement sans l'intervention du patriarche, mais encore en dépit de ses intrigues pour l'entraver.

La prospérité de la communauté était plus grande encore à l'intérieur qu'à l'extérieur. Chaque semaine on y voyait une manifestation spéciale de la présence de l'Esprit de Dieu, et à toutes les communions des nouveaux membres s'ajoutaient à l'Église. On veillait avec grand soin à l'admission des nouveaux membres; aucun n'était reçu sans avoir été préalablement examiné par le comité de l'Église. Pendant la première année de son existence, quarante-huit personnes furent ajoutées à l'Église de Constantinople; dix-sept le furent le même dimanche ; ce qui, à la fin de l'année, portait à quatre-vingt-huit le nombre des communiants.

Un réveil soudain s'opéra parmi les femmes du pays. Le désir d'entendre l'Évangile s'accrut beau-

coup en elles. La réserve dans laquelle on tient les femmes en Orient avait jusqu'alors empêché les femmes d'assister aux services divins. Elles s'étaient d'abord tenues dans une chambre attenante à la chapelle, d'où il était très-difficile d'entendre le service, puis on les avait placées ensuite derrière un rideau au fond de la chapelle. Devenant enfin plus hardies à mesure qu'elles devenaient plus nombreuses, on leur permit de voir aussi bien que d'entendre le prédicateur. Plus tard, leur place dans la maison de Dieu fut encore améliorée; elles furent rangées d'un côté de la chapelle et les hommes de l'autre. L'établissement de notre séminaire pour les jeunes filles facilita beaucoup ces changements qui, tout opposés qu'ils étaient aux habitudes et aux préjugés du pays, n'ont cependant produit que de bons résultats. L'éducation des femmes avait été si complètement négligée, que plusieurs de celles qui se joignirent à l'Église protestante ne savaient pas même lire. Le désir de pouvoir étudier elles-mêmes la Parole de Dieu devint pour elles un puissant stimulant, et bientôt il se forma plusieurs classes d'adultes fréquentées par des femmes âgées, qui travaillaient avec beaucoup d'ardeur pour apprendre à lire en leur propre langue.

Trois morts remarquables arrivèrent parmi les Arméniens évangéliques à l'époque où nous en sommes dans notre récit. La première fut celle de M. Oscan, qui avait gémi pendant de longues années

sous le poids d'infirmités corporelles, mais qui était riche dans la foi. Plusieurs fois sa situation avait été désespérée, mais Dieu l'avait presque miraculeusement sauvé et lui avait permis de participer à la formation de la première Église de Constantinople. Il lui fut aussi accordé d'assister à l'ordination du premier pasteur. C'était un spectacle bien intéressant que de voir ce bon vieillard courbé sous les infirmités de la vieillesse, ses larmes coulant le long de ses joues creuses et ridées, contemplant ce qu'il n'avait jamais osé espérer voir sur la terre, et prêt à s'écrier avec Siméon : « Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix. » Il mourut effectivement peu de temps après. Il était le doyen des membres de l'Église. La scène affreuse qui eut lieu à son enterrement a déjà été racontée.

La seconde mort fut celle M. Hovsep Gamalielian. Jusqu'à quarante-trois ans il avait été esclave de son ivrognerie et de ses débauches, Dieu fit de son frère un moyen béni pour l'amener à reconnaître ses péchés et à recourir à Christ seul pour son pardon et son salut. Il devint le chrétien le plus exemplaire. Lorsque la persécution commença, il fut banni et mourut en exil.

Il fut souvent maltraité à cause de son attachement à l'Évangile ; il lui arriva une fois d'être renversé et battu dans les rues par quelques-uns des co-adjuteurs zélés du patriarche. On peut dire avec vérité qu'il fut persécuté jusqu'à la mort ; car il dut

sa dernière maladie au saisissement violent qu'il éprouva à la vue d'un brigand qui entra brutalement dans sa boutique, et qui, quelques jours auparavant, lui avait montré un poignard en s'écriant qu'il voulait tuer un chrétien. Ses dernières paroles furent : « Oh ! mes péchés ! mes péchés nombreux et détestables ! que puis-je faire pour les effacer? Je suis fatalement impuissant ; mais béni soit le Seigneur qui m'a fait connaître l'Évangile de son bien-aimé Fils, en qui seul est mon espoir.

Le troisième frère que nous eûmes la douleur de perdre fut le pasteur lui-même qui, au milieu des larmes et des regrets de son troupeau, fut subitement enlevé par la mort, à ses évangéliques travaux. Son activité, ses inquiétudes, ses soins avaient été nombreux. Pasteur d'un troupeau persécuté, il avait toujours été en butte aux tracasseries de l'ennemi. Il s'était souvent trouvé au milieu de la populace ameutée dans les rues pour vexer les protestants. Peu de temps avant sa mort, il visita Nicomédie. Pendant qu'il s'y trouvait, il fut appelé à faire l'enterrement d'un frère. Pendant que le convoi défilait dans les rues, des milliers d'Arméniens se rassemblèrent pour l'accabler d'insultes sur son passage. Arrivés au cimetière, ces gens s'assemblèrent près de la tombe, et M. Khachadoorian en prit occasion de leur prêcher l'Évangile; et ils retournèrent tranquillement chez eux. Le pasteur revint à Constantinople accablé de fatigue et d'émotion. Une semaine

après, il fut encore exposé aux mêmes outrages, à l'enterrement d'un enfant; une maladie du cerveau se déclara immédiatement, et les médecins affirmèrent qu'elle avait été occasionnée par une surexcitation mentale excessive, et qu'une telle maladie ne s'était jamais déclarée dans le pays sous cette forme-là. Pendant presque toute la durée de cette maladie il fut dans un délire qui montrait sa passion dominante. Il ne prononçait guère d'autre nom que celui de son Sauveur bien-aimé, ou des choses qui appartenaient à son royaume et à sa gloire. Il avait perdu tout empire sur sa belle âme, mais il s'occupait principalement, même au milieu de son délire, à prêcher, à exhorter et à prier. Il devint de jour en jour plus évident que ses jours étaient comptés, et que sa fin était proche. Mais que cette perspective était triste pour son troupeau ! Le bruit courait déjà parmi ses superstitieux ennemis que Dieu l'avait frappé de folie et de désespoir, par suite de l'excommunication que l'Église lui avait lancée, et leur joie eût été grande si ce flambeau s'était alors éteint. Mais les ardentes supplications de son troupeau furent exaucées; le ciel s'éclaircit, l'âme libérée de ses chaînes revit le jour, et notre frère bien-aimé put encore une fois glorifier Christ de l'avoir soutenu dans cette heure solennelle.

Je fus providentiellement appelé auprès de lui, peu de temps avant sa mort. Il était dans un état de stupeur apparente. Un assez grand nombre de

membres de son troupeau, hommes et femmes, étaient tristement assis autour de son lit. Je cherchai immédiatement à éveiller son attention afin d'apprendre, s'il était possible, de sa propre bouche, quel était l'état de son âme. Après quelques efforts infructueux, grandes furent la joie et la surprise de chacun quand on le vit se réveiller comme d'un profond sommeil, et que je pus m'entretenir avec lui sur l'état de son âme et de ses espérances pour l'éternité. En réponse à mes questions, il me dit que son cœur était « rempli de corruption, mais que Jésus-Christ était sa justice, sa sanctification et sa rédemption; » et que ses espérances « n'étaient point du tout dans ses propres mérites, mais dans la grâce toute puissante de Dieu. » En un mot, il était fermement appuyé sur le rocher des siècles, sur Jésus-Christ, et tandis qu'il était encore dans sa chair il lui fut permis d'avoir un avant-goût de la gloire céleste. Le témoignage qu'il rendait ainsi à son heure dernière était bien précieux pour son Église éplorée. Après qu'il eut parlé, ceux qui étaient présents parurent plus résignés.

A la suite de chacune de ses réponses, ne pouvant contenir leur émotion et leur gratitude envers Dieu, ils s'écriaient : « Béni soit le Seigneur! Gloire à Dieu! gloire à Dieu! »

Je fis ensuite la prière; notre frère mourant répéta tout haut *Amen*, à la fin de chaque phrase, puis en un moment, il retomba de nouveau dans un état

d'engourdissement dont il ne se releva plus. Un des frères s'approcha de son lit, et s'écria en sanglotant : « Frère Apisoghom ! qui viendra pour nous prêcher? qui est-ce qui nous exhortera quand vous serez mort? » Le pasteur bien-aimé était déjà trop loin pour lui répondre ; les frères et les sœurs de l'Église fondirent alors en larmes.

C'est ainsi que ce serviteur choisi de Dieu termina sa carrière terrestre, après huit mois seulement de pastorat. Il mourut le 12 mars 1847.

Ce fut pour nous une épreuve bien cruelle, mais nous savions qu'une chose était certaine, c'est que Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Un frère du défunt, M. Simon Khachadoorian, fut élu à sa place et reçut l'ordination. Il avait été élevé au séminaire de Bebek, et possédait de rares qualités pour le poste auquel il fut appelé, et qu'il continue à occuper avec distinction.

Deux autres élèves de la même école, M. Avedis et M. Mugurdick furent licenciés pour prêcher l'Évangile. Le dernier fut ensuite ordonné pasteur de l'Église évangélique à Trébizonde, et le premier comme auxiliaire à Constantinople. Un autre pasteur, M. Harootun Minasian fut envoyé à Nicomédie vers la fin de 1847. Sa consécration fut accompagnée de circonstances d'un intérêt particulier. Le petit troupeau avait été pendant plusieurs années exposé à une persécution continuelle. Souvent chassé de la demeure des hommes, il s'était vu obligé de

se réfugier au loin dans les champs, où il n'était pas même en sûreté; mais alors la petite congrégation avait une église au cœur même de la ville, et là en plein jour, le dimanche, elle put consacrer son pasteur sans que personne osât « la molester ou l'effrayer. » L'intérêt inspiré par la circonstance était encore augmenté par les souvenirs historiques qui se rattachaient à ce lieu. C'était dans cette ville que l'empereur Dioclétien tenait sa cour, et qu'il commença cette persécution mémorable des chrétiens qui eut lieu sous son règne. La vérité a été pendant des siècles environnée de ténèbres, et cependant elle ne s'est point perdue. Dieu a encore des enfants qui le glorifient. Une assemblée était réunie là pour entendre la prédication du pur Évangile, et voir administrer les sacrements selon l'Écriture.

Les tournées missionnaires dans diverses provinces de l'intérieur du pays, mirent au jour beaucoup de faits très-encourageants dans la grande œuvre de la réformation. On croit qu'il n'y avait pas dès lors une seule ville importante dans tout le pays, où on ne pût trouver au moins deux ou trois Arméniens du côté des protestants, et dans bien des cas il y en avait plusieurs qui étaient tout prêts à déclarer ouvertement leur attachement à l'Évangile. Ce mouvement fut particulièrement remarquable à Aintab, au nord-est d'Alep. Quelques exemplaires des Écritures saintes, et d'autres livres sortis de nos presses, étaient parvenus jusque dans cette ville, princi-

palement par l'intermédiaire du vartabed Bedros, qui travaillait comme colporteur dans cette contrée. Ce fut ainsi, et avec la bénédiction de Dieu, que quelques individus furent amenés par la simple lecture de la Parole de Dieu à reconnaître les erreurs de leur Église. Peu après, la bulle du patriarche, lancée contre le prêtre Vertanes et les autres frères évangéliques, y fut reçue de Constantinople et lue dans l'église. Ceux qui avaient été convaincus de la vérité apprirent alors pour la première fois qu'il y avait dans la communauté arménienne un certain nombre d'hommes qui prenaient la Bible pour leur seul guide, ce qui les encouragea et les fortifia beaucoup. Bientôt après, il arriva à Aintab un vartabed qui n'avait jamais eu aucun rapport avec les missionnaires, et qui commença à prêcher les doctrines évangéliques dans l'Église arménienne, avec beaucoup de zèle et de hardiesse. Il avait l'air très-intéressant et il parlait avec éloquence et avec force des doctrines de l'Évangile et des erreurs de son Église. Il amena ainsi beaucoup d'âmes à abandonner l'erreur pour la vérité et à se donner ouvertement au protestantisme. On aurait dit que le règne de la superstition et de l'erreur allait finir à Aintab, mais on reconnut bientôt que ce nouveau et ardent prédicateur des doctrines évangéliques, n'était lui-même évangélique que de nom. Son caractère moral était infâme, et il fut renvoyé honteusement. Les fruits de sa prédication demeurèrent cependant toujours,

quoiqu'il se fût montré un indigne instrument du Seigneur. Les frères évangéliques écrivirent aussitôt une lettre signée par quatre-vingt-deux chefs de famille, dans laquelle ils demandaient qu'un missionnaire leur fût envoyé sans retard. M. Van Lennep, de Constantinople, se rendit à cet appel, mais non pour rester à Aintab, comme on l'espérait. Son séjour y fut de la plus grande utilité. Aintab fut ensuite visité par M. Johnston, le docteur Smith et M. Schneider; une Église florissante y fut rassemblée et devint une des plus nombreuses de la Turquie. La condition des Arméniens dans tout ce district était on ne peut pas plus satisfaisante.

Une Eglise arménienne évangélique fut organisée à Erzeroum, en avril 1847, et une autre à Brousse, en juillet, ce qui fit en tout sept Églises dans l'empire ottoman.

On a déjà raconté les démarches que fit sir Stratford Canning pour assurer la liberté de conscience aux Turcs. En 1847, ce digne représentant du gouvernement britannique retourna quelque temps dans sa patrie, et lord Cowley fut désigné pour occuper provisoirement sa place. Celui-ci se montra aussi ardent ami de la liberté religieuse que son prédécesseur.

Du moment où il fut appelé à ce poste important, il s'efforça, avec un zèle qui ne se démentit jamais, à mettre les Arméniens protestants sur le même pied que les autres chrétiens de l'empire. On ne

peut pas, assurément, regarder comme un effet du hasard, qu'à l'époque de ces crises, le gouvernement britannique ait eu dans ce pays de tels représentants. Ce n'était pas non plus un hasard que le ministère turc, qui arriva au pouvoir juste au commencement de cette période décisive, fût composé des hommes les plus intelligents et les plus éclairés de tout le pays. C'était Dieu lui-même qui avait préparé les événements de manière que le sultan et ses ministres, à qui on en devait appeler pour obtenir justice, et avec qui les représentants anglais avaient à faire, fussent des hommes qui voulussent réprimer les abus, maintenir les libertés de leur pays, et oublier les distinctions religieuses dans les affaires civiles.

Les nobles efforts de lord Cowley furent couronnés d'un plein succès. Le 15 novembre 1847, il obtint du gouvernement turc un décret impérial, qui reconnaissait les protestants turcs comme formant une communauté indépendante et distincte. Dans cette pièce, il était déclaré que ni le patriarche, ni les moines, ni les prêtres d'un autre culte n'auraient aucun droit de s'ingérer dans leurs affaires temporelles ou spirituelles. Cet édit fut immédiatement envoyé à tous les pachas de l'intérieur, sous la juridiction desquels on savait qu'il y avait des protestants. Un individu, élu par la nouvelle communauté, fut reconnu officiellement par le gouvernement comme agent et représentant des protes-

tants auprès de la Porte. Tous ceux qui connaissent la Turquie, et qui savent quelles puissantes influences ont toujours agi pour s'opposer aux progrès du protestantisme dans ce pays, et la difficulté de le faire reconnaître par le gouvernement turc, regarderont presque comme un miracle que cette œuvre ait été accomplie en si peu de temps. C'est à Dieu qu'il faut en rapporter toute la gloire!

La grande part que prit lord Cowley dans ces affaires, engagea les missionnaires à lui adresser, à son départ, une lettre de remercîment dans laquelle ils faisaient aussi une mention des plus honorables des efforts de sir Stratford Canning et de la politique humaine et généreuse du gouvernement britannique.

Une réponse des plus satisfaisantes, faite à cette lettre, indiquait suffisamment le profond intérêt personnel que prenait son auteur aux progrès du protestantisme en Turquie.

Les frères évangéliques de Constantinople désignèrent immédiatement un jour pour adresser à Dieu des actions de grâce et des prières spéciales. Ils avaient obtenu, par une intervention manifeste de la Providence, d'être reconnus par le gouvernement, ce qui excitait en eux la plus vive et la plus pieuse reconnaissance. Ils étaient placés dans une position nouvelle et importante, et avaient un urgent besoin de cette grâce et de cette sagesse qui viennent d'en haut au secours de ceux qui prient avec ferveur.

La joie des protestants fut grande dans le pays, quoiqu'elle le fût dans bien des cas avec tremblement. Aux différentes stations missionnaires, on remarquait une plus grande hardiesse dans la prédication, et l'esprit de recherche semblait avoir reçu une nouvelle impulsion. A Erzeroum, ceux qui avaient montré une piété sincère devinrent plus actifs et plus vigilants dans la prière, et quelques-uns, qui avaient été depuis longtemps convaincus de la vérité, mais qui étaient restés trop timides pour se joindre au peuple de Dieu dans les temps de persécution, commençaient à se montrer à l'Église. A Brousse, les missionnaires disaient qu'on discutait beaucoup sur des sujets religieux, et que la vérité faisait des progrès sensibles. A Trébizonde, l'Église avait passé par beaucoup d'épreuves intérieures, mais sans recevoir d'atteinte extérieure. Le nouvel ordre de choses avait produit dans cette ville les mêmes effets qu'ailleurs, et les frères se sentaient très-encouragés.

A Nicomédie, la maison de Dieu devint le refuge de ceux qui, peu de temps auparavant, étaient dans les rangs de l'ennemi. L'influence spéciale de l'Esprit-Saint se faisait partout sentir, bien que dans aucun cas, excepté au séminaire des jeunes filles, à Constantinople, ce mouvement ne fût assez général pour être considéré comme un réveil religieux. Au sud-ouest d'Erzeroum, dans le district de Geghi, qui a une population de douze à quinze mille âmes,

M. Peabody découvrit des indices très-encourageants d'un réveil religieux. Plusieurs avaient cruellement souffert pour la vérité, sans que la Parole de Dieu pût être ôtée de leurs cœurs. Le vartabed lui-même était le chrétien le plus décidé du pays. Pour sa sûreté personnelle il fut obligé de fuir à Erzeroum, où, après avoir été suffisamment examiné, il fut admis dans l'Église évangélique; et comme dans sa province les autorités protégeaient alors les protestants, on croyait qu'il retournerait bientôt à Geghi, pour travailler au bien spirituel de ses compatriotes. A Aintab, les progrès furent peut-être encore plus rapides qu'ailleurs. Pendant l'été de 1848, M. Schneider, de la station de Brousse, y alla travailler, et l'Église s'accrut beaucoup. Un prêtre très-intelligent reçut l'Évangile, et bientôt la persécution vint mettre la sincérité de sa conversion à l'épreuve. Il demeura ferme au milieu de ses souffrances. A la communion d'octobre 1848, dix-sept personnes, dont cinq femmes, furent ajoutées à l'Église. Le même mois, le docteur Smith revint à Aintab, où il resta avec sa femme en qualité de missionnaire du comité. L'importance de ce poste était telle, qu'on proposa à M. et Mme Schneider, de Brousse, de s'y fixer aussi. C'était une proposition difficile à accepter; mais comme cet appel était évidemment providentiel, ils y obéirent avec joie.

Ils arrivèrent à Aintab le 11 mai 1849.

Parmi les chrétiens évangéliques, le plus grand



zèle s'était manifesté pour annoncer l'Évangile dans les villes et les villages voisins. Plusieurs essayèrent de se faire colporteurs, mais on ne les laissait jamais rester longtemps au même endroit. Les magnats arméniens réussissaient facilement à persuader aux autorités turques de les chasser comme vagabonds. Au commencement de l'année 1849, on essaya d'arriver au but sans encourir l'accusation de n'être que des paresseux et des gens qui s'ingèrent dans les affaires d'autrui.

Cinq ouvriers se rendirent dans différentes villes, leurs outils dans une main et l'épée de l'Esprit dans l'autre, exerçant partout leur métier, en même temps qu'ils travaillaient au bien spirituel du peuple. L'essai réussit à merveille. L'esprit de recherche se répandit d'Aintab dans presque toutes les directions. Dans la ville elle-même, l'Église devint si nombreuse, qu'il fallut ouvrir deux lieux de culte en même temps; et dans toutes les villes et villages d'alentour, à Killis, à Belerem, à Marash, à Orfa, à Diarbekir, à Malatia, à Kharpoot, à Arhâny, à Paloo, à Arabkir, etc., il y avait des âmes affamées qui soupiraient après le pain de vie.

Au mois de novembre 1848, M. Hohannes Der Sahagyan, qui avait reçu son éducation en Amérique, fut licencié à Constantinople pour prêcher l'Évangile; et au printemps suivant, ordonné pasteur de l'Église évangélique arménienne d'Adabazar, où il a travaillé depuis avec beaucoup de zèle et de succès.

A Trébizonde, le gouvernement permit aux protestants de faire un cimetière d'une pièce de terre, achetée à cet effet trois ans auparavant. Déjà, au mois de janvier 1848, une lettre du vizir, obtenue par les efforts généreux de M. Carr, ministre des États-Unis auprès de la Porte, avait ordonné aux autorités de Trébizonde de veiller à ce que les protestants eussent leur propre cimetière, mais plusieurs difficultés avaient empêché une plus prompte exécution de cet ordre.

L'année 1848 fut remarquable par le nombre et la gravité des incendies à Constantinople. Dieu intervint alors cinq ou six fois en notre faveur d'une manière bien remarquable. L'élément destructeur s'approcha tellement de notre chapelle et de notre séminaire, à Péra, que nous n'avions qu'un faible espoir de les sauver; ils prirent même feu une fois, mais nous parvînmes à étouffer les flammes. Les ennemis s'écriaient déjà avec joie : « La chapelle protestante est brûlée! » mais toujours une main invisible s'était étendue pour arrêter le désastre, et sauver ainsi la cause protestante.

D'après tout ce que nous venons de raconter, il devint évident que le plan du patriarche Matheos, pour anéantir le protestantisme dans le pays, avait complètement échoué. Nous n'avons plus, dans ce chapitre, qu'à parler de sa destitution. Il fut jugé et trouvé coupable de diverses fraudes dans le trésor public, et d'autres délits désignés dans le journal

français officiel de Constantinople, comme « actes d'injustice incompatibles avec la dignité patriarcale.» Il fut, en conséquence, disgracié et condamné à l'exil; cependant un banquier de ses amis lui ayant donné caution, lui épargna cette dernière peine. Il vécut depuis dans l'obscurité sur les bords du Bosphore.

CHAPITRE XII.

Les deux partis en présence. — La prédication chrétienne. — Caractère des pasteurs indigènes. — Les séminaires pour les deux sexes. — La presse. — Les Églises indigènes pourvoyant à leurs besoins. — Organisation ecclésiastique. — Caractère des membres de l'Église. — Aspect actuel de l'œuvre. — Situation de l'Église arménienne. — Crise prévue. — Coup-d'œil sur l'avenir.

Ce que nous venons de raconter des luttes du spiritualisme contre le formalisme en Turquie, n'est que la répétition de ce qui est arrivé dans le monde, partout et en tout temps : toujours, comme dans l'histoire qui nous occupe, le plus grand nombre s'est opposé au plus petit; le riche au pauvre; le fort au faible. Du côté des oppresseurs se sont toujours rangés l'âge, l'expérience et la ruse; et du côté des opprimés la jeunesse, l'ignorance et la simplicité. En Turquie, les premiers avaient tous les avantages de cette antiquité qui à elle seule inspire la vénération, et qui couvre de son manteau sacré

qu'on n'ose profaner, les symboles de sa foi, ses cérémonies, ses rites et ses ordres religieux ; tandis que les réformateurs n'avaient ni prêtres, ni églises, ni autels, ni culte pompeux ; rien, enfin, qui pût extérieurement inspirer la crainte, ou même attirer l'attention. Ceux qui croient fermement à la vérité révélée s'expliqueront facilement pourquoi le faible remporte presque toujours la victoire. C'est que d'un côté tout est humain ; de l'autre tout est divin. D'ailleurs, Dieu agit par ses propres instruments, « choisissant les choses folles du monde, pour confondre les sages, et les choses faibles du monde pour confondre les fortes, et les choses viles du monde et les plus méprisées, même celles qui ne sont point, pour anéantir celles qui sont ; afin que personne ne se glorifie devant Lui. »

On verra par le récit précédent que le principal moyen de conversion employé par les missionnaires et ceux qui les aidaient dans leur œuvre, était la prédication de « Christ, et de Christ crucifié. » Pendant plusieurs années, l'œuvre de la réforme avança sans la prédication officielle de la Parole de Dieu, bien que même alors l'Évangile fût assidûment prêché, mais en secret, à des multitudes. Aussitôt, cependant, qu'on pouvait former des congrégations, nous en profitions pour agir sur l'esprit public, et nous avons fait l'expérience qu'en Turquie, comme partout ailleurs, cette méthode régulière et officielle est l'instrument le plus puissant

entre les mains du missionnaire étranger. Le ton de nos prédications a toujours été simple et précis, mais probablement plus élevé qu'il n'aurait pu l'être avec des païens; car les Arméniens ont en général beaucoup plus d'intelligence. Dans la composition de nos sermons, nous avons suivi la méthode des prédicateurs d'Amérique, quoique, dans aucun cas, nos missionnaires n'aient eu l'habitude de lire leurs discours.

Les cinq pasteurs nés dans le pays, furent tous élevés complètement ou en partie par les missionnaires du comité. Trois d'entre eux firent leurs études au séminaire de Bebek, et un en Amérique. Ils sont, pour la plupart, des hommes laborieux, fortement trempés, d'un esprit supérieur et de beaucoup de sens, et, ce qui est plus que tout cela, des hommes de foi et de prière, zélés pour le service de Christ. Pour l'éloquence, plusieurs pourraient être mis en parallèle avec nos meilleurs prédicateurs du même âge, en Amérique.

L'éducation et la presse sont deux puissants auxiliaires pour le prédicateur. Nous avons fait tous nos efforts pour que nos écoles d'adultes des deux sexes atteignent leur but de la manière la plus efficace. Les études y ont été dirigées de façon à développer et à discipliner le plus sûrement l'esprit; et on croit que, même en Amérique, on ne trouverait pas d'institutions semblables où ce but soit plus complètement atteint. En même temps, la religion est

mêlée à toutes les autres études, et occupe toujours la première place comme l'objet sur lequel doivent se concentrer toutes les facultés morales et intellectuelles de l'homme. Les rapports de ces séminaires avec les Églises évangéliques nouvellement fondées, deviennent de plus en plus importants. La réforme qui est commencée, doit, avec l'aide de Dieu, être poursuivie principalement par le moyen de ministres du pays, formés dans le pays. Il est donc évident qu'on ne peut pas exagérer l'importance qu'il y a à soutenir le séminaire de Bebek. Nous ne pouvons pas non plus parler assez chaleureusement de notre séminaire de jeunes filles, quand on réfléchit à l'influence qu'exercent les mères et les épouses dans toute société.

La presse a rendu d'immenses services dans ce réveil religieux : Nicomédie, Adabazar et Aintab, parmi tant d'autres villes plus petites, en sont des exemples remarquables. Non moins de soixante-dix à quatre-vingts ouvrages différents ont été probablement publiés par les missionnaires du comité, dans les deux langues arménienne et turco-arménienne. Plusieurs de ces ouvrages ont été écrits dans le pays même, mais la plupart sont des traductions. Parmi ces derniers, nous pouvons citer : « le *Pèlerinage du chrétien,* » et « l'*Histoire de la Réformation par Merle d'Aubigné.* » La Bible entière a été traduite et publiée en langue turco-arménienne, et le Nouveau Testament, ainsi qu'une grande partie de l'Ancien,

en arménien moderne. La Bible entière le sera bientôt. Des écrits périodiques ont été aussi publiés, ainsi que des ouvrages dogmatiques appropriés à l'état général des esprits. Ces publications ont pénétré jusque dans les coins les plus obscurs du pays, et sont en ce moment plus répandus et mieux reçus que jamais.

Nulle part les pasteurs arméniens ou les écoles protestantes arméniennes (excepté toutefois les deux séminaires), ne sont entièrement entretenus aux frais du comité. Ce sont les Églises qui y contribuent suivant leurs moyens, et le montant de leurs souscriptions s'augmente d'année en année; mais étant toujours faibles elles ont besoin de secours, et c'est auprès du comité qu'elles en trouvent. Ces secours cependant ne sont accordés que provisoirement et ils leur seront retirés aussitôt qu'elles pourront se soutenir seules.

Le système d'organisation ecclésiastique adopté en Turquie est donc jusqu'ici satisfaisant. Il y a eu quelques difficultés, surtout à Constantinople et à Trébizonde, mais moins nombreuses et moins graves qu'on ne s'y attendait. Ces difficultés ont été causées en partie par l'inexpérience et par des scrupules d'une conscience mal éclairée. Il y a eu aussi quelques cas de dérèglement moral parmi les membres de l'Église, mais ils ont été traités suivant les préceptes de Christ. La discipline a toujours été régulièrement maintenue, et les bons résultats en

ont été manifestes ; toutes les Églises ont acquis de l'expérience dans leurs épreuves, et maintenant elles comprennent beaucoup mieux qu'auparavant les rapports qui doivent exister entre l'Église et ses membres.

La piété est très-grande ; et, pour la simplicité de leur foi, et leur confiance pleine, paisible et joyeuse en Christ, plusieurs de nos frères d'Arménie pourraient être donnés comme exemples à beaucoup de chrétiens de pays plus favorisés. Les formes de leur culte sont essentiellement les mêmes que celles de nos Églises d'Amérique. Le chant y est toujours général ; tous y prennent part avec une joie vraiment touchante. Cette partie du culte devient pour chaçun un moyen de grâce important dont la perte serait très-nuisible à leur piété. Nous avons déjà cité le zèle des missionnaires arméniens comme une des preuves les plus frappantes de leur vie religieuse. Ce zèle ne s'exerce pas uniquement en faveur de leurs compatriotes, mais, comme celui des premiers chrétiens, il cherche le bien de tous les hommes.

L'état actuel de l'œuvre de Dieu parmi les Arméniens de Turquie est on ne peut plus satisfaisant. Une appréciation numérique des Églises évangéliques donnerait une idée tout-à-fait fausse de l'état réel du protestantisme dans le pays. Pendant les dix-huit années qu'y ont travaillé les missionnaires, des idées et des opinions nouvelles se sont gravées dans l'esprit public. La prédication constante de la vérité,

soit dans les conversations particulières, soit du haut des chaires ou par le moyen de la presse, n'est pas restée impuissante sur la communauté arménienne. L'erreur a peu à peu fait place à la vérité; et maintenant un grand nombre de ceux qui se disent encore les fils fidèles de l'Église se glorifient de ce que les Arméniens ont abandonné certaines superstitions, qui peu d'années auparavant étaient regardées comme preuves d'orthodoxie. Les symboles de la superstition disparaissent aussi par degrés de leurs Églises. Leur vénération pour le clergé, la terreur que leur inspiraient ses anathèmes ont fait place à un sentiment de dégoût pour leur égoïsme et leur hypocrisie, de haine pour leur cruauté, et de mépris pour leur pouvoir. La Bible, imprimée en leur langue, est généralement lue, et règle les opinions et les pratiques de l'Église. Des milliers de personnes attachées à l'ancienne communauté sont intellectuellement convaincues que le protestantisme évangélique est la vérité, et plusieurs, sans aucun doute, ont déjà embrassé les doctrines que leur raison approuve. Quelques-uns de ceux qui appartiennent à cette classe sont des réformateurs actifs, constamment occupés à répandre les Écritures et d'autres publications de notre presse, faisant ainsi connaître la vérité qui est en Jésus-Christ. Les pasteurs et les membres des Églises évangéliques peuvent aussi en toute liberté entretenir des rapports avec leurs frères de l'ancienne Église. Les anathèmes ont perdu leur force,

et des relations amicales sont rétablies entre les Arméniens et les protestants. Les enfants arméniens fréquentent les écoles protestantes, et les adultes fréquentent de plus en plus les temples protestants. L'Évangile se répand dans le pays. Un esprit avide de connaître la vérité domine partout, et l'on peut discuter librement. Jamais la mission arménienne n'a eu autant de sujet de se réjouir et d'espérer. Les ennemis de la vraie religion sont encore à l'œuvre ; mais ses amis le sont aussi de leur côté. Une autre crise viendra bientôt, une autre *exode* (sortie) d'une Église corrompue, mais sur une beaucoup plus grande échelle que la précédente. Les progrès doivent avancer vers la lumière, et non reculer vers les ténèbres. Rien cependant ne pourra faire de ce mouvement une bénédiction réelle, si ce n'est l'influence sanctifiante et régénératrice de l'Esprit Saint.

Notre récit est maintenant achevé, mais l'œuvre de Dieu ne l'est point encore ! Et tandis que nos cœurs battent d'une gratitude et d'une joie saintes à la vue de tout ce que Dieu a déjà fait, nous espérons avec confiance que des preuves plus merveilleuses encore de sa toute-puissance et de son amour nous seront accordées dans ce pays. Le Seigneur a même fait concourir à l'avancement de son règne les intrigues des politiques et les entreprises des commerçants. Il y fait aussi servir l'industrie humaine ; des bateaux à vapeur fendent rapidement les mers et vont porter au loin la connaissance de

son Évangile. Toutes les ressources, tous les cœurs, toute puissance sont en sa main. Que pourrait-il y avoir de difficile pour lui? Mais de notre côté où est notre dévoûment à sa sainte cause? Où est notre amour pour nos semblables? Où sont nos sacrifices et nos offrandes? Où sont nos prières? Ah! quel plus grand honneur pourrait désirer ou posséder un disciple de Christ, que celui d'être appelé à être ouvrier avec son Dieu pour travailler à ramener un monde rebelle et pervers à l'obéissance du Roi des rois, et à faire jouir les pauvres pécheurs des priviléges infinis et des bénédictions de l'Évangile?

CHAPITRE SUPPLÉMENTAIRE.

Histoire des quatre dernières années.— Firman publié en faveur des chrétiens. — Cas de persécution. — Organisation et Progrès. — Etude des saints Livres. — Zèle des chrétiens indigènes. — Nombre des Eglises et des Communions. — Effets probables de la guerre actuelle.

Quatre années se sont écoulées depuis que la première édition de cette histoire a été livrée au public. Pendant cet intervalle, il s'est passé plusieurs événements de la plus haute importance, qui doivent influer tôt ou tard sur l'œuvre de la réforme religieuse en Turquie.

La manière dont le culte protestant a été reconnu par les autorités civiles dans le pays, par suite de la lettre du visir, obtenue par lord Cowley, a déjà été racontée; c'était, dans les circonstances actuelles, un événement dont on ne pouvait exagérer l'importance. Mais des priviléges ainsi accordés, n'étant garantis que par une lettre du vizir, — document provisoire par sa nature, — pouvaient être retirés au moindre changement dans le ministère turc. La fragilité et l'incertitude de cet arrangement n'échappèrent pas au regard pénétrant de lord Stratford; aussi à son retour à Constantinople, en 1850, il en-

tama immédiatement des négociations pour établir sur des bases plus solides la protection qu'on accordait en Turquie aux protestants. C'est pourquoi, au mois de novembre de la même année, il obtint un firman impérial de la main même du sultan, en faveur des protestants. Ce firman précieux assurait à leur organisation civile toute la stabilité dont jouissaient les plus anciennes communautés chrétiennes en Turquie. Il y était nettement déclaré que les protestants auraient, pour construire leurs temples, enterrer leurs morts, etc., les mêmes priviléges qui sont accordés aux autres Rayas. Un pacha turc, chef de la police métropolitaine, fut chargé par le sultan de prendre soin de leurs affaires; et en même temps on leur demanda de nommer parmi eux un agent pour leur servir d'organe auprès du gouvernement.

A la réception de cette nouvelle charte, une députation de treize membres de la communauté protestante du pays se rendit auprès de lord Stratford, et lui exprima la reconnaissance des chrétiens évangéliques pour le zèle qu'il avait mis à leur procurer de tels priviléges.

Son Excellence en prit occasion de leur adresser un discours sur leurs devoirs et leur responsabilité à l'égard des autorités de l'empire. Il leur dit qu'ils devaient remercier Dieu de ce qu'ils étaient les premiers dans ce pays qui eussent été délivrés des entraves de la superstition et eussent reçu le

pur Évangile de Christ. Il leur rappela en outre que les yeux de tous étaient fixés sur eux, qu'ils devaient s'efforcer d'être les meilleurs citoyens, d'être pleins de charité et de support pour ceux de leurs frères qui n'auraient pas leurs opinions religieuses, d'être en exemple à tous et de prendre toujours pour guide les saints préceptes de l'Évangile. Il leur parla ainsi pendant trois quarts d'heure, avec tant de force et d'affection que chacun était profondément ému. L'ambassadeur lui-même fut attendri jusqu'aux larmes, et leur exprima toute la satisfaction qu'il éprouvait en voyant l'intérêt avec lequel ils écoutaient ses conseils et ses avertissements. Cette scène, vraiment touchante, laissa des souvenirs durables chez tous les assistants.

La promulgation de ce firman donna au protestantisme une apparence de stabilité que plusieurs ne lui croyaient pas. Cependant, la persécution n'avait pas entièrement cessé. On aurait été tenté de croire que c'était une règle universelle que partout où l'Évangile s'introduisait, il devait s'en suivre une lutte, et que les premiers qui le recevaient, avaient plus ou moins à souffrir de leurs anciens coreligionnaires. A Diarbekir, par exemple, il y en eut qui furent jetés en prison pour une très-petite dette réelle ou prétendue; d'autres furent privés de leurs emplois, de leurs maisons et de leurs boutiques, et obligés de vendre leurs vêtements pour acheter du pain; d'autres encore furent battus dans les rues

par des musulmans aussi bien que par des chrétiens, simplement parce qu'ils étaient protestants. A Marsovan, et dans d'autres villes de l'intérieur, les impôts de ceux qui s'étaient joints à la communauté protestante furent plus que doublés, et s'ils ne pouvaient les payer, on les jetait en prison. Le paiement immédiat de toute dette était exigé de la manière la plus rigoureuse. On voyait des hommes, n'ayant d'autre ressource que leur travail, errer sans pain et sans emploi, et ne pouvant trouver aucune pitié auprès de leur propriétaire ou de leur créancier qu'à la seule condition d'abandonner la foi protestante.

A Marash, eut lieu une persécution plus ouverte encore, et, pendant quelque temps, sanctionnée par les autorités locales. Une réunion protestante fut dissoute par quelques-uns des principaux membres de la communauté arménienne, qui s'introduisirent dans la salle de l'assemblée, frappèrent l'orateur avec des bâtons, crachèrent au visage d'un vénérable vieillard qui se trouvait là, traitèrent indignement beaucoup d'autres personnes, et finirent par faire venir des officiers de la police qui conduisirent en prison deux ou trois des principaux protestants, au milieu des huées et des railleries de la populace! Cette conduite des officiers turcs, si peu conséquente avec les déclarations du firman impérial, ne peut s'expliquer que parce que le firman n'avait jamais été promulgué officielle-

ment dans les provinces de l'empire. Dans tous ces cas, et dans beaucoup d'autres semblables, les autorités locales prêtèrent main forte aux persécuteurs, non à cause d'un intérêt personnel quelconque, mais parce qu'elles étaient influencées par les magnats arméniens; tôt ou tard cependant, les protestants recevaient des secours de la capitale et étaient presque toujours sûrs d'être mis en liberté, de sorte qu'il en résulta que peu à peu on s'habitua à les considérer comme formant une communauté distincte. C'est ainsi que dans plus de quarante endroits des communautés protestantes ont été organisées sous la juridiction de la mission arménienne, et nous avons les noms de près de quatre-vingt-huit villes et villages de l'empire ottoman, où l'on trouve des protestants en plus ou moins grand nombre, et dans la plupart desquels le culte protestant se célèbre régulièrement chaque dimanche.

Toutefois ces chiffres ne peuvent donner qu'une idée très-imparfaite des progrès réels et de l'étendue de l'œuvre. Nous avons les preuves les plus satisfaisantes de l'influence exercée par l'Évangile sur les esprits d'Arméniens qui restent attachés à leur propre Église, mais qui sont plus ou moins disposés à abandonner leurs superstitions et leurs erreurs pour se joindre au peuple de Dieu. Et ce levain de vérité divine, qui a été jeté dans l'esprit public, agit dans ce moment avec plus d'activité que jamais. En dépit des bulles et des anathèmes des patriarches,

on voit les Arméniens de la vieille Église vivre en bonne intelligence avec les protestants, bien que la religion soit le sujet ordinaire de leurs conversations. Et ce qu'il y a de plus réjouissant, c'est que dans ces conversations on ne parle plus que rarement des doctrines sur lesquelles on discutait le plus autrefois, parce que la plupart des Arméniens les plus éclairés sont convaincus que les protestants sont dans la vérité. Ce beau résultat est dû principalement à la lecture de la Parole de Dieu dans la langue du pays. Avant que la Bible eût été traduite, elle était pour eux un livre fermé, et ils suivaient aveuglément les enseignements erronés de leur Église et de leurs prêtres. Maintenant que chacun peut lire lui-même la pure Parole de Dieu, ils rejettent « le bois et la paille, » qu'ils aperçoivent dans l'édifice de leurs pères. Dans la ville de Killis, près d'Aintab, environ trente Arméniens se trouvaient un dimanche réunis dans leur temple pour examiner ensemble les Écritures qu'ils venaient de recevoir pour la première fois dans leur propre langue. Après un long examen, ils appelèrent un de leurs prêtres, et lui demandèrent si la traduction de la Bible publiée par les missionnaires était fidèle. Le prêtre répondit qu'il n'y avait aucune différence entre cette version-là et la version ancienne dont on se servait dans leurs Églises. « Alors, répondirent-ils, les protestants ont raison. »

Rien n'est maintenant plus ordinaire que des dis-

cussions calmes et libres sur les grands sujets relatifs à la foi chrétienne. Quelquefois les Arméniens se réunissent entre eux dans ce seul but, et comme dans l'exemple précédemment cité, ils examinent l'Écriture, et la comparent avec elle-même dans un esprit sérieux, et évidemment dans le seul désir de connaître la vérité. Pendant quelque temps, à Aintab, les Arméniens tenaient eux-mêmes des réunions religieuses. Dans quatre ou cinq endroits différents, ils lisaient les Écritures dans la langue du pays, ainsi que d'autres livres ou traités religieux, et quelquefois ces réunions étaient de plus de trois cents personnes. D'autres fois les Arméniens et les protestants se réunissaient ensemble, tantôt dans des maisons particulières, tantôt dans des cafés et autres lieux publics, pour se communiquer réciproquement leurs vues sur les vérités bibliques. Un des missionnaires écrit à ce sujet : « Nous n'avons jamais entendu discuter avec plus de calme sur les vérités essentielles de la religion. Il y a trois ans, dans ces discussions, les Arméniens défendaient obstinément les rites et les cérémonies absurdes de leur Église, et tonnaient contre les abus des protestants. A présent il n'est pas rare d'entendre dans les cafés des discussions très-sérieuses sur la valeur respective des différentes dénominations ; et toujours la décision est en faveur du protestantisme. »

Dans quelques cas, ces discussions avaient eu lieu en présence de l'évêque, qui, malgré lui, avait

été forcé d'inviter les protestants à discuter avec lui. Dans une de ces discussions, l'ecclésiastique avoua franchement qu'il était incapable de défendre les pratiques et les doctrines de son Église d'après la Bible. Ce qui ne fit que confirmer davantage dans l'esprit du peuple, que le protestantisme est la vérité.

Parmi les plus beaux traits caractéristiques de cette œuvre, on peut citer les travaux zélés, persévérants et dévoués des prédicateurs et des colporteurs indigènes. Il y a maintenant dans la mission arménienne sept prédicateurs natifs du pays, régulièrement ordonnés, et une trentaine de colporteurs, constamment occupés à distribuer la Parole de Dieu, ainsi que des livres religieux, et à s'entretenir de l'Évangile avec le peuple. Six de ces prédicateurs sont établis comme pasteurs sur des Églises, savoir deux à Constantinople, un à Rodosto, sur la mer de Marmara, un à Brousse, un à Nicomédie et un à Adabazar. Le septième fut ordonné comme évangéliste et prêche aujourd'hui à une congrégation très-intéressante et nouvellement organisée à Khanoos près d'Erzeroum.

Pendant l'année 1852 le révérend Hohannes Der Sahagyan fit en Arménie une grande tournée de prédication, qui dura au moins huit mois ; elle fut accompagnée de beaucoup de dangers et de difficultés, mais elle eut d'heureux résultats. M. Sahagyan avait avec lui M. Simon, l'évangéliste dont

nous venons de parler, et qui est pasteur à Khanoos. Pendant cette tournée, M. Sahagyan écrivit : « Je n'ai pas encore visité un seul endroit où se trouvent des Arméniens, sans y avoir vu un réveil ou des gens préparés à recevoir la vérité. »

A son retour de Constantinople, à la fin de sa tournée, il dit que dans toute l'Arménie turque il avait trouvé un développement extraordinaire des sentiments évangéliques, et presque partout une grande soif de la vérité. Dans quelques endroits où il avait travaillé pendant quelques jours, quand il se disposa à partir, le peuple lui dit : « Vous êtes venu nous prêcher l'Évangile, et maintenant vous nous quittez. Si vous partez, qui est-ce qui nous parlera de la Parole de vie? Qui enseignera à nos enfants ? Qui deviendra notre berger spirituel ? »

Les pasteurs de Constantinople et celui de Nicomédie ont été plusieurs mois à Aintab et dans les environs, travaillant activement à répandre la vérité. Les pasteurs de Rodosto et de Brousse ne se sont pas dévoués avec moins de zèle et de fidélité à l'œuvre du Seigneur.

Pour que les lecteurs de ce volume puissent se convaincre que l'emploi de pasteur de l'Église arménienne n'est point une sinécure, nous joignons ici la liste des divers services religieux hebdomadaires du pasteur de Nicomédie, liste qui ne diffère pas essentiellement de celle des pasteurs des autres Églises :

Le *Dimanche*, deux prédications et réunion de prières le soir.

Lundi, réunion générale de prières chaque semaine et une fois par mois réunion spéciale de prières pour le monde entier.

Mercredi, sermon pour les femmes de la congrégation.

Jeudi, réunion de prières pour les femmes, et explication publique le soir.

Vendredi, réunion du comité pour les affaires de l'Église.

Samedi, réunion de chant conduite par le pasteur.

Ajoutez à cela les visites pastorales, les mariages, les baptêmes, les enterrements et divers autres devoirs particuliers.

Les étudiants pieux du séminaire de Bebeck ont l'habitude d'aller deux à deux, pendant leurs vacances, aux environs de la capitale, pour vendre la Bible et d'autres livres, et pour instruire le peuple, et nous avons eu les preuves les plus satisfaisantes de l'utilité de ce colportage dans le pays. Dans plusieurs localités du Midi de l'Arménie, où il y a maintenant des communautés protestantes, l'œuvre fut commencée par des frères d'Aintab, nés dans le pays. D'abord ils furent souvent maltraités, quelquefois battus et lapidés par la populace ; la protection des autorités leur fut souvent refusée, et cependant leur patience et leur persévérance fini-

rent par triompher. *Onze fois* ces courageux soldats de la croix furent chassés de Marash avec ignominie, et cependant ils réussirent peu à peu et tranquillement à assurer aux protestants de cette localité le droit d'adorer Dieu d'après leur conscience. Il s'y est établi dès lors une communauté protestante, et une Église y sera bientôt organisée.

Le nombre des Églises évangéliques arméniennes établies en Turquie jusqu'au commencement de l'année 1854 est de quinze, sans compter deux autres composées en partie d'Arméniens, et en partie de personnes d'autres races. Plusieurs autres seront bientôt organisées en d'autres lieux, où des mesures préliminaires ont été déjà prises. En outre, il y a cinq autres Églises, qui dépendent des missions du comité américain de l'empire turc, sans être cependant situées en Arménie.

Le nombre total des communiants de toutes les Églises dépendantes de la mission arménienne est à peu près de quatre cents, et celui des protestants nés dans le pays et enregistrés à la mission est de deux mille trois cents. On ne peut savoir exactement le nombre des protestants non enregistrés et qui se rattachent encore à la communauté arménienne; mais nous avons lieu de croire qu'il est assez grand.

Les membres des Églises évangéliques en Turquie sont généralement pauvres; plusieurs ne le sont devenus que par la persécution. La plupart cepen-

dant peuvent vivre de leur propre travail. Ils contribuent avec joie suivant leurs moyens à l'entretien de leurs pasteurs et de leurs écoles, et assistent aussi leurs pauvres. Le montant des sommes données pendant l'année 1853 par toutes ces Églises, s'élève à près de 1,000 dollars (5,000 francs).

La presse n'a jamais été plus activement ni plus utilement employée que pendant les trois ou quatre dernières années. Parmi les livres qui en sont sortis on peut citer des traductions de l'*Origine et des progrès de la religion dans l'âme*, par Doddridge; de la *garde du cœur*, par Flavel; et une seconde édition du *Pèlerinage du chrétien* qui est toujours un des livres les plus intéressants et les plus utiles pour les Arméniens; enfin la *Bible* entière en un seul volume, dans un style pur, simple et élevé, en arménien moderne, don d'une valeur inestimable, que les Arméniens sauront mieux apprécier dans cinquante ans, qu'ils ne le font maintenant. Cette grande œuvre fut accomplie, après des années de travail, par le révérend E. Riggs D. D. (maintenant à Constantinople), aidé de savants distingués du pays. Les frais de cette publication furent faits par la Société biblique américaine.

Le nombre des exemplaires de livres et de traités religieux (y compris la Bible) imprimés sous la direction du comité de la mission depuis sa fondation, est de *un million quarante-trois mille deux cent dix* (1,043,210), contenant en tout *cent vingt-et-un mil-*

lions sept cent quatre-vingt mille pages (121,780,000). La plus grande partie de ces ouvrages sont en grec et surtout en arménien.

Le séminaire d'enfants et de jeunes gens, et la pension de jeunes filles dont nous avons parlé dans cet ouvrage, ont tous deux éprouvé plus d'une fois l'influence spéciale de l'Esprit divin, agissant sur les cœurs des élèves, les convaincant de péché, et les amenant à la repentance et à la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il y a maintenant autant d'élèves dans ces écoles qu'il nous est possible d'en admettre; et cependant nous recevons tous les jours de nouvelles demandes d'admission, bien souvent de la part de familles arméniennes qui ne se rattachent pas aux protestants.

Tel est l'état du protestantisme en Turquie. Mais à présent, les éléments du monde politique sont agités par les puissances du Nord, et tout l'édifice civil et social de l'empire turc menace de s'ébranler et peut-être de s'écrouler. Quel sera le résultat de la lutte actuelle sur le réveil religieux qui s'opère en Turquie? Dieu a-t-il fondé des Églises chrétiennes dans ce pays, et les a-t-il soutenues jusqu'ici pour les abandonner ensuite entre les mains du spoliateur? Cela n'est pas probable. Des épreuves terribles sont peut-être réservées au peuple de Dieu dans ce pays. Des obstacles pourront obstruer un moment la voie de la vérité; le grand adversaire de Dieu et des hommes pourra triompher parfois; plu-

sieurs cœurs seront navrés ; mais la fin n'est point encore arrivée, le bien sortira du mal, l'orgueil de l'homme sera humilié, et Dieu seul exalté.

Nous avons déjà tiré quelques avantages des exigences déraisonnables de la Russie. Le sultan a donné un spécial hatti-cherif (firman signé de sa propre main) à chacune des différentes classes de ses sujets chrétiens et juifs, pour leur garantir la protection de tous leurs droits. Dans cette distribution de firmans, et par l'intervention généreuse de lord Stratford de Redcliffe, les protestants, non-seulement n'ont pas été oubliés, mais plutôt traités comme les membres des communautés plus anciennes. Et en réalité c'était pour eux que cette mesure avait le plus d'importance. Le firman précédent n'avait point le sceau du sultan, était adressé à un pacha turc, et n'avait jamais été publié officiellement dans le pays. Le sultan ordonne de se conformer strictement à son édit, dans une phrase écrite de sa propre main en tête de ce document, ce qui le rend sacré et inviolable. Il est adressé directement à Stepan Agha, représentant de la communauté protestante auprès de la Porte, et l'édit a été expédié par le gouvernement aux autorités locales de toutes les provinces. Presque en même temps, un firman spécial en faveur des protestants fut adressé aux pachas et aux gouverneurs de l'intérieur, sous la juridiction desquels il y avait des familles protestantes ; cet édit répétait les injonctions du premier

firman, et les confirmait par les ordres les plus positifs. Ces deux documents diffèrent en ceci : le premier accorde des droits généraux, tandis que le second spécifie la nature et l'étendue de ces droits pour l'usage des divers gouverneurs de l'empire.

La main de Dieu est visible dans toutes ces choses, surtout s'il est vrai que la Russie n'a point pour but de libérer les Grecs de Turquie, mais de remettre tous les chrétiens dans l'esclavage, dont ils se sont peu à peu affranchis pendant les dernières années.

C'est pourquoi, tandis que les politiques de ce monde se demandent avec anxiété comment la « grande question d'Orient » sera résolue, le philanthrope chrétien se trouve plus que jamais encouragé à se confier en Dieu, à marcher en avant avec prudence, mais sans crainte. Cette œuvre est celle de Dieu, elle est donc impérissable. Les efforts des hommes ne sauraient la détruire. Dieu dirige tous les événements de manière que son royaume s'affermit à proportion que ses ennemis sont plus nombreux.

« Ceux qui sont pour nous sont en plus grand » nombre que ceux qui sont contre nous. »

FIN.

APPENDICE.



Premier anathème contre le prêtre Vertanes.

« Matheos, seigneur archevêque et patriarche de la grande cité métropolitaine de Constantinople, à tous nos officiers spirituels ecclésiastiques et à nos laïques arméniens, salut en Jésus-Christ.

« Le saint apôtre Paul, le vase élu de la grâce du Saint-Esprit, a bien averti les serviteurs de l'Église de Dieu, de tout rang et de tout grade, de quelle manière le clergé en particulier pourrait demeurer ferme dans sa foi et dans sa conduite, en sainteté et en pureté ; comment les anciens et les prêtres, qui sont les ministres des divins et saints sacrements, devraient se nourrir de la sainte foi et être le modèle des fidèles en paroles, conduite, charité, foi et pureté ; et leur a enjoint de ne pas négliger le don de Dieu qui leur a été conféré par l'imposition des mains de la compagnie des anciens et de prendre garde à eux et à la doctrine pour se sauver eux-mêmes et ceux qui les écoutent. Tout cela, l'apôtre l'a transmis par écrit à Timothée, disant (1.6) : « C'est pourquoi je te répète de ne point négliger le don de Dieu qui est en toi et qui t'a été conféré par l'imposition de mes mains.»

« Garde, par le Saint-Esprit qui habite en nous, cette bonne chose qui t'a été confiée ; sois attentif à ces choses afin d'être approuvé de Dieu, comme un ouvrier qui n'a pas lieu d'être confus.

« O Timothée garde le dépôt qui t'a été confié en fuyant les disputes vaines et profanes et les contradictions d'une science faussement ainsi nommée.

« Mais dans ces derniers temps, selon la prophétie inspirée de l'apôtre, quelques-uns se sont révoltés de la sainte foi, et se sont adonnés aux esprits séducteurs et aux doctrines des démons; enseignant des mensonges par hypocrisie, et, étant trompés par leurs consciences, ils ont suivi leurs convoitises charnelles, et sont finalement arrivés à la perdition par ces nouvelles oppositions et ces nouvelles erreurs. Il y a un de ces hommes dans notre nation, c'est le misérable et indigne prêtre Vertanes de Nicomédie. Il fut, il y a quelque temps, ordonné prêtre de l'Eglise de Nicomédie par l'archevêque de cette ville, Boghos, homme éclairé. Cet homme, se livrant à ses convoitises charnelles, a abandonné l'église et son office sacré, et, comme un vagabond, parcourant la métropole de Nicomédie, il répand des erreurs indignes de ses fonctions sacrées et de sa dignité, et est devenu une occasion de chute pour plusieurs. Et rejetant en même temps la sainteté de la foi qu'il avait reçue dans la sainte et catholique Eglise arménienne, il suit les doctrines des sectes modernes et commence à prêcher leurs erreurs dans Nicomédie, Césarée, Anatolie, Constantinople et partout où il pose son pied impie, afin d'entraîner les simples d'esprit à la destruction éternelle. Lorsqu'il revint à Constantinople, nous l'appelâmes auprès de nous, lui parlâmes plusieurs fois avec supplication et douceur, lui donnâmes les conseils nécessaires et utiles pour le dépouiller de l'impiété de sa conduite opiniâtre et le revêtir de nouveau des glorieux vêtements des saintes et catholiques doctrines de l'Église arménienne. Mais il demeura obstinément attaché à sa méchanceté ; suivant en cela l'exemple de Judas, qui ne fit aucune attention au divin commandement de notre sauveur Jésus lorsque, en présence des autres apôtres, il dit à Judas : « Malheur à cet homme par qui le Fils de l'homme est trahi; il eût été bon à cet homme-là de n'être point né; » mais Judas ne voulut pas abandonner la mauvaise action qu'il était prêt à commettre. Ce Vertanes aussi, ne voulant pas chasser l'esprit satanique qui est en lui, a rejeté la sainte grâce de Dieu qu'il reçut par l'ordination, afin de pouvoir accomplir ses désirs. Il a méprisé la sainte alliance qu'il avait contractée avec Dieu en recevant le saint ordre de la prêtrise. Il a renié l'Église de Christ

qui l'avait engendré, l'eau sainte par laquelle il avait reçu l'adoption de son Père céleste. Il ne s'est pas contenté de montrer son impiété par des paroles et des faits ; mais, dans un manuscrit que nous avons en main, il a vomi tout le fiel amer dont son cœur était rempli.

« Et puisque cet imposteur cherche à s'introduire dans les maisons et voyage çà et là pour tromper les simples d'esprit, à la perdition de leurs âmes, je me hâte d'avertir mes bien-aimés en la foi et de leur rappeler le conseil apostolique : « Rejette l'homme hérétique après le premier et le second avertissement, sachant qu'un tel homme est perverti et qu'il pèche, étant condamné par lui-même. » (Tit. III. 10.) Car si celui qui méprisait la loi de Moïse périssait sans miséricorde, ne pensez-vous pas que celui qui a méprisé l'Épouse immaculée de Christ, la sainte Église, mérite un bien plus grand châtiment ? Voilà, cet homme s'est volontairement et délibérément séparé de l'unité de l'Église de Christ, et est devenu un ennemi de la *sainte Église ;* il a mis la division parmi ses membres, a occasionné du scandale, a séduit le peuple, s'est montré traître et meurtrier envers Christ ; c'est un enfant du diable, un descendant de l'Antéchrist ; il est pire qu'un infidèle ou qu'un païen, puisque, sous le semblant de la foi, il enseigne les impiétés et les séductions des *sectes modernes*.

» C'est pourquoi, d'après la déclaration de Notre-Seigneur : « Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous en habits de brebis, mais qui au-dedans sont des loups ravissants qui n'épargneront pas le troupeau. » (Math. VII. 15). Celui-ci est en vérité un loup ravissant qui, en habits de brebis, c'est-à-dire sous les dehors de la vertu, vient à vous pour vous déchirer et vous dévorer, et lacérer les innocents agneaux, les enfants de notre Eglise, avec les dents infernales de sa bouche impure.

» C'est pourquoi nous lui défendons, comme à un démon et à un enfant du diable, d'aller dans la société de nos croyants. Nous le retranchons de la prêtrise comme un membre amputé du corps spirituel de Christ et comme une branche séparée de la vigne qui n'est plus bonne qu'à être jetée au feu. Par cette bulle d'avertissement, je commande à mes bien-aimés de toute ville, auprès et au loin, de ne pas regarder son visage, le considérant comme celui de Baal ; de ne pas le recevoir dans leurs demeures ; car c'est un destructeur de maison et un loup ravissant ; de ne pas répondre à sa salutation qui n'est

qu'un poison mortel qui ruine les âmes, et de se garder, avec leurs familles, des disciples impies et séducteurs de la fausse doctrine des sectes modernes, de prier pour eux le Dieu qui ne se souvient pas des iniquités, dans le cas où ils pourraient se repentir, se détourner de leur méchante voie et assurer le salut de leurs âmes par la grâce de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui est béni aux siècles des siècles. Amen.

» Cette bulle a été écrite à l'ombre de l'église cathédrale de la Sainte-Mère de Dieu, au patriarcat de toute l'Arménie, ce 12 janvier l'an de Notre-Seigneur, 1846, Constantinople. »

B.

Second anathéme du patriarche, anathématisant le corps entier des Arméniens évangéliques.

« Il est connu de tout le pieux troupeau de notre Eglise dans la métropole qu'au dernier sabbat le décret d'anathème fut lu pour l'instruction des fidèles; mais quelques-uns ont compris qu'il ne concernait que le maudit Vertanes, faussement appelé prêtre, et n'avait pas rapport aux autres.

» C'est pourquoi nous trouvons nécessaire de le faire relire aujourd'hui et de vous informer que non-seulement ce maudit Vertanes, mais aussi tous ceux qui partagent ses sentiments, les imposteurs, les blasphémateurs de l'Église, les disciples de cette nouvelle secte corrompue, sont maudits, excommuniés et anathématisés par Dieu et tous ses saints, et aussi par nous.

» C'est pourquoi, que celui qui a un fils, un frère ou un associé (dans les affaires) qui soit tel, auquel il donne du pain ou qu'il aide à gagner de l'argent ou avec lequel il soit en rapports d'amitié ou d'affaire, sache bien qu'il nourrit dans sa maison un serpent venimeux dont le poison mortel lui nuira un jour, et qu'il perdra son âme et donne du pain à Judas; car de telles personnes sont les ennemis de la sainte foi chrétienne, les destructeurs de la sainte Église orthodoxe des Arméniens et l'opprobre de toute la nation. Aussi *leurs maisons et leurs boutiques sont également maudites.* Nous connaîtrons *ceux qui iront les visiter,* et les dénoncerons publi-

quement à la sainte Eglise par de terribles anathèmes. Dans ce moment plusieurs de ces individus empoisonnés ont reconnu leur terrible erreur, et ayant entrepris avec repentance la pénitence nécessaire, ils confessent leur péché, et Dieu leur pardonne par l'intercession de la sainte Eglise, qui les reçoit aussi et recevra tous ceux qui voudront revenir. Mais enfin tous ceux qui demeureront méchants et endurcis, qui en recevant la nourriture ou des gages mensuels renieront leur Eglise, et qui, comme Judas, trahissent Christ par amour pour l'argent, seront aussi exposés à avoir leurs demeures et leurs noms publiés dans toutes nos églises auprès et au loin avec de terribles anathèmes.

» Ainsi donc, par cette présente déclaration, je commande aux fidèles de se tenir éloignés de ces méchants imposteurs pour l'amour de la foi en Jésus-Christ, la gloire de la sainte Eglise et l'intérêt de leurs âmes.

» Adieu ; que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. AMEN. »

C.

Rétractation. [1]

« Notre très-honorable Père spirituel :

» Etant nés par la spéciale Providence de Dieu dans la pure et sainte religion chrétienne, et ayant en particulier été nourris dans les doctrines catholiques de la sainte Eglise arménienne, quels que soient l'honneur et l'amour par lesquels nous lui montrions notre obéissance filiale, il est évident que nous ne pourrons jamais reconnaître suffisamment des faveurs aussi distinguées. Mais, hélas! ayant été trompés par les méchantes séductions de Satan (outre que nous avons manqué à nos devoirs), nous sommes sortis du sein de cette même sainte Eglise, et, rejetant les saines et salutaires doctrines apostoliques, nous nous sommes laissé prendre aux doctrines relâchées qui détruisent l'âme, des nouvelles sectes. Nous avons ainsi, non-seulement méprisé notre immaculée Mère, la sainte Eglise, qui nous a régénérés par l'eau sainte,

1 Ceci est supposé écrit par la personne qui se rétracte et est adressé au patriarche.

pour être fils de Dieu; mais, nous nous sommes aussi opposés aux commandements infaillibles de Christ, qui a donné à la sainte Eglise le pouvoir d'être invincible contre les portes de l'enfer. Nous avons aussi péché contre le pouvoir du Saint-Esprit, qui maintient l'Eglise de Christ dans l'infaillible vérité; et finalement nous avons méprisé la libre grâce du Père qui a bien voulu nous faire naître dans cette sainte foi par laquelle seule nous pouvons devenir les héritiers de sa gloire.

» Voici, nous nous étions joints avec amour à cette secte impie, et jusqu'à présent, nous étions demeurés volontairement et obstinément dans ces erreurs. Mais lorsque la sainte Eglise, par le pouvoir donné de Dieu à notre haut clergé, après avoir, encore et encore, eu recours aux conseils et à tous les moyens nécessaires pour nous corriger, a enfin brandi l'épée à deux tranchants qui atteint même jusqu'à la division de l'âme, de l'esprit, des jointures et des moelles; les liens de nos âmes ont été brisés immédiatement, la stupeur qui régnait sur nos cœurs a été dissipée, et l'obstination de notre volonté ayant cédé, nous sommes sortis de notre état, qui ressemblait à celui de Nabucadnetsar, réduit à la condition de bête; et nous nous sommes aperçus que nous avions agi contre la puissance divine, et que la prédication de ces nouvelles sectes trompeuses, que nous avions reçue joyeusement, n'était qu'une invention de l'arrogance, un piége de Satan, une secte de confusion, et une voie large qui conduit à la destruction.

» C'est pourquoi, nous repentant de nos actes impies, nous nous jetons de nouveau, de plein gré, dans le sein de notre immaculée et sainte Église arménienne ; et pour exciter sa miséricordieuse compassion envers nous, recevant votre spirituelle et chrétienne autorité pour être notre médiateur, nous crions : « Père, nous avons péché contre le ciel et contre toi, » afin qu'elle nous accorde le pardon, en oubliant avec indulgence notre ancienne vie dissolue ; et quelle que soit la pénitence qu'elle nous impose, nous l'accomplirons; et nous confessons que la foi de la sainte Église est sans tache, que ses sacrements sont divins, ses rites d'origine apostolique, son rituel pieux. Quoi que cette Église reçoive, en matière de foi ou cérémonies, nous le recevons ; et quelles que soient les doctrines qu'elle rejette, nous les rejetons avec anathème. Et cette vérité, que nous exprimons par des lettres et des mots, nous la confessons aussi de cœur et d'esprit de-

vant le Dieu qui sonde les cœurs. Et si nous nourrissons dans nos cœurs quelque chose d'opposé à ce que nous affirmons ici, pour tromper la sainte Église par hypocrisie, que nous soyons considérés comme participant au péché d'Ananias et de Saphira, qui mentirent au Saint-Esprit, source de toute de vérité, et comme méritant le même châtiment.

» Et si par crainte ou pour des avantages temporels ou pour abandonner nos opinions nous rentrons dans notre ancienne vie impie et dans les erreurs de ces nouvelles sectes maudites, si nous visitons leurs membres, ou ceux qui leur ressemblent, alors, lors même que nous nous repentirions, qu'une punition *temporelle et spirituelle* nous soit immédiatement infligée.

» Et maintenant, pour montrer que nous recevons de tout notre cœur tout ce que nous avons confessé, nous mettons notre cachet, chacun de notre propre main, et nous nous signons : autrefois ennemis, mais maintenant, par la grâce de Dieu, enfants repentants de la sainte Église catholique arménienne. »

D.

Nouvelle profession de foi du Patriarche.

1. « Confessez-vous et recevez-vous que la foi seule ne puisse sauver un homme, mais qu'elle doive être accompagnée des œuvres ; et que non les bonnes œuvres, mais la confession, d'après la croyance de l'Eglise universelle, soit le signe qu'un chrétien ait la vraie foi ? »

2. « Confessez-vous et recevez-vous que l'Eglise de Christ sur la terre soit la société visible des croyants, confessant et ne dissimulant pas leur foi, et qu'elle soit appelée l'Eglise militante ; que son chef est Christ, qu'elle soit guidée par le Saint-Esprit (c'est-à-dire que ses chefs agissent sous l'influence du Saint-Esprit), et qu'elle doive l'être jusqu'à la fin du monde ; qu'elle n'ait jamais erré et ne doive jamais le faire et qu'il n'y ait pas une seule vérité dans les saintes Ecritures qui ne soit reconnue par la sainte Eglise ? »

3. « Confessez-vous et recevez-vous les sept sacrements

de l'Eglise qui sont : le baptême, la confirmation, la pénitence, l'eucharistie, l'ordre, le mariage, l'extrême-onction; et que ces sacrements ne puissent être administrés par aucun simple chrétien, mais seulement par un catholique régulièrement ordonné, soit évêque ou prêtre, qui seul a l'autorité de les administrer, et qu'il ait reçu cette autorité de Christ par celui qui l'a ordonné ? »

4. « Confessez-vous et recevez-vous qu'il faille qu'un homme soit baptisé pour hériter la vie éternelle ; que tant qu'il n'est pas baptisé, il soit en dehors de l'Eglise, *et qu'il ne puisse être sauvé lors même qu'il n'aurait jamais péché ;* que jusqu'à ce qu'il ait confessé ses péchés avec toutes les circonstances particulières et une sincère repentance à un prêtre, et qu'il se soit soumis à la pénitence imposée par ce prêtre, il ne puisse recevoir le pardon de ses péchés, ni l'absolution, ni mériter la gloire éternelle ; que s'il s'est confessé mais qu'il meure avant d'avoir pu accomplir la pénitence, ou dans un état de péchés véniels involontaires, confessez-vous que son âme puisse être purifiée et devenir digne de la gloire éternelle *par les prières de l'Église*, par le sacrifice non sanglant (de la messe) et par des aumônes spéciales ? »

5. « Confessez-vous et recevez-vous que le mystère de la sainte Eucharistie soit le vrai corps et le vrai sang de Christ, et que quiconque n'y participe pas dans cette croyance soit dans la condamnation éternelle ? »

6. « Confessez-vous et recevez-vous que la sainte Vierge Marie ayant donné naissance à Christ-Dieu, soit la mère de Dieu, et que de même qu'au moment de la naissance du Sauveur, elle soit demeurée vierge ; qu'elle soit toujours vierge et élevée en gloire au-dessus des Saints ; que la sainte Croix ayant été teinte du sang divin de Christ, et d'autres croix saintes et sacrées, qui *sont l'image* de celle de Christ, soient dignes d'adoration. Et aussi que l'intercession des Saints soit acceptable à Dieu, que leurs reliques et leurs images bénites soient dignes d'honneur, et que Dieu accomplisse toujours des miracles par la sainte Croix et les saintes reliques ? »

7. « Confessez-vous et recevez-vous que croire à l'Eglise signifie croire ce que l'Eglise universelle croit et le croire de la même manière ? »

« Est-ce ainsi que vous croyez à la sainte Eglise ; tenez-vous à honneur et promettez-vous de garder et d'accomplir

les cérémonies extérieures de piété et de rites chrétiens, et tout ce qu'elle commande, comme venant des apôtres et ayant été transmis par les saints Pères qui leur avaient succédé ? »

8. « Confessez-vous et recevez-vous qu'il y ait dans la sainte Eglise différents emplois et différents degrés qui élèvent successivement, tels que : lecteur, diacre, prêtre, évêque, *catholicos ;* que les *catholicos* et les patriarches de toutes les nations soient les vicaires de Christ pour gouverner la sainte Eglise et la maintenir dans l'ordre ; que si un de ces bergers était corrompu, l'église qu'il gouverne ne puisse par là errer en aucune manière, et qu'aucune tache ne puisse jaillir sur l'Eglise universelle ? »

9. « Anathématisez-vous et évitez-vous cet homme et cette société qui prêchent que l'erreur s'est introduite dans la foi reçue unanimement par l'Eglise universelle ; qui disent que le Saint-Esprit le leur a enseigné, faisant ainsi passer les instigations erronées de leur esprit pour le Saint-Esprit de Dieu, et qui d'après cela appellent la mère de Dieu, mère de Christ, nient sa virginité perpétuelle, considèrent le culte offert à la Sainte-Croix, l'honneur rendu aux reliques des Saints, aux tableaux bénits, à l'intercession des Saints auprès de Dieu comme autant d'idolâtries; appellent la sainte Eglise de Christ une église idolâtre, rejettent ses pieuses cérémonies et tout ce qu'elle demande comme des superstitions et limitent la puissance infinie de Dieu en ne recevant pas les miracles qu'Il opère ? (Voyez § 6.) Anathématisez-vous ceux qui suivent de semblables erreurs, les rejetez-vous et vous éloignez-vous entièrement de ces impies blasphémateurs du Saint-Esprit, de ces ennemis de Dieu et de tous ses Saints ? »

Ceux qui souscrivirent y mirent leurs noms de la manière suivante :

« Ces neuf articles de foi sont ceux de l'Eglise arménienne que tout arménien est obligé de recevoir.

» Je professe, reconnais et crois, avec la sainte Eglise, toutes les questions mentionnées ci-dessus qui doivent être crues, je rejette et anathématise tout ce qui doit l'être, et je crois que la sainte Eglise catholique de Christ est le seul pilier et le seul fondement de la vérité, et que quiconque est hors de l'Eglise n'héritera pas le salut.

4 février 1846. » (O. S.)

E.

Déclaration des raisons pour l'organisation d'Eglises protestantes.

« Nous, chrétiens évangéliques de la nation arménienne, croyant que les saintes Écritures seules sont le vrai fondement et la règle parfaite de la foi chrétienne, avons rejeté ces traditions et ces cérémonies humaines qui sont opposées aux lois de la Bible, mais que notre Eglise nationale exige. De plus, sans avoir jamais eu l'intention de nous séparer de cette Eglise, nous nous sommes unis dans le but spécial de l'éclairer et de la réformer. Et puisque nous recevons en entier le symbole de Nicée, et que jusqu'à ce jour aucune profession de foi, renfermant particulièrement ces traditions humaines, n'avait été dictée ni imposée aux membres de l'Eglise arménienne comme obligatoire, nous pouvions être réputés membres réguliers de l'Eglise nationale, en recevant simplement l'ancien symbole (Nicée). Mais en 1846, l'évêque Matheos, patriarche des Arméniens, a inventé une nouvelle croyance, qui embrasse en particulier ces traditions humaines et il insiste pour que nous les acceptions et y souscrivions,

» Mais, préférant obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, nous ne les avons pas reçues; c'est pourquoi il nous a rejetés de l'Eglise, anathématisés en particulier et en public, en nous nommant; et, autant qu'il était en son pouvoir, il nous a nui matériellement. Nous avons, en vérité, avant cela, souffert des persécutions diverses pour nos opinions religieuses; par exemple, il y a sept ans, plusieurs d'entre nous ont été exilés, et il y a environ deux ans que quelques-uns ont été bannis, d'autres mis en prison, à l'amende, et d'autres enfin ont reçu la bastonnade, etc., mais depuis que le patriarche actuel nous a rejetés de l'Eglise par l'excommunication, il nous a en outre infligé divers châtiments corporels. Ainsi, pendant plusieurs mois, toutes les boutiques des Arméniens évangéliques ont été fermées; quelques Arméniens ont été arrachés à leurs foyers, à leurs parents; d'autres à leurs femmes, à leurs maris; il était défendu aux boulan-

gers et aux porteurs d'eau de leur porter du pain et de l'eau, et le patriarche a fait tous ses efforts pour nous obliger de recevoir et de signer sa nouvelle profession de foi.

» Quoique par l'intervention protectrice du puissant gouvernement ottoman, il ait été obligé de cesser cette sévère persécution, il a cependant jusqu'à ce jour, chaque sabbat, commandé aux arméniens de ne nous recevoir ni dans leurs maisons, ni dans leurs boutiques, et de ne pas même nous regarder. Et finalement, après toutes ces choses, il a publié une nouvelle bulle et l'a fait lire dans toutes les églises un jour de grande fête, et cette bulle d'excommunication et d'anathème doit être lue dans toutes les Eglises de l'empire ottoman chaque année à la même fête. Ainsi, il nous retranche et nous rejette pour toujours de l'Eglise nationale, par la puissante autorisation de cette bulle.

» Comme il est évident que nous ne pouvons demeurer en communion avec l'Eglise arménienne sans recevoir les traditions et les rites romains, ce qui nous est impossible puisqu'ils sont contraires aux saintes Ecritures, nous nous constituons de droit et justement en Eglise avec la confession de foi suivante, et nous suivons en cela, par la grâce et la miséricorde de Dieu, la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en obéissant à l'Evangile et étant par conséquent membres de la seule Eglise catholique et apostolique. »

F.

Plan d'organisation pour l'Église des Arméniens évangéliques.

Le plan suivant a été tracé d'après la demande formelle des frères arméniens, et nous comprenons parfaitement que nous ne faisons que *suggérer* et *donner avis*, et nous ne voudrions jamais *dicter* dans de semblables matières, ni réclamer sur elles la moindre autorité.

1. Les autorités de l'Eglise évangélique arménienne se composeront d'*anciens* ou *évêques* (appelés aussi pasteurs), et de *diacres* qui seront choisis parmi les hommes, membres de l'Eglise et mis à part par la prière et l'imposition des mains.

2. Dans la première Eglise évangélique arménienne à

Constantinople, il y aura pour le moment un ancien ou évêque et deux diacres; mais il est bien entendu que ces deux chiffres pourront être augmentés suivant les circonstances.

3. Comme la discipline, d'après les saintes Ecritures, (1 Cor. v. 4, et 2 Cor. II. 6.) n'appartient pas au clergé seulement, mais aussi aux fidèles, et comme il n'est pas toujours possible que toute l'Eglise s'assemble pour l'exercer, l'on choisira deux ou trois frères pour aider dans le gouvernement (Cor. XII. 28.) et former avec les pasteurs et les diacres, une *assemblée d'église*, un *comité permanent* qui puisse examiner les candidats au saint ministère et administrer la discipline.

4. Lorsqu'on formera le comité, deux membres de l'Eglise seront élus pour un an, l'autre ou les autres pour deux ans; lorsque chaque terme expirera, une nouvelle élection aura lieu, soit des mêmes individus ou d'autres, qui serviront aussi pendant deux ans. Cette règle a pour but d'assurer une nouvelle élection de la moitié des membres ou à peu près une fois par an.

5. Les premiers évêques, ou pasteurs, ou diacres choisis par l'Eglise, seront installés dans leur office par la prière et l'imposition des mains, en présence de l'Eglise, par des missionnaires américains et d'autres ministres de Christ engagés à le faire : ceci n'étant qu'un réglement adapté aux circonstances; car c'est à l'Eglise évangélique arménienne de prendre des mesures pour ordonner ses chefs d'après l'exemple apostolique.

6. Chaque évêque ou pasteur doit se consacrer entièrement à la prédication de la Parole et à la prière; administrer les sacrements; visiter les malades; donner tous ses soins à l'instruction religieuse de la congrégation; et, en visitant les familles et les individus, adapter ses conseils aux circonstances particulières de chacun, afin d'augmenter autant que possible le bien-être spirituel de son troupeau. Il a aussi droit aux sympathies et aux prières de son troupeau et doit en recevoir un salaire suffisant.

Les diacres auront soin des pauvres de l'Eglise, leur distribueront les aumônes recueillies pour leur soulagement et aideront le pasteur, autant que possible, dans la pratique de ses devoirs spirituels.

Le pasteur présidera toutes les réunions de l'Eglise, et le

comité ou session d'Eglise; en son absence, ce devoir tombera sur un des diacres.

7. Le baptême ne sera administré qu'à ceux qui donneront des marques évidentes de foi en Jésus-Christ et à leurs familles.

8. Les candidats pour l'admission à la communion seront examinés avec soin sur les doctrines de l'Evangile et leur piété individuelle, par le comité ou session d'église; et si, d'après l'examen et l'observation suffisante de la vie de chaque individu, des signes satisfaisants de *repentance envers Dieu* et de *foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ce qui suppose un nouveau cœur, sont reconnus en eux, le pasteur les présentera à une assemblée de l'Eglise, deux semaines au moins avant la communion, et les hommes, membres de l'Eglise, se réuniront pour voter leur admission.

9. L'on peut se dispenser de cet examen pour des personnes qui, s'offrant pour la communion, sont connues par lettres ou de quelque autre manière comme membres fermes et réguliers d'autres Eglises de Christ.

10. Si aucune objection n'est faite, les candidats seront, le jour de la communion, reçus membres de l'Eglise en acquiesçant, en présence de toute l'Eglise, à l'alliance et à la confession de foi suivantes; après quoi leurs noms seront inscrits comme communiants sur les registres de l'Eglise.

CONFESSION DE FOI.

1. Vous croyez à l'existence d'un seul Dieu vivant et vrai, Créateur, Conservateur, Gouverneur de l'univers; qui est omnipotent, omniscient, omniprésent; qui existe par lui-même, qui est indépendant, immuable; qui possède une bienveillance infinie, la sagesse, la sainteté, la justice, la miséricorde, la vérité, et qui seul doit être adoré.

2. Vous croyez qu'il y a trois personnes en Dieu : le Père, le Fils, le Saint-Esprit, et que ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu.

3. Vous croyez que les saintes Ecritures, l'Ancien et le Nouveau Testament, sont inspirées de Dieu et sont une révélation de sa volonté aux hommes et une règle suffisante de foi et de conduite.

4. Vous croyez que le genre humain dans sa condition

naturelle est dépourvu de sainteté, entièrement dépravé et justement exposé à la colère divine.

5. Vous croyez que le Seigneur Jésus-Christ, Dieu parfait et homme parfait, est le seul Sauveur des pécheurs, le seul médiateur et intercesseur entre Dieu et l'homme, et que par sa parfaite obéissance, ses souffrances, sa mort, il a pleinement expié le péché, si bien que tous ceux qui croient en Lui seront sauvés, et qu'il n'y a pas d'autre sacrifice pour le péché.

6. Vous croyez, qu'en conséquence de l'entière corruption des hommes, il est nécessaire que tous soient régénérés par la puissance du Saint-Esprit pour pouvoir être sauvés.

7. Vous croyez que nous sommes justifiés par la justice de Christ seul, par la foi et non par des jeûnes, des aumônes des pénitences ou quelques autres de nos œuvres ; et que, tandis que les bonnes œuvres sont inséparables de la vraie foi, elles ne peuvent jamais devenir méritoires pour notre salut devant Dieu.

8. Vous croyez que la sainteté de la vie et l'accomplissement consciencieux de nos différents devoirs, ceux que nous devons à Dieu, à nos semblables et à nous-mêmes, sont essentiellement nécessaires au caractère chrétien.

9. Vous croyez que nul autre que Dieu ne doit être adoré, et que chaque personne de la Sainte-Trinité est digne d'être adorée, que notre adoration ne peut être acceptée que par la médiation de Jésus-Christ seul ; que l'usage des reliques, des images, des croix, dans le culte, et l'intercession des Saints sont des choses directement opposées aux Ecritures et qui déplaisent grandement à Dieu ; et que les prières pour les morts ne sont pas autorisées dans la Parole de Dieu.

10. Vous croyez à la résurrection des morts, des justes et des injustes, et au jugement ; et que le bonheur des justes et la punition des méchants commencent au moment de leur mort et continuent éternellement.

11. Vous croyez qu'un nombre quelconque de croyants, dûment organisés, constitue une Eglise de Christ, dont Christ est le seul chef ; et que les seuls sacrements de l'Eglise de Christ sont le baptême et la cène du Seigneur ; le premier étant le sceau de l'alliance, un signe de l'action purifiante du Saint-Esprit, un gage d'admission dans l'Eglise visible ; et le dernier rappelant par des symboles visibles la mort de Christ, et

étant un souvenir perpétuel de son amour par l'expiation de nos péchés, et un gage d'union et de communion avec lui et avec tous les vrais croyants.

Vous croyez que l'Evangile est le principal instrument employé par Christ pour la conversion des hommes et l'édification de son peuple, et que c'est le devoir de son Eglise de suivre le commandement du Sauveur : « Allez par tout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature. »

ENGAGEMENT.

Espérant humblement que vous êtes uni (ou unis) à Christ par une foi vivante et que vous vous sentez sous l'indispensable obligation de le reconnaître devant les hommes, et de vous unir à son Eglise visible, vous déclarez solennellement en présence de cette assemblée, et devant Dieu, que vous avez choisi le Seigneur — Père, Fils et Saint-Esprit, pour votre Dieu Sauveur et sanctificateur, et les saintes Ecritures pour règle de foi et de conduite pratique. Vous vous consacrez entièrement et tout ce qui vous appartient au service de Dieu, promettant, avec l'aide de Dieu, de mener une vie de sainte obéissance à la volonté de Dieu, de garder ses sabbats, d'observer consciencieusement les lois de la vérité, de l'honnêteté, de la sobriété, déclarées dans sa Parole, et de faire tous vos efforts pour propager la religion de Christ dans le monde et pour être un modèle de justice, de tempérance, de charité et de sainteté.

De plus, vous vous engagez à persévérer, conjointement avec les membres de l'Eglise, comme il convient aux rachetés d'une même famille, dans l'exercice de l'affection chrétienne et dans l'accomplissement des devoirs chrétiens, et de vous soumettre joyeusement à la surveillance et à la discipline de votre Eglise.

C'est en comptant sur l'aide du Saint-Esprit que vous faites ces déclarations et ces promesses solennelles, en présence de cette assemblée et devant Dieu lui-même, qui sonde tous les cœurs et juge tout le monde.

(A cela le candidat doit donner un signe d'assentiment.) Alors les membres de l'Eglise se lèvent et le ministre dit :

Nous vous recevons donc affectueusement dans la communion de cette Eglise et promettons de veiller sur vous avec fidélité et avec une tendresse chrétienne, et d'avoir pour vous

cette amitié et cette bonté fraternelles que demandent les liens qui vous unissent à nous; et de prier sans cesse pour que vous et nous puissions finalement nous présenter sans tache et remplis de joie devant Notre-Seigneur.

(Puis vient une prière.)

DISCIPLINE.

La discipline est l'application de lois conformes à celles que le Seigneur Jésus-Christ a données à son Eglise, pour faire cesser le scandale, maintenir la pureté et l'édification de l'Eglise, et aussi pour être utiles au coupable.

1re LOI. Toute discipline chrétienne est spirituelle ; et rien ne sera admis comme sujet d'accusation ou considéré comme une offense que ce qui peut être prouvé tel par les saintes Ecritures.

2me L'on ne doit pas immédiatement faire connaître à l'Eglise les offenses personnelles et particulières; mais on doit agir comme l'enseigne Notre Sauveur dans Matthieu XVIII.

3me Les offenses scandaleuses et notoires et principalement celles contre un des commandements du décalogue, exigeront l'attention immédiate du comité établi.

4me Les coupables seront exhortés, suspendus, ou excommuniés selon la nature de leur offense et les dispositions qu'ils manifesteront à l'égard de leur faute ; il est bien entendu que toute discipline a pour but le bien du coupable et que l'Eglise ne peut infliger ni anathèmes, ni châtiments temporels.

5me Le procès des coupables sera conduit par le comité local ou session d'église qui, après une complète et impartiale investigation de l'affaire, fera connaître sa décision aux hommes, membres de l'Eglise, en leur remettant par écrit les témoignages pour et contre l'accusé ; la sentence décisive sera prononcée par l'Eglise.

6me Si la décision du comité était désapprouvée par l'Eglise et s'ils ne pouvaient se mettre d'accord, l'on s'en remettrait à la décision d'une assemblée de pasteurs et de délégués des églises unies. Et si quelque membre se croit lésé par la décision du comité, il peut également prendre pour juge ce même corps, dont la sentence sera décisive dans toutes les circonstances.

7me Si un ministre est accusé d'une offense, le comité local de l'Eglise dont il est le pasteur, où à laquelle il se rattache, lui demandera, avec respect et tendresse, une explication ou une justification de sa conduite. S'il n'est pas satisfait (le comité), il exposera le fait aux pasteurs et aux délégués des Eglises unies, qui auront à juger le ministre accusé, et s'ils trouvent qu'il mérite d'être suspendu ou déposé, ils auront le pouvoir de le faire.

8me Lorsqu'un ministre aura été déposé, il sera soumis à la discipline de l'Eglise à laquelle il appartient comme les autres membres.

G.

Traduction de la première lettre du Visir *obtenue de la Sublime-Porte par le très honorable lord Cowley, en faveur des sujets protestants du Sultan.*

« A Son Excellence le Pacha, contrôleur des revenus de la cité. »

Attendu que les sujets chrétiens du gouvernement ottoman, professant le protestantisme, ont éprouvé des difficultés et des embarras, résultant de ce qu'ils ne sont sous aucune juridiction spéciale et séparée, et que le patriarche et les autorités des sectes dont ils se sont séparés ne peuvent naturellement pas surveiller leurs affaires ;

Attendu qu'il est contraire à la volonté suprême de Sa Majesté Impériale, notre gracieux seigneur et bienfaiteur (que Dieu prolonge ses jours et augmente son pouvoir), qui est animé des sentiments de clémence envers toutes les classes de ses sujets, qu'il soit fait tort à aucun de ses sujets ; et

Attendu que les susdits protestants, se conformant à leur profession de foi, forment une communion séparée :

C'est la volonté suprême et le commandement de Sa Majesté Impériale, dans le seul but de faciliter les affaires et d'assurer le bien-être des protestants, que l'administration en soit dorénavant confiée à Votre Excellence, ainsi que les impôts auxquels ils sont soumis par la loi. Que vous ayez un registre séparé des naissances et des morts parmi eux, dans le bureau de vos affaires, d'après le système observé pour les

sujets latins ; que vous leur accordiez des passeports et des permissions de mariage, et que ceux d'entre eux qui, ayant une bonne réputation et une bonne conduite, seront choisis pour se présenter, comme leurs agents, à la Porte, afin de négocier et d'arranger leurs affaires, soient régulièrement nommés à cet effet.

Telles sont les ordonnances impériales auxquelles vous devez obéir à la lettre.

Quoique les passeports et le montant des impôts soient soumis à des réglements spéciaux qui ne peuvent être enfreints, en conséquence du désir de Sa Majesté, vous prendrez soin que l'on ne taxe pas les protestants pour des permissions de mariage ni pour se faire enregistrer ; qu'on leur donne toute l'assistance et toute la facilité nécessaires pour leurs affaires ; que les patriarches, les moines, les prêtres et les autres sectes ne s'ingèrent point dans ce qui les concerne temporellement ou spirituellement ; et vous ferez en sorte qu'ils puissent suivre leur profession de foi en sûreté et qu'ils ne soient aucunement tourmentés, soit à cet égard ou de quelqu'autre manière que ce soit.

Signé : RESCHID, grand visir.

15 novembre 1847.

Traduction du premier firman impérial obtenu de la Sublime-Porte par le très honorable lord Stratford de Redcliffe en faveur des protestants.

A mon visir, Mahomet Pacha, préfet de police de Constantinople, l'honorable ministre et glorieux conseiller, le modèle du monde, le régulateur des affaires de la communauté; qui, dirigeant les intérêts publics avec une prudence sublime, consolidant les fondations de l'empire avec sagesse et fortifiant les colonnes qui maintiennent sa prospérité et sa gloire, est le récipient de toute grâce qui découle du Très-Haut. Que Dieu prolonge sa gloire !

Lorsque ce sublime et auguste mandement vous parviendra, sachez que pour que je sois d'accord avec ma compassion impériale, qui est le soutien de tous et qui est manifestée à toutes les classes de mes sujets, il doit être contraire à mon plaisir impérial qu'aucune de ces classes soit exposée à souffrir, et que, de ce moment, mes sujets chrétiens qui ont embrassé

la foi protestante, ne doivent plus être exposés aux embarras ni à la détresse qu'ils ont eu à supporter, parce qu'ils n'étaient sous aucune surveillance spéciale et que les patriarches et les primats de leurs anciennes sectes, qu'ils ont abandonnées, n'étaient naturellement pas capables de prendre soin de leurs affaires.

C'est pourquoi, comme, en conséquence de leur foi, ces protestants forment déjà une communauté séparée, c'est notre compatissante volonté royale que, pour leur tranquillité, leur sûreté et la conduite de leurs affaires, l'on choisisse parmi eux quelqu'un de confiance qui soit fidèle, pour être nommé agent des protestants et mis en rapport avec la préfecture de police.

Cet agent sera chargé de tenir le registre, gardé à la police, de tous les hommes membres de la communauté et d'y faire inscrire les naissances et les morts.

Et toutes les demandes de passeports, de permissions de mariage; toutes les pétitions sur les affaires concernant la communauté présentées à la Sublime-Porte ou à quelque autre département, devront porter le sceau officiel de l'agent.

C'est pour que ma volonté soit exécutée que mon sublime mandement impérial et mon ordre auguste ont été donnés par ma sublime chancellerie.

Toi donc, qui es le ministre ci-dessus mentionné, en conséquence de ce qui a été expliqué, exécuteras à la lettre l'ordonnance précédente. Seulement, comme la levée des taxes et la distribution des passeports sont soumis à des réglements particuliers, vous ne ferez rien de contraire à ces réglements. Vous ne permettrez pas qu'on leur demande quelque chose sous le nom de gratification, pour permission de mariage ou pour enregistrement. Vous veillerez à ce qu'ils aient comme les autres communautés des cimetières et des lieux de culte. Vous ne permettrez pas que les autres communautés se mêlent de leurs édifices, de leurs affaires temporelles, ni d'aucune de leurs affaires séculières ou religieuses, afin qu'ils puissent être libres dans l'exercice de leur foi.

Et il vous est enjoint d'empêcher qu'ils soient le moindrement tourmentés dans ces choses ou dans d'autres; et de faire mettre en œuvre toute l'attention et toute la persévérance possibles pour les maintenir en paix et en tranquillité. Et si c'est nécessaire, ils seront libres de faire des remontran-

ces concernant leurs affaires à la Sublime-Porte au moyen de leur agent.

Lorsque ma volonté impériale vous sera connue, vous ferez inscrire cet auguste décret où il doit l'être, puis vous le remettrez entre les mains de ceux de mes sujets qu'il concerne. Et veillez à ce que dorénavant tout ce qui y est ordonné soit accompli dans toute son étendue.

Sache ceci et respecte mon sceau sacré !

Ecrit dans le saint mois de Moharrem 1267 (novembre 1850).

Donné dans la ville bien gardée de Constantinople.

—

Traduction du Hatti-Shériff *accordé par Abdul-Medjid à ses sujets protestants.*

[Ce qui suit a été écrit à côté du cachet royal, de la main de l'auguste Sultan lui-même :

Soyez attentifs à exécuter les invariables, constantes et perpétuelles mesures contenues dans ceci, « mon puissant firman que vous prendrez garde de violer. »]

A Stepan, l'honorable *Vakeel* (agent) de la communauté protestante. — Que votre honneur soit augmenté !

Lorsque mon puissant firman vous parviendra, sachez que le très-juste et souverain Dieu, le miséricordieux dispensateur des biens, ayant, par son excellente, immense et divine bonté, établi mon impériale et auguste personne pour dominer avec une gloire royale et l'ayant élevée au haut rang impérial de Calife, je rends grâces et gloire que tant de cités, de nations, de classes diverses de sujets et de serviteurs soient confiés à mon califat, comme une marque spéciale de confiance divine. C'est pourquoi, à cause de la bienveillance qui doit émaner de mon pouvoir civil et spirituel, de l'excellente coutume de mon empire, de la protection accordée par la bonté divine à ma souveraineté, et enfin des secours que j'ai reçus d'en haut depuis que je suis monté sur l'heureux trône impérial, j'ai employé tous mes efforts pour assurer une parfaite protection à toutes les classes des sujets de mon gouvernement et principalement, comme toujours, la jouissance d'une parfaite paix dans l'exercice du culte et des rites religieux sans aucune distinction. Ce qui est mon sincère des-

sein impérial et ma bienveillante volonté. Et mon gouvernement impérial veille sans cesse pour qu'il en soit ainsi.

Et puisque les bons et utiles effets de ces mesures sont en tout temps pleinement manifestés, c'est mon désir impérial qu'aucune chose inconvenante ou irrégulière ne soit faite aux sujets de la foi protestante de mon royaume et aussi que les priviléges spéciaux, concernant la religion et les choses qui en dépendent, accordés par mon gouvernement impérial, soient à tous égards conservés intacts.

Et comme c'est ma volonté impériale qu'aucun tort ne leur soit fait, ce très-juste édit impérial a été écrit, afin que ceux qui agiront contrairement à ce qu'il commande sachent que s'exposant ainsi à ma royale indignation, ils seront punis. Les autorités compétentes ont été averties afin qu'il n'y ait aucun sujet d'excuse, si d'une manière quelconque cette loi était négligée.

Et ceci, mon ferme décret, est émané de mon royal divan pour être connu et établi comme mon dessein impérial et pour que ce qu'il contient soit pleinement et complétement exécuté. C'est pourquoi vous, qui êtes le ci-dessus mentionné Vakeel, en prenant connaissance de ceci, vous vous conformerez en tout point aux exigences de mon puissant firman et vous vous abstiendrez de tout ce qui y est opposé, et s'il arrive quelque chose qui soit contraire à mes ordres décisifs, vous le ferez aussitôt savoir à la sublime Porte. Sachez qu'il en est ainsi et reconnaissez mon cachet impérial.

Ecrit à la fin du mois Shaban 1269.

(Avril 1853.)

—

Traduction du firman spécial adressé au pacha d'Erzeroum, en faveur des protestants. Vingt-trois ampliations, renfermant exactement la même chose, ont été envoyées par la Porte à autant de gouverneurs de provinces et de villes de l'intérieur.

A mon visir Mustapha Pacha, gouverneur de la province d'Ersroum, l'honorable ministre, etc...

Et à mon révéré seigneur, le cadi d'Erzroum, le plus juste des justes juges, le plus vertueux des magistrats intègres, une mine d'éloquence et de vérité, celui qui érige les étendards de la foi, l'héritier de la science des prophètes et des messa-

gers de Dieu, l'objet spécial de la faveur du miséricordieux monarque. Que sa vertu augmente !

Et aux autorités de la province, et aux membres du concile, la gloire de leurs égaux. Que leur pouvoir augmente !

Lorsque vous recevrez ce sublime et auguste mandement, sachez que, en 1267, au mois de Moharrem, j'ai décrété un mandement impérial concernant ce qui suit :

Vu que les patriarches et les autorités de la communauté arménienne sont incapables d'administrer les affaires de mes sujets protestants ;

Vu que il est contraire à mon plaisir impérial qu'aucune classe de mes sujets soit tourmentée ;

Vu que, à cause de leur foi, les protestants forment une communauté séparée, c'est ma volonté impériale qu'on emploie toutes les mesures nécessaires pour faciliter l'administration de leurs affaires, afin qu'ils puissent vivre en paix, tranquillité et sécurité ; etc., etc., (comme plus haut, aux pages 331, 332.)

Ceci étant mon désir impérial, l'on s'y est déjà conformé, et de temps en temps des lettres spéciales des visirs sont envoyées dans les provinces de mon auguste empire où se trouvent mes sujets protestants, afin que, comme mes autres sujets, ils puissent se donner des chefs pour surveiller leurs affaires.

Mais comme ces réglements ne sont pas très-bien compris dans quelques lieux, que l'on n'y a pas établi de chefs et que leurs affaires ne sont pas surveillées selon la justice, une pétition a été présentée par les agents et les autorités de la communauté de mon impériale capitale par laquelle on demande qu'un firman impérial soit accordé dans les lieux où il est nécessaire. D'après cela, mon désir impérial étant que l'on agisse selon la nécessité des circonstances, et des firmans ayant été décrétés pour d'autres endroits, celui-ci a aussi été décrété de mon divan et vous a été envoyé, à vous pacha et aussi au cadi.

En conséquence, lorsque vous connaîtrez mon désir impérial, vous prendrez soin que mes sujets protestants jouissent du bienfait des mêmes réglements de ma capitale impériale. Quant à ce qui concerne les taxes et les autres réglements établis dans les provinces, ils doivent être traités à tous égards comme mes autres sujets et bien protégés; et les officiers de mon gouvernement impérial doivent continuer à faire leurs efforts

pour assurer leur paix et leur sûreté. Et puisqu'ils sont indépendants des autres communautés, ils doivent, en cas de besoin, avoir recours directement aux officiers de mon auguste gouvernement. Et si leurs chefs les tourmentaient ou les opprimaient, ou s'il s'élevait entre eux des différends, leurs affaires seraient jugées et réglées selon que le demande la justice.

Mon auguste justice exige aussi qu'on ne permette pas aux autres communautés de les maltraiter ou de se mêler de leurs affaires. Vous aurez donc à y veiller et à prendre soin d'agir suivant les circonstances, afin que rien de contraire à ces réglements n'ait lieu et que ces protestants soient traités comme mes autres sujets, appartenant à d'autres croyances, et enfin qu'ils n'aient à souffrir rien de contraire à la morale et à l'humanité.

Que mon auguste mandat soit enregistré dans les registres de la cour impériale et partout où c'est nécessaire ; et faites tous vos efforts pour faire exécuter les lois contenues ici.

Que cela vous soit ainsi connu, et respectez mon cachet sacré. Ecrit au mois béni de Ramazan, A. H. 1269.

(Mai 1853.)

Donné dans la ville protégée de Constantinople.

Lettre des missionnaires américains, agents du Conseil des missions étrangères, établis à Constantinople, au ministre de Sa Majesté britannique.

Pera, 21 décembre 1847.

A Son Excellence le très honorable lord Cowley, H. B. M., ministre plénipotentiaire à la Sublime-Porte, etc., etc.

Milord, — Nous soussignés, missionnaires américains du Conseil des missions étrangères, résidant à Constantinople, prenons la liberté d'offrir à Votre Excellence nos sincères félicitations pour le succès que vous avez obtenu dans vos efforts en faveur des sujets protestants de la Porte.

En conséquence de la difficulté des circonstances, nous sommes obligés de considérer cet heureux résultat, obtenu par les persévérants et bienveillants efforts de Votre Seigneurie, comme ayant été accompli par l'intervention spéciale de la Providence ; ce qui seul doit suggérer à Votre Seigneurie

les plus satisfaisantes réflexions. Le bien qui vient d'être accompli en faveur de la génération actuelle est probablement beaucoup plus grand que n'osent l'espérer ceux mêmes d'entre nous qui ont le plus de confiance ; et l'immense et heureuse influence qu'il pourra avoir sur les générations futures des différentes races de ce pays n'est connue que de Celui qui voit le commencement et la fin.

Par l'humaine intervention de Son Excellence, sir Stratford Canning, les sujets protestants de la Turquie furent délivrés des persécutions qu'ils souffraient alors ; et depuis, par les efforts constants de Votre Seigneurie, une chose importante leur a été accordée. C'est que, quant à ce qui regarde la liberté de conscience et la jouissance des droits civils, ils auront les mêmes priviléges que les autres sujets chrétiens de la Sublime-Porte.

La mention de cet événement fera honneur à l'histoire de ce pays, et au gouvernement actuel de Sa Majesté britannique, que Dieu a conduit à adopter une voie politique si bienveillante, aussi bien qu'à Votre Seigneurie, son honorable représentant, qui avez été l'instrument immédiat d'un si grand bienfait.

Nous saisissons cette occasion pour exprimer à Votre Seigneurie nos sincères regrets de ce que (d'après ce qui nous a été dit) vous soyez sur le point de quitter la capitale ; permettez-nous de vous assurer que nous prierons Dieu avec ferveur pour que sa protection et sa bénédiction accompagnent Votre Seigneurie dans quelque partie du monde que vous soyez envoyé.

En renouvelant l'assurance de notre respect et de notre estime, nous nous soussignons,

Les humbles et obéissants serviteurs de Votre Seigneurie,

W. GOODELL ;
H. G. O. DWIGHT ;
W. G. SCHAUFFLER ;
H. A. HOMES ;
C. HAMLIN ;
G. W. WOOD ;
H. J. VAN LENNEP ;
J. S. EVERETT.

Lettre du ministre de Sa Majesté britannique à Constantinople, le très honorable lord Cowley, aux missionnaires américains de cette ville.

Therapia (Constantinople),
28 décembre 1847.

Au révérend William Goodell.

Révérend Monsieur, j'ai reçu la lettre que vos révérends frères et vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 de ce mois ; et je m'empresse de vous exprimer mes sincères remercîments pour les félicitations qu'elle renferme concernant le succès obtenu par mes faibles efforts dans ce qui a rapport aux sujets protestants de la Sublime-Porte. Je ne manquerai pas de faire connaître au gouvernement de Sa Majesté et à son ambassadeur la manière dont vous considérez les efforts qu'ils ont faits dans la même cause.

Permettez-moi aussi de saisir cette occasion pour déclarer publiquement combien les protestants vous sont redevables, à vous et à la Société qui vous a envoyés ici. C'est avec plaisir que je rends témoignage au zèle, à la prudence et à la patience qui ont caractérisé toutes vos actions dans ce pays et auxquels j'attribue une grande partie du succès qui a couronné nos efforts unis.

Nous ne sommes cependant que de simples instruments dans les mains du Très-Haut (il ne me convient peut-être pas, révérends messieurs, de vous faire cette observation); recommandons donc à ce même Pouvoir les intérêts futurs de la communauté nouvellement émancipée.

Je vous remercie sincèrement des vœux que vous formez pour moi, et des regrets que vous a inspirés mon prochain départ de ce pays. Soyez assurés que je m'intéresserai toujours vivement à vos progrès futurs, et que, dans quelque partie du monde que j'aille, je ferai en sorte de connaître le résultat de vos poursuites.

J'ajouterai un mot en terminant pour vous dire combien il est nécessaire que vos révérends frères et vous continuiez à employer toute votre influence pour empêcher que d'autres querelles aient lieu entre les protestants et les membres de l'Eglise dont ils se sont séparés. Qu'ils ne les irritent et ne les offensent pas par des airs triomphants. Persuadez-leur de sup-

porter avec clémence et avec patience les reproches, les railleries et même les insultes auxquels ils pourront être exposés ; sollicitez-les de s'abstenir de troubler la paix et la tranquillité d'autres familles, par un désir indiscret de faire des prosélytes, et conseillez-leur de respecter les croyances religieuses des autres comme ils voudraient que les leurs le fussent, car alors ils prospéreront.

Et l'on peut espérer que, par la bénédiction de Dieu, la foi qu'ils ont adoptée s'étendra de plus en plus jusqu'à ce qu'elle trouve une demeure dans cet empire, partout où il y a une population chrétienne.

J'ai l'honneur d'être, révérends messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé : COWLEY.

Lettre d'adieu des missionnaires américains de Constantinople au très honorable lord Stratford de Redcliffe, lors du retour de Sa Seigneurie en Angleterre, pendant l'été de 1852.

Ayant été informés que Votre Seigneurie est sur le point de quitter ce pays, nous nous sentons pressés de vous exprimer notre profond et sincère regret pour un événement qui nous est si pénible. Nos sentiments sont partagés sans doute par tous les amis de cette liberté religieuse, de cet ordre civil, de cette prospérité sociale, de ce progrès intellectuel et moral des nations soumises à la Porte Ottomane, dans lesquels ils reconnaissent la seule base vraie et solide de la prospérité du gouvernement lui-même.

Mais les protestants chrétiens de ce pays et leurs amis ont particulièrement raison de déplorer que Votre Seigneurie soit obligée de se retirer d'un poste qu'elle a occupé si longtemps avec tant de sagesse et de dévouement; surtout lorsqu'ils se rappellent vos efforts importants, providentiellement couronnés d'un succès si éminent, en faveur de ceux qui étaient cruellement persécutés pour la conscience.

Mais nous ne voulons pas arrêter plus longtemps l'attention de Votre Seigneurie sur ce sujet, dont vous nous avez déjà donné occasion de parler à diverses reprises, désirant l'attirer plus particulièrement sur le succès qu'il vous est per-

mis de contempler, puisque vous êtes sur le point de quitter ces rives. C'est un fait connu que, dans ces contrées orientales, le progrès, dans toutes les entreprises humaines, rencontre des obstacles formidables, et que ceux qui s'efforcent d'effectuer les plus utiles réformes peuvent rarement accomplir même la moitié de ce qu'ils auraient pu raisonnablement espérer. Cependant, il reste vrai que des progrès importants ont été faits depuis les vingt années que nous résidons dans cet empire.

Il est naturel que nous parlions d'abord de la sphère dans laquelle nous avons été appelés, et nous rappellerons encore ici les importants services que Votre Seigneurie a si noblement rendus à la cause de la liberté de conscience et par conséquent à la vérité de l'Évangile. Nous pouvons certifier avec confiance que quels que soient les conflits qui attendent encore les sujets protestants de la Porte Ottomane, notre ferme conviction est qu'aucun pouvoir humain ne pourra jamais anéantir ce que la Providence a fait par l'entremise de Votre Seigneurie.

Il y a vingt ans, il n'existait pas un seul sujet prostestant dans tout cet empire, et en fait, le gouvernement et la population mahométane de ce pays ignoraient presque qu'il existât quelque part des chrétiens protestants. Mais maintenant la dénomination de protestant est reconnue, et les membres de ce culte possèdent la charte impériale de leurs droits civils; et la population mahométane de la Turquie, depuis le souverain jusqu'au paysan, commence à voir le christianisme dans son caractère le plus pur. Quatorze Eglises et d'autres communautés protestantes sont établies dans ce pays, et les mahométans peuvent voir les effets du vrai christianisme dans la vie calme, sainte et consciencieuse de ceux qui professent l'Evangile, et ils reconnaissent ouvertement cette différence, qui honore la vérité de l'Evangile.

Déjà un degré d'éducation populaire a prévalu parmi les sujets protestants de la Porte; ce qui, croit-on, n'a pas d'exemple dans tout le pays, et il répand sa précieuse influence avec des succès croissants. Les femmes si négligées moralement et intellectuellement dans tout l'Orient, sont émancipées et instruites pour tenir un rang honorable dans la société, et pour devenir, au moyen de la piété, heureuses et utiles. Des jeunes gens sont élevés pour être utilement employés, non-seulement au saint ministère de l'Evan-

gile, mais aussi dans la plus haute sphère des sciences et de l'industrie. Il sort de la presse employée au service des sujets protestants de la Porte, avec une rapidité croissante, des ouvrages concernant l'éducation, depuis le premier livre d'école, jusqu'à des traités sur les sciences naturelles, les mathématiques, la philosophie morale, l'histoire et d'autres branches, concernant la religion, depuis le simple traité jusqu'à des ouvrages volumineux sur l'histoire de l'Eglise, l'explication des Ecritures et sur la théologie dans sa plus haute étendue. Tous ces livres sont propres à exercer une bonne et permanente influence sur la prospérité, l'ordre social et la religion du peuple, sous le gouvernement actuel. Leur dissémination augmente naturellement en proportion de leur popularité.

Nous nous abstiendrons de parler des travaux d'un grand nombre d'excellents missionnaires envoyés à différentes époques d'Angleterre et d'Ecosse, parce que leurs efforts sont bien connus du monde. Mais qu'il nous soit permis de faire allusion au siége épiscopal de Jérusalem, autre centre d'influence protestante, puisque cette mesure utile est due à Votre Seigneurie. L'homme excellent et distingué qui occupe actuellement ce poste important, nous fait espérer que beaucoup de bien sera accompli dans ce lieu. L'évêque protestant de Jérusalem, homme d'un esprit vraiment apostolique, possède la confiance de milliers de personnes, et est actuellement l'évêque des chrétiens éthiopiens et de tous les ecclésiastiques qui visitent Jérusalem.

Dans tous ces changements favorables, l'influence de Votre Seigneurie a été mise en œuvre, et nous devons considérer et considérons comme impérissable tout ce qui a rapport aux fruits de vos travaux, et nous espérons et demandons que les heureux résultats de l'influence de Votre Seigneurie deviennent de plus en plus évidents, même au-delà de tout ce que nous pouvons attendre.

Et ici Votre Seigneurie nous permettra aussi de parler très-brièvement du changement social et civil qui a eu lieu en Turquie durant le même espace de temps. Quoiqu'il faille confesser que le contenu de la charte impériale appelée le *Tanzimati hairiyeh* n'a pas toujours été entièrement exécuté, nous sommes parfaitement convaincus que la condition des sujets chrétiens et des sujets juifs de la Porte, a été grande-

ment améliorée. Les changements qui ont eu lieu dans la manière de s'habiller, la manière de bâtir des Rayahs, et leur conduite en toutes choses sont des marques suffisantes de changements plus profonds et plus importants que ceux qui ont été obtenus dans la politique du gouvernement à leur égard. Les officiers du gouvernement, dans la capitale et dans les provinces, sont soumis, dans leur manière de traiter leurs sujets, à un certain degré de contrainte, qui ne semblait pas être senti autrefois; et il y a lieu d'espérer que l'avantage qui a été obtenu tendra de plus en plus vers la perfection. Les classes les plus pauvres sont maintenant protégées contre les grands et les riches dans leurs communautés respectives. Les monopoles injustes sont abolis. Le pouvoir oppressif des métiers et des corporations est limité et réglé. Pour en donner un seul exemple, nous ferons allusion à la classe laborieuse des juifs de Smyrne, qui ont maintenant obtenu matériellement leur position légale et forment comparativement une libre, heureuse et industrieuse classe de la société; quoique, lorsque Votre Seigneurie, s'opposant à leurs riches oppresseurs, chercha à plusieurs reprises à faire établir leurs droits, vos efforts eussent semblé infructueux. Nous pourrions, si le temps le permettait, mentionner plusieurs autres preuves de succès de Votre Seigneurie. Dans tous les siècles du monde les réformes radicales ont eu des moments rétrogrades et de découragement. Une comparaison, faite entre l'état actuel des choses et celui d'autrefois, est la seule marque certaine de progrès réels, et cette comparaison, ayant été faite entre le commencement et la fin des vingt dernières années, nous avons des preuves satisfaisantes que d'importants changements, en mieux, ont eu lieu dans la condition civile et sociale des Rayahs de Turquie, et Votre Seigneurie nous permettra d'ajouter que c'est principalement à vous, après Dieu, que ces communautés abaissées et opprimées doivent leur paix et leur confort actuels.

Nous le répétons, nous voyons avec un profond regret le départ de Votre Seigneurie, mais nous nous y soumettons, comme à une décision de cette Providence qui est infaillible. Nous sommes en outre convaincus que si Dieu a de nouveau besoin de vos talents et de vos services pour protéger dans cet empire les droits de conscience, il vous y ramènera; évènement que nous saluerions avec la plus grande satisfaction.

Nous recommandons Votre Seigneurie et votre honorable famille à la protection du Dieu tout-puissant et vous réitérons nos remercîments pour toutes vos bontés passées. Veuillez agréer l'expression de notre profonde et sincère estime.

Réponse de l'ambassadeur.

A cette lettre, Sa Seigneurie fit la réponse suivante :

« Je ne puis m'éloigner sans vous exprimer ma cordiale reconnaissance pour la manière flatteuse dont vous m'avez écrit. Le témoignage que vous rendez aux efforts que j'ai faits constamment, pour obtenir protection et réparation pour ceux qui ont été appelés à souffrir pour des cas de conscience, dans cet empire, m'est d'autant plus précieux qu'il vient de vous, qui employez depuis longtemps et pour le même objet toutes vos facultés, avec tant de zèle et de discrétion, jetant ainsi profondément les fondations d'un édifice d'un ordre supérieur.

« L'on peut espérer sans présomption, que ce qui a été fait pour ceux dont le seul crime était de chercher la vérité scripturaire à sa source, et dont la conduite, au milieu de leurs épreuves, a fait tant d'honneur à leurs principes, protégera, non-seulement ces principes et les droits qui s'y rattachent contre des attaques futures, mais aussi encouragera l'esprit de tolérance et de paix parmi les chrétiens de toute dénomination et conduira finalement à faire disparaître tous les abus que le temps et les circonstances auront pu introduire dans les plus anciens établissements religieux.

« Nous ne pouvons, messieurs, nous montrer trop reconnaissants (après la Providence) envers le sultan et ses ministres pour ces actes d'autorité impériale, par lesquels une communauté protestante a été déclarée publiquement posséder les mêmes priviléges que les autres communautés spirituelles de l'empire, et a obtenu la permission d'exercer le culte chrétien sous une forme protestante.

« J'ai lu avec plaisir, dans votre lettre, les louanges si justement données à l'évêque Gobat. L'exemple de ce prélat distingué dans tout ce qui est vraiment chrétien, ne peut manquer, au temps convenable, de produire des résultats qui, ayant mûri dans la patience et n'étant pas entachés des ani-

mosités de l'esprit de secte, ont plus de chance de se maintenir pour le bien de tous.

« Messieurs! vous avez été envoyés de loin pour accomplir une grande et bonne mission.

« Je suis enchanté de voir, dans les progrès de votre œuvre, un brillant reflet de ce noble exemple que le pays de notre commune origine a donné dès longtemps, et qui, illustré et étendu par vous et par ceux qui vous ont envoyés du continent occidental, promet d'aider à répandre la civilisation la plus pure dans toutes ces intéressantes régions.

« Révérends messieurs! je vous remercie et vous souhaite toutes sortes de bien.

Voici une liste que l'on croit complète des livres et des traités imprimés sous la direction des missionnaires américains depuis 1835, dans la langue arménienne et dans la langue arménienne-turque :

1	Toute la Bible,	en arménien turc.
2	id.	en arménien.
3	Nouveau Testament,	en ancien arménien.
4	id.	en moderne arménien.
5	id.	en arménien turc.
6	id.	en dialecte ararat.
7	Psaumes,	en ancien arménien.
8	id.	en moderne arménien.
9	id.	en dialecte ararat.
10	id.	en arménien turc.
11	Proverbes,	en moderne arménien.
12	La Fille du Laitier,	id.
13	Intempérance,	en arménien turc.
14	Guide pour les parents,	en moderne arménien.
15	Lumière de l'âme,	id.
16	id.	en arménien turc.
17	Voyage du chrétien, etc.	en moderne arménien.
18	Dialogues de Neff sur le péché et le salut,	en arménien turc.
19	Que faut-il que je fasse?	en moderne arménien.
20	Qu'est-ce que croire ?	id.
21	Sérieuse recherche,	en arménien turc.
22	Le jeune chrétien, par Abbot,	id.
23	Alphabet,	en moderne arménien.
24	id.	en arménien turc.
25	Le monde à venir,	en moderne arménien.
26	Histoire de la réformation, par d'Aubigné,	id.
27	Fausses prétentions du Pape,	id

28	Fausses prétentions du Pape,	en arménien turc.
29	Mémoires du docteur Cappadose,	id.
30	Abrégé du catéchisme,	en moderne arménien.
31	Balbaith, le juif converti,	id.
32	Catéchisme de Jones,	en arménien turc.
33	Histoire d'une Bible,	id.
34	Catéchisme de Jones,	en moderne arménien.
35	Pain quotidien,	id.
36	id.	en arménien turc.
37	Progrès du péché,	en moderne arménien.
38	Trois dialogues de Vivian,	id.
39	Les deux agneaux,	id.
40	Clef pour la lecture,	id.
41	Joie dans le ciel,	id.
42	La piété,	en arménien turc.
43	Vie des patriarches et des prophètes,	en moderne arménien.
44	Instructeur de l'enfant,	id.
45	Guide à l'usage des pères,	en arménien turc.
46	Le baptême et la nouvelle naissance,	en moderne arménien.
47	Astronomie,	id.
48	Théologie naturelle,	en arménien turc.
49	Marie Lottnop,	en moderne arménien.
50	id.	en arménien turc.
51	La mère au foyer domestique, par Abbot,	en moderne arménien.
52	Le péché n'est pas une bagatelle,	id.
53	La lecture des Écritures,	en arménien turc.
54	Le Sabbat,	id.
55	Sermon pour le monde entier,	id.
56	Sermon pour le monde entier,	en moderne arménien.
57	La transsubstantiation,	id.
58	Réplique au manifeste du patriarche arménien,	id.
59	Almanach pour 1837,	id.
60	id. pour 1839,	id.

61	Grammaire anglaise et arménienne,	en moderne arménien.
62	Lettre amicale de personnes qui ont souffert par le feu,	id.
63	L'instituteur chrétien,	en ancien arménien.
64	Sur la culture de l'esprit, par Abercrombie,	en moderne arménien.
65	Contre l'infidélité,	id.
66	Livre pour les enfants, sur l'âme,	en arménien turc.
67	Histoire de Joseph,	en moderne arménien.
68	Les bonnes œuvres,	id.
69	L'ami des enfants,	id.
70	Pour toujours,	id.
71	Cinq plaies de la conscience,	id.
72	Concordance du Nouveau-Testament, par Cruden,	en ancien arménien.
73	Livre d'hymnes,	en moderne arménien.
74	id.	en arménien turc.
75	Confession de foi de plusieurs églises protestantes,	en moderne arménien.
76	Textes de l'Écriture,	id.
77	Titres donnés à Christ dans l'Écriture,	en arménien turc.
78	Règle de foi,	en moderne arménien.
79	Preuves du christianisme, par Whateley,	id.
80	Essai par Bogue,	en arménien turc.
81	Histoire de l'Église, par Barth,	id.
82	Catéchisme sur l'Église,	id.
83	Volume de traités,	id.
84	Examen de soi-même,	en moderne arménien.
85	Essai sur le jeûne et les fêtes,	en arménien turc.
86	Sans sainteté,	id.
87	L'œuvre du Saint-Esprit,	en moderne arménien.
88	Martyrs anglais,	en arménien turc.

89	Catalogue des publications arméniennes et arméniennes-turques de la presse des missions,	en arménien turc.
90	Philosophie intellectuelle, par Upham,	en moderne arménien.
91	Village dans les montagnes,	id.
92	Réponse à « un mot d'avertissement, » par un patriarche arménien,	id.
93	Un jour bien employé,	id.
94	Commentaire sur Matthieu,	en arménien turc.
95	Méditations pour chaque jour,	id.
96	Méditations pour chaque jour,	en moderne arménien.
97	Commencement et progrès de la vraie piété de Doddridge,	id.
98	Une nuit de fatigue,	id.
99	Traité abécédaire,	id.
100	Confession et absolution,	id.
101	Les enfants invités à aller à Jésus,	id.
102	Qu'est-ce que le Pape a à faire avec l'Église arménienne?	id.
103	Vie de Zwingle,	id.
104	Importantes questions,	id.
105	Suis-je chrétien ?	id.
106	Sur la garde du cœur, par Flavel,	id.
107	Lucile,	id.
108	Système de théologie,	id.
109	Vie des patriarches,	en arménien turc.
110	Arithmétique,	en moderne arménien.
111	id.	en arménien turc.
112	Science morale, par Wayland,	en moderne arménien.
113	Le protestantisme et le papisme comparés,	id.

114 Traités à la main,	en arménien moderne.
115 Le magasin mensuel,	id.
116 Le prédicateur mensuel,	id.
117 id.	en arménien turc.
118 Quatre-vingts cartes lancastériennes,	en moderne arménien.

N.-B. — Plusieurs des ouvrages ci-dessus mentionnés, et principalement les Saintes Écritures, ont eu plusieurs éditions.

Le tableau suivant indique le nombre des missionnaires américains établis dans l'Asie occidentale au commencement de l'année 1854 :

	Missionnaires hommes.	Missionnaires femmes.	Prédicateurs natifs du pays.
Mission arménienne	21	24	8
Mission syrienne	13	14	1
Mission assyrienne	5	5	»
Mission juive	4	4	»
Mission nestorienne	9	11	7
Total. .	52	58	16

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Préface du Traducteur . . . . Pages 5
Préface de l'auteur 7

INTRODUCTION.

Histoire primitive des Arméniens. — Limites de l'ancienne Arménie. — Les Arméniens ont commencé par être idolâtres.— Conversion du roi Abgarus. — Sous Grégoire, toute la nation est convertie au Christianisme. — Doute sur la pureté de la première Eglise arménienne. — Ses rapports avec Rome. — Principales erreurs. — Nécessité d'une réformation. — Clergé et gouvernement de l'Eglise. — Doctrine. — Formes du culte; jeûnes, fêtes, etc. — Salut par le prêtre. — Nombre des Arméniens répandus dans le monde. — Leur caractère général 9

CHAPITRE PREMIER.

Objet de cet ouvrage. — Prêtre illuminé du siècle dernier. — Premiers efforts des Sociétés bibliques. — Propagation des Ecritures. — Leur traduction en dialectes du pays. — Opposition du patriarche. — Arméniens allant en pèlerinage à Jérusalem. — Conversion de trois ecclésiastiques. — Lettres du roi à Constantinople. — Peshtimaljian et son école. — Préparation de l'Esprit. — Probabilité de piété dans l'Eglise. — Le peuple est prêt pour la réforme. — Evidence de l'œuvre de l'Esprit de Dieu 23

CHAPITRE II.

Tour d'exploration. — Départ de M. Goodell pour Constantinople. — Entrevue avec le patriarche. — Arrivée de M. Dwight. — Obstacles. — Ecole de prédication. — Rapports avec le clergé. — Peste et guerre. — Première conversion. — Opposition. — Bien tiré du mal. — Ordination de prêtre. — Der Kevork. — Transport de la presse à Smyrne. — Présence du Saint-Esprit. — Haute école. — Arrivée de MM. Schneider et Johnston. — Station à Brousse et à Trébizonde. — Succès à Constantinople. — Rapports amicaux avec le clergé. — Caractère du patriarche et de son vicaire. — Opposition à la haute école. — L'évêque Matheos. — Distribution de livres. — Prêtres à la recherche de la vérité. — Leurs sermons évangéliques. — Manifestation hostile. — Influence romaine. — Caractère de l'œuvre. — Education des femmes 37

CHAPITRE III.

Opposition des prêtres. — Influence des banquiers. — Leur caractère. — Suppression de la haute école. — Ecole à Hass-Keuy. — Circonstances providentielles. — Influence de la nouvelle école. — Diffusion de la lumière. Inquiétudes des prêtres. — Opposition croissante. — Vartabeds amis. — Réunions de missionnaires. — Retrait des images. — Chute de l'école de Hass-Keuy. — Commencement de l'œuvre à Nicomédie. — Deux prêtres convertis. — Action du Saint-Esprit à Brousse et à Trébizonde 64

CHAPITRE IV.

Origine et nature du pouvoir des patriarches arméniens. — Pouvoir des magnats. — Le sultan Mahmoud enrôlé comme persécuteur. — Les missionnaires et leurs aides persécutés. — Le nouveau patriarche. — La persécution organisée. — Le pouvoir patriarcal toujours persécuteur. — Deux frères exilés. — Scène intéressante à Nicomédie. — Cruautés d'un agent de police turc. — Réception à Césarée. — Craintes dans la capitale. — Livres prohibés. — Exil d'un prêtre pieux. — Règne de la terreur. — Bulle du patriarche. — Complot des persécuteurs. — Admirable disposition de la Providence. — Mort de

Mahmoud II. — Les persécutions se ralentissent. — Un médecin du sultan. — Persécutions à Brousse et à Trébizonde. — Nouvelle station à Erzeroum 81

CHAPITRE V.

Un jour de prières. — Le mal changé en bien. — Punition des persécuteurs. — Une charte impériale. — L'influence des banquiers diminuée. — Déposition du patriarche grec. — Folle conduite et démission du patriarche arménien. — Nomination de Stepan. — M. Sahagyan revient d'exil. — Prêtres évangéliques. — Le salut par grâce. — Un confesseur de l'Évangile. — Diffusion de l'esprit de recherche. — Conversion d'un persécuteur. — Translation du dépôt de livres. — Un culte public. — Le séminaire de Bébek. — Accusation portée contre M. Hamlin. — Visite à Nicomédie. — Caractère des convertis. — L'Évangile porté à Adabazar. — Effets de la tyrannie du clergé. — Le bien qu'elle produit. — Réaction à Brousse et à Trébizonde. — Une heureuse mort. — Travaux de la presse à Smyrne. — La Providence à l'œuvre. — Témoignage d'un ennemi. — Changements dans la manière de prêcher des prêtres arméniens. — Un sentiment profond. — Activité du prêtre Vertanes. — Progrès à Nicomédie et à Adabazar. — Effets d'un traité. — Une visite de M. Schneider. — La prédication publique. — Stupides efforts tentés contre le séminaire de Bébeck. — Dieu veillant sur son Église. 101

CHAPITRE VI.

Les banquiers et les marchands. — Mépris pour le clergé. — Nomination de deux comités. — Révocation du patriarche. — Nomination d'Asdoaadzadoar. — Son caractère. — Un vicaire éclairé. — Accroissements de l'Église. — Vie spirituelle. — La prière. — Un vartabed convaincu. — Conversion d'un ascétique. — Auditeurs venus de l'intérieur. — Assemblée mensuelle de prières. — La première mission indigène. — Sollicitude en faveur des Juifs. — Quelques femmes à la recherche de la vérité. — Nouveaux collaborateurs. — Demande de livres. — La traduction de l'Ancien Testament achevée. — Amour de la Bible. — Un livre anti-protestant. — Des ennemis changés en amis. — Influence du séminaire. — Défections.

— Progrès à Brousse. — Un évêque persécuteur. — Impressions évangéliques à Trébizonde. — Un prêtre réveillé à Erzeroum. — Violence de l'évêque. — Encore des ennemis changés en amis. — Nouveau mouvement à Nicomédie. — Recherche du salut à Smyrne. 131

CHAPITRE VII.

Une exécution. — Histoire d'un renégat. — Insulte faite à la légation britannique. — Gage de liberté religieuse. — La main de la Providence. — Étendue de l'œuvre de réforme. — Épreuves de l'Evangile. — L'esprit de recherche se répand.— Influence religieuse du séminaire.— Réveil parmi les femmes. Conversion d'une nonne. — Ouverture d'une maison d'éducation pour les femmes. — Le patriarche donne sa démission, et Matheos est mis à sa place. — Persécution contre le prêtre Vertanes. — Caractère du patriarche Matheos. — Sa politique envers les protestants. — On prend la résolution de les persécuter.— Obstacles qui empêchent de le faire.— Bedros vartabed est banni. — Ses travaux et sa mort. — Second exil du prêtre Vertanes. — Cruel traitement de M. Tateos. — Délivrance de prison. — Attaques contre le séminaire. — Discussions et leurs fruits. — Débats publics. — Utilité de lapider. — Livres du pape. — Portrait d'un jésuite. — Colporteurs. — Opposition au papisme. — Censure de la presse. — Morts heureuses 157

CHAPITRE VIII.

Cruauté de l'évêque d'Erzeroum. — Le bien tiré du mal. — Les prélats éclairés, les pires des persécuteurs. — Position centrale d'Erzeroum. — La vérité se répand dans les villages. — Succès à Trébizonde. — Mort d'un croyant. — Honteuses funérailles. — Ecclésiastiques vaillants. — Boghos persécuteur. — Mesures de violence. — Arrestations de protestants. — Maison de M. Bliss assaillie. — Mauvais effets de la persécution. — Influence de Trébizonde sur l'intérieur. — La vérité gagne du terrain à Brousse. — Un ermite converti. — Progrès à Brousse et dans les villages. — Voyage missionnaire à Nicomédie et à Adabazar. — Un persécuteur converti. — Grand zèle. — Exemples de persécutions à Kurdbeleng. — Familles anglaises pieuses à Ni-

comédie. — Mort de MM. Mugurdich et Sarkis à Smyrne. — Vartabed de Tarse, M. Van Lennep à Tocat 185

CHAPITRE IX.

Rapport des Arméniens évangéliques avec l'Eglise. — Leurs devoirs comme membres de la Communauté civile.—Les Protestants soumis aux autorités. — Nouveaux moyens d'oppression. — Le prêtre Vertanes anathématisé. — Dénonciation du patriarche. — Châtiments infligés. — Le fanatisme triomphe.— — Second anathème. — Formule de rétractation. — Le nouveau symbole du patriarche. — Exemples d'oppression. — Le pain et l'eau retirés aux protestants. — Entrevue de Khachadoorian avec le patriarche. — Dieu soutient les siens. — Bons fruits de la persécution. — Lettres au patriarche et aux primats. — Pétition présentée à Reschid-Pacha et aux ambassadeurs étrangers. — Emprisonnements. — Efforts tentés pour bannir les protestants.— Le gouvernement proclame la liberté religieuse. — Les prisonniers rendus à la liberté. — Calomnie dirigée contre eux. — Faux témoignages. — Abri procuré aux persécutés. — Bontés du révérend M. Allen. — Généreuses contributions 204

CHAPITRE X.

Duplicité du patriarche. — Encouragements qu'il reçoit de l'évêque Southgate. — Les frères sont calomniés. — Violences à Nicomédie. — Dieu entend le cri des opprimés. — Le prêtre Harotun persécuté. — Sa lettre à l'évêque. — Traitements indignes qu'il subit. — Sa joie en Dieu. — Chute et relèvement de quelques frères. — Fermeté des croyants à Adabazar. — Visite de M. Van Lennep. — L'esprit de persécution redouble. — Violences à Trébizonde. — Intervention du consul anglais. — L'évêque d'Erzeroum banni. — Les persécuteurs réprimés. — Tous les yeux se tournent vers la capitale. — Sir Stratfort Canning. — Ruses du patriarche. — Premier manifeste impérial en faveur des protestants. — L'hostilité tourne au profit du séminaire. — Projet d'organisation ecclésiastique. — Une Eglise organisée. — Ordination du premier pasteur. — Son caractère. — Déclaration publique des protestants. — Eglises fondées à Nicomédie, à Adabazar et à Trébizonde. — Mahométans favorables aux persécutés 235

CHAPITRE XI.

Lenteur des progrès en fait de liberté religieuse. — Persécutions occultes. — Emprisonnement de Stepan. — Tentative pour faire fermer la chapelle protestante. — Tumultes. — Justice du gouvernement. — Améliorations progressives. — Funérailles protestantes. — Accroissement de la communauté. — Travaux parmi les femmes. — Trois morts heureuses. — Ordinations. — Une scène à Nicomédie. — Excursions missionnaires. — Mouvement à Aintab. — Lord Cowley. — Les protestants reconnus comme communauté. — Un jour d'actions de grâces. — Nouvelle impulsion donnée à l'œuvre. — Geghi. — Aintab devient une station. — Colporteurs. — Consécration de M. Sahakian. — Le cimetière de Trébizonde. — Préservation de la chapelle de Pera. — Déposition du patriarche Matheos 263

CHAPITRE XII.

Les deux partis en présence. — La prédication chrétienne. — Caractère des pasteurs indigènes. — Les séminaires pour les deux sexes. — La presse. — Les Eglises indigènes pourvoyant à leurs besoins. — Organisation ecclésiastique. — Caractère dés membres de l'Eglise. — Aspect actuel de l'œuvre. — Situation de l'Eglise arménienne. — Crise prévue. — Coup d'œil sur l'avenir. 289

CHAPITRE SUPPLÉMENTAIRE.

Histoire des quatre dernières années.— Firman publié en faveur des chrétiens. — Cas de persécution. — Organisation et progrès. — Etude des saints livres. — Zèle des chrétiens indigènes. — Nombre des Eglises et des communions. — Effets probables de la guerre actuelle 298

APPENDICE.

A. Premier anathème contre le prêtre Vertanes 313

B. Second anathème du patriache, anathématisant le corps entier des Arméniens évangéliques 316

C. Rétractation 317

D. Nouvelle profession de foi du patriarche 319
E. Déclaration des raisons pour l'organisation d'Eglises protestantes 322
F. Plan d'organisation pour l'Eglise des Arméniens évangéliques 323
Confession de foi 325
Engagement 327
Discipline 328
G. Traduction de la première lettre du vizir obtenue de la Sublime-Porte par le très-honorable lord Cowley, en faveur des sujets protestants du Sultan. 329
Traduction du premier firman impérial obtenu de la Sublime-Porte par le très-honorable lord Stratford de Redcliffe en faveur des protestants 330
Traduction du *Hatti-Shériff* accordé par Abdul-Medjid à ses sujets protestants 332
Traduction du firman spécial adressé au pacha d'Erzeroum, en faveur des protestants. Vingt-trois ampliations renfermant exactement la même chose, ont été envoyées par la Porte à autant de gouverneurs de province et de villes de l'intérieur. 333
Lettre des missionnaires américains, agents du conseil des missions étrangères, établis à Constantinople, au ministre de Sa Majesté britannique 335
Lettre du ministre de Sa Majesté britannique à Constantinople, le très-honorable lord Cowley, aux missionnaires américains de cette ville 337
Lettre d'adieu des missionnaires américains de Constantinople au très-honorable lord Stratford de Redcliffe, lors du retour de Sa Seigneurie en Angleterre, pendant l'été de 1852 . 338
Réponse de l'ambassadeur. 343

FIN DE LA TABLE.

Abbeville. — Imp. de T. Jeunet, rue Saint-Gilles, 108.

3 f





LIBRAIRIE DE GRASSART,

4, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 3.

Le Christianisme sous les Tropiques. Abbéokuta. Origine et développement du Christianisme dans l'Afrique centrale, par Miss Tucker, trad. de l'anglais, in-12 . . . . fr. 2 [illegible]

Quelques mois de séjour aux États-Unis d'Amérique, par J.-H. Grand-Pierre, 1 v. in-12 . . . . fr. 3 [illegible]

Histoire de Vigilance, [illegible], prêtre et réformateur des Pyrénées au Ve siècle, par Nap. Peyrat, in-12 . . . . fr. 1 50

Vaudois et Vallées du Piémont, visitées en 1854 par Baptiste Noel et Nap. Roussel, notes rédigées et publiées par le Révérend Bap. Noel, in-12 . fr. 1 25

La Tradition. Traité de L. [illegible], en réponse au [illegible] et à [illegible] sur la tradition, in-8 . . . . fr. 1 50

Sermons de Luther, traduits par A. Vincent, in-8, nos 1 et 2 . . . fr. 0 50

Le Christ et l'Église. Recueil d'études théologiques et pratiques, par A. Sardinoux, in-8, premier et deuxième cahiers, chaque cahier. . . . . . fr. 2 50

Une Institutrice en Angleterre. Histoire de tous autres, par Miss [illegible] Roussel, 2 vol. in-12. . . . . fr. 3 [illegible]

Le Nègre du Congo. Histoire racontée à la jeunesse, par Hoffmann, in-18, avec gravures. . . . . fr. 1 [illegible]

L'Éternel est vivant. Une histoire pour les jeunes gens, par Hoffmann, in-18, avec gravures . . . . fr. 1 20

Laure et Henri, par Miss Sinclair, trad. de l'Anglais, par Mlle Rilliet de Constant, in-12, illustré. . . . . fr. [illegible]

Trois mois en Irlande, par Nap. Roussel, in-12. . . . . . fr. 1 25

Journal de Jean Migault, ou Malheurs d'une Famille protestante du Poitou à l'époque de la Révocation de l'Édit de Nantes, in-12. . . . . . fr. 1 [illegible]

Emma, ou la Prière d'une Mère, par l'auteur des Récits de la vie domestique, in-12 . . . . fr. 1 50

Les Heures d'École du Jeune Louis par E.-J. May, trad. de l'anglais, par Mlle Rilliet de Constant, in-12. . . . . fr. 1 50

Fictions et Réalités, ou les Prétentions de Rome, mises en regard des [illegible] non [illegible], mais [illegible], par A. Bost, pasteur, in-12 . . . . fr. 2 50

Abbeville. — Imp. de T. Jeunet, rue Saint-Gilles, 1[illegible]